ARCHIVO FACULTATIVO DE ARTILLERIA

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ARCHIVO FACULTATIVO DE ARTILLERIA

Indice por órden { alfabético D
de materias 4º

Estante 11 B2

Tabla 10 6

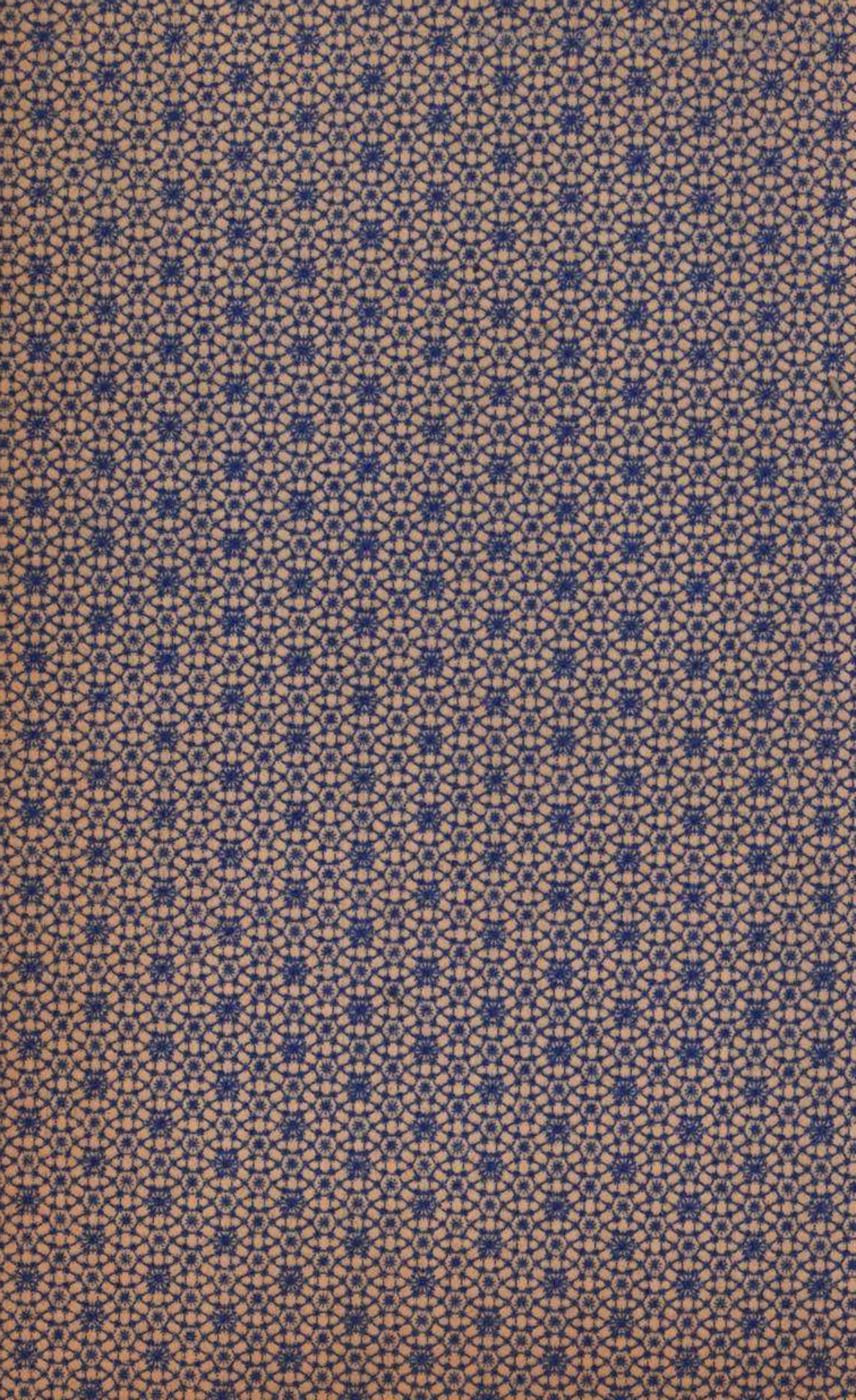
Nº 32

BIBLIOTECA
CENTRAL MILITAR

Inscripción. . . . { Folio . . . . . .
Número . . . .

Clasificación. . . { División. . . .
Subdivisión

Colocación IV. . { Estante. 32
Tabla 8
Número. . . . 3



(c) 2008 Ministerio de Cultura

R.4435

37 - 6

9

Aventures d'un Marin de la Garde Impériale

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Aventures

D'un Marin

De la Garde Impériale

PRISONNIER DE GUERRE SUR LES PONTONS ESPAGNOLS

DANS L'ILE DE CABRÉRA

PAR

HENRI DUCOR

PRÉFACE DE **M. Émile CÈRE**

DESSIN DE **M. G. PROFIT**

ARCHIVO FACULTATIVO DE ARTILLERIA

PARIS

GUILLAUMIN ET Cie

—

Tous droits réservés

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

PRÉFACE

Le tableau que le marin Henri Ducor a tracé de l'infortune des soldats français prisonniers sur les pontons espagnols, puis à Cabréra, est saisissant; sa place n'est pas dans quelque coin de bibliothèque où il reste ignoré; elle est en pleine lumière. Nous devons donc savoir gré à la librairie Guillaumin de republier ces *Mémoires*, devenus si rares que c'est un problème de chercher ce qu'ont pu devenir les deux précédentes éditions, celle de 1833 et celle de 1858.

A cette dernière le marin Ducor ne se

(c) 2008 Ministerio de Cultura

contentait pas de mettre une préface, où, faisant l'article pour ses vins, il adressait à ses lecteurs l'instante prière de ne pas lui envoyer de commandes au-dessous de six litres, il avait fermé le volume par une *postface* justificative où il se défendait du reproche d'avoir enjolivé (c'est-à-dire d'avoir noirci) son récit. Nous verrons qu'en effet Ducor est sincère et véridique, et qu'il n'est nullement coupable d'exagération. Mais, auparavant, nous voudrions inviter ceux qui coupent ces pages d'introduction à ne point pousser leur lecture plus avant. Qu'ils aillent d'abord au récit du vieux soldat, qu'ils connaissent ses souvenirs, car, suivant son exemple, c'est une *postface* que nous écrivons. Ce livre n'a pas besoin d'une présentation cérémonieuse ; mais on voudra sans

(c) 2008 Ministerio de Cultura

doute savoir ce que devint son auteur. Qu'on revienne donc tout à l'heure à ces pages qui ouvrent les *Mémoires du marin Ducor*, qui les ferment surtout.

Nous avons dit que Ducor était exact et ne dépassait point la vérité. Il est d'accord avec tous les témoins de l'épouvantable drame de Cabréra, avec les malheureux soldats stupidement livrés à Baylen par le général Dupont. Cette lâche capitulation, qui désarmait 25.000 hommes disposés à se battre, stipulait le retour des troupes françaises dans leur patrie; mais les Espagnols, par représaille, ne tinrent pas la parole donnée. Est-ce que Napoléon, disaient-ils, n'avait pas usé de mauvaise foi en retenant prisonnier leur roi Ferdinand qui s'était fié à lui! Dupont et quelques généraux

(c) 2008 Ministerio de Cultura

obtinrent seuls la permission de retourner en France.

« Les officiers, les soldats, raconte Marbot, furent entassés sur des pontons stationnés sur la rade de Cadix ; mais une fièvre épidémique fit de tels ravages parmi eux que les autorités espagnoles, craignant que Cadix ne fût infesté, reléguèrent les survivants dans l'île déserte de Cabréra, qui ne possédait ni eau, ni maisons. Là, nos malheureux Français, auxquels on apportait toutes les semaines quelques tonnes d'eau saumâtre, de biscuit de mer avarié et un peu de viande salée, vécurent presque en sauvages, manquant d'habits, de linge, de médicaments, ne recevant aucune nouvelle de leurs familles et même de la France et étant obligés, pour s'abriter, de creuser

(c) 2008 Ministerio de Cultura

des tanières comme des bêtes fauves ! »

Parmi les Français captifs, le *trabuco* et la *navaja* firent de nombreux vides. Thérèse Figueur a montré[1] à quels dangers étaient exposés les prisonniers de guerre en Espagne. Le sergent Robert Guillemard[2] a, de son côté, raconté des faits topiques :

« Nous trouvâmes en travers du sentier le cadavre d'un militaire français mutilé d'une manière où l'indécence se mêlait à la barbarie. Deux autres encore attachés à des troncs d'arbre portaient les marques d'un supplice, long et cruel; un quatrième, décapité, était pendu par un pied. »

Les *Mémoires* du général Marbot nous

[1] *La vraie Madame Sans-Gêne.* Paris, Guillaumin, 1894.

[2] *Mémoires de Robert Guillemard, sergent en retraite.* Paris, Delaforêt, 1826.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

parlent aussi de cruels épisodes de la guerre d'Indépendance :

« Nous aperçûmes, chose horrible à dire!... un jeune officier du 10e de chasseurs à cheval, encore revêtu de son uniforme, cloué par les mains et les pieds à la porte d'une grange! Ce malheureux avait la tête en bas, et l'on avait allumé un petit feu en dessous. Heureusement pour lui, ses tourments avaient cessé, il était mort! »

Toute pitié pour les prisonniers, pour les blessés était bannie.

La guerre se faisait avec un acharnement féroce. Pas de répit, pas de quartier; les Français étaient condamnés à mort; quand on ne pouvait les tuer sur le champ de bataille, on les assassinait. Pour certaines femmes espagnoles, le poignard

(c) 2008 Ministerio de Cultura

était trop doux, et c'était la pointe des ciseaux qu'elles enfonçaient dans l'œil des blessés..... La rage des ennemis devint telle qu'ils serrèrent entre deux planches le commissaire des guerres, Vosgien, et jetèrent son secrétaire dans une chaudière d'huile bouillante. « Nous apprîmes (en juin 1808), dit L.-F. Gille, que des officiers français et l'épouse de l'un d'eux, qui était enceinte, avaient été livrés par les habitants de cet endroit (La Carolina) à une mort cruelle. Les infortunés furent sciés entre deux planches. » Plusieurs fois, on fit sauter les yeux des prisonniers en y enfonçant des cartouches auxquelles on mettait le feu [1].

[1] « Les femmes pendant la guerre d'Espagne », dans *Madame Sans-Gêne et les femmes soldats*, par Émile Cère. Paris, Plon, 1894.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Tel était l'état d'âme espagnol. Les prisonniers couraient le danger d'être immédiatement assassinés. Épargnés, ils étaient réservés pour des supplices plus lents, mais non moins terribles. Ducor échappa à la mort sans phrases, car, étant marin, il n'eut pas à combattre sur terre. Quand il fut pris, en 1808, il servait déjà depuis sept ans.

« C'était, a-t-il dit lui-même, c'était en l'an IX de la République, je n'avais pas encore douze ans et je brûlais de m'engager. »

Ducor, né en 1789, était, en 1801, trop jeune et trop petit pour être admis comme soldat dans un régiment.

« Je tournai donc mes regards vers la marine et, à force de prières, j'obtins pour y entrer le consentement de ma mère qui

(c) 2008 Ministerio de Cultura

était veuve depuis peu de temps. Bientôt, je fus immatriculé et, muni de quelques lettres de recommandation, je partis pour Brest, où, sous les auspices du capitaine de vaisseau Lhéritier, mon éducation maritime fut commencée à bord de *l'Invincible*. Dès le lendemain de mon arrivée, il me fallut mener de front l'étude des mathématiques et la gymnastique du matelot, les prépa-rations de Bezout et les exercices d'agi-lité.....

« Au moment où se préparait l'expédi-tion de Saint-Domingue, *l'Invincible* ayant été désarmé, je passai comme pilotin à bord de *l'Océan*, monté par l'amiral Villaret Joyeuse, commandant en chef de l'es-cadre. Une traversée de cinquante jours nous conduisit devant le *Cap Français*. Les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

troupes furent débarquées. Je vis le ciel de feu des Antilles et je revins avec l'amiral qui fut ramené en France sur le vaisseau *le Jemmapes*. »

Ducor va ensuite embarquer à Gênes sur *l'Argonaute* des soldats polonais au service de la France et les transporter à Saint-Domingue. Au retour, *le Héros*, sur lequel il est passé, relâche à la Corogne, puis à Cadix. C'est là qu'il devient le prisonnier des Espagnols, ainsi qu'il le raconte dans le premier chapitre de ses *Mémoires*. Ni lui, ni le médecin dont il rapporte le récit, n'ont rien exagéré dans la description des souffrances endurées sur les pontons. Des quatorze mille hommes, soumis à ce supplice, il n'en restait, le 3 avril 1809, que cinq mille cinq cents, lesquels rejoignirent

(c) 2008 Ministerio de Cultura

à Cabréra les trois mille autres soldats français pris en Espagne.

« Nous sommes, écrit un autre martyr[1], dix-huit cents dans notre ponton, couchés comme des porcs, les uns sur les autres, tous sur les planches goudronnées. Les huit pontons où sont les sous-officiers et soldats, bien qu'il n'y ait que quinze jours que nous sommes arrivés, sont remplis de malades. Tous les jours il en meurt sans secours. Les Espagnols ne viennent pas chercher les malades, et encore moins les morts que nous sommes obligés de jeter à la mer.

« Ceux (espagnols) qui nous apportent des vivres les transbordent dans une chaloupe contre notre ponton et s'éloignent. Des

[1] *Journal d'un sergent-major*, publié par Lorédan Larchey dans le *Monde illustré*. 1867.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

soldats (français) descendent ensuite dans la chaloupe et montent à bord les vivres, qui consistent en pain extrêmement mauvais, fèves pourries, et un peu de mauvaise huile. Et c'est ce qui nous a servi d'aliments à tous pendant trois mois..... »

Voici le journal des privations endurées à bord des pontons pendant le premier trimestre 1809 :

« 2 janvier pas de vivres, — 4, sans légumes, — 5, sans pain, — 7, sans eau, — 8, sans légumes, — 12, sans pain, — 14, sans légumes, — 17, sans légumes, — 20, sans légumes, — 22, sans pain, — 26, sans légumes, — 28, sans eau, — 29, sans légumes.

« 3 février 1809, sans pain et sans eau, — 4, sans pain, — 8, sans légumes, — 11,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sans eau, — 14, sans pain, — 17, sans pain, — 18, sans eau, — 21, sans légumes, — 22, sans pain, — 25, sans eau, — 27, sans pain, — 28, sans pain.

« 2 mars 1809, sans eau, — 5, sans pain, — 6, sans pain jusqu'au soir, — 9, sans eau, — 13, sans pain, — 16, sans pain et sans eau, — 19, sans pain, — 25, sans pain et sans eau, — 26, sans pain, — 27, sans pain. Depuis le 2 janvier 1809, jusqu'au 28 mars, il est mort à notre bord 675 hommes ; nous y étions entrés au nombre de 1.800. »

Sur le ponton *le Souverain*, quinze à vingt hommes mouraient de privation chaque jour [1]. Les prisonniers restèrent

[1] *Mémoires d'un officier français prisonnier en Espagne.* Paris, Boulland, 1823. (Par C. de Méry.)

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sans vivres six jours de suite ; vingt-cinq d'entre eux eurent recours au suicide ; ils se jetèrent à l'eau pour se dérober au supplice de la faim. Nul moyen d'échapper ; l'évasion était presque impossible ; pour décourager toute tentative de ce genre, les Espagnols avaient pris l'effroyable décision que voici :

« Le Secrétaire d'État et du bureau de la marine, par ordre du gouvernement supérieur de la nation, ordonne entre autres choses ce qui suit :

« Que, dans chacun des pontons, on affichera un édit par lequel on fera savoir aux prisonniers, qu'afin d'éviter leur fuite, pour chacun de ceux que l'on saura s'être sauvés, on en pendra irrémissiblement deux

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de ceux restant sur le ponton, outre le fugitif s'il est repris.

Pour copie conforme,
Signé : le commandant des prisonniers,
DON RAPHAEL MUESTRO,
Capitaine de vaisseau.

« Les officiers, raconte L.-F. Gille, adressèrent à la junte suprême de Séville une protestation énergique contre une pareille mesure qui faisait de la dénonciation une loi pour les prisonniers, mais elle demeura sans réponse [1]. »

Transportés à Cabréra, libres dans cette île, les prisonniers français se croyaient à moitié délivrés. Ils allaient encore subir le supplice de la faim et de la soif. Ducor

[1] *Mémoires d'un conscrit de* 1808, de L.-F. Gille, publiés par Philippe Gille. Paris, Havard, 1893.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nous donne à ce sujet les plus complets détails. Son récit est confirmé par tous ses compagnons de captivité, par L.-F. Gille, de Méry, Robert Guillemard, Wagré [1], Froger [2].

L'un d'eux, Bernard Masson, raconte son évasion [3]. Il ne réussit à quitter Cabréra par la fuite qu'en août 1813. La barque qu'il avait volée le porta vers la côte africaine. Il débarqua à Cherchel, « gros bourg, dit-il, entre Oran et Alger ». Les « Bédouins » le

[1] *Mémoires des captifs de l'île de Cabréra, ou les Adieux à cette île où* 16.000 *Français ont succombé sous le poids de la misère la plus affreuse*, par M. Wagré. Paris, chez l'auteur, rue Royale-Saint-Martin, n° 6. 1835.

[2] *Les Cabrériens*, par Gabriel Froger. Paris, 1849. — M. Lorédan Larchey, sous le titre : *les Suites d'une capitulation*, a publié, en 1884, un très intéressant ouvrage sur les captifs de Baylen et, par conséquent, sur Cabréra.

[3] *Evasion et enlèvement des prisonniers français de l'île de Cabréra*, par Bernard Masson. Marseille, 1840.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

reçurent avec pitié, quoiqu'il s'attendît à être maltraité par « ces Barbares » ; le caïd le complimenta et cria avec lui : « Vive l'Empereur ! » Délivré, il organisa une expédition sur Cabréra et, en mars 1814, délivra 138 de ses camarades.

Les tentatives d'évasion furent très nombreuses, mais peu réussirent. Il était impossible aux prisonniers de construire des barques, car la colonie entière ne possédait qu'une seule hache et une scie faite avec le cercle en fer d'une barrique. Le premier de ces instruments, raconte le sergent Guillemard, appartenait à un marin de la garde ; et l'autre à un caporal d'infanterie. « Il les louait moyennant trois sous par jour à ceux qui en avaient besoin. »

En juillet 1810, « des soldats, affaissés

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sous le poids de la misère, dénoncèrent aux Espagnols des petits bateaux que l'on construisait en secret ; et, le 4 de ce mois, les Espagnols firent une nouvelle perquisition dans nos baraques pour s'emparer de tous les intruments de fer que nous pouvions posséder. » (C. de Méry.)

Les navires de guerre anglais et espagnols faisaient bonne garde autour de l'île; les prisonniers n'avaient aucune nouvelle de France; leurs questions à ce sujet ne recevaient aucune réponse. Il était d'ailleurs défendu sous peine de mort de s'approcher des Espagnols ; lorsque la barque aux vivres abordait le rivage, les prisonniers devaient rester en arrière à une distance déterminée, et, en cas de non-exécution de cet ordre, les marins espagnols devaient faire

(c) 2008 Ministerio de Cultura

feu. En cas d'émeute, les vivres devaient être retranchés. Quant aux pêcheurs, ils avaient défense de débarquer à Cabréra.

Ducor quitta Cabréra en 1811. Qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur ceux qui, moins heureux que lui, restèrent prisonniers jusqu'à la chute de Napoléon. Un marché avait été enfin organisé par eux. On y échangeait du pain contre des fèves et des fèves contre du pain ou du fil. On y vendait du tabac, des choux, des raves, des souris et des rats que les prisonniers avaient eu la patience d'apprivoiser pour les faire multiplier, afin d'en faire un objet de commerce. Une souris se vendait cinq fèves et un rat vingt-cinq.

Toujours aucune nouvelle de France !

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Ignorance complète de tous les événements qui s'y passaient, lorsqu'en 1814... Mais laissons la parole au caporal de grenadiers Wagré :

« Un capitaine de frégate, ayant sous ses ordres plusieurs bâtiments de transport, arriva devant Cabréra le 16 mai 1814. Au costume de l'équipage et au salut que fit la goélette, nous eûmes bientôt reconnu les Français. Si notre joie fut excessive, notre surprise ne le fut pas moins ; car nous ne concevions rien au changement qui s'était opéré dans la couleur du pavillon, et la bannière blanche nous était totalement inconnue.

« Après avoir débarqué, le capitaine s'empressa de communiquer les ordres dont il était porteur, et nous adressa en même temps un discours dans lequel il nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

apprit les douloureux événements qui, en changeant la destinée de la France, changeaient aussi la nôtre. Le petit nombre des nôtres qui étaient présents se répandit dans l'île et y sema l'heureuse nouvelle. L'allégresse remplaça la mélancolie. Nous nous donnions la main et nous nous embrassions avec transport. Les uns bondissaient de plaisir, les autres couraient en jetant en l'air leur coiffure..... Le rivage fut bientôt encombré de Cabrériens. La foule se pressait pour contempler les traits de nos compatriotes. On leur tendait les bras, mais notre aspect leur glaça les sens et les remplit de stupeur; ils se tenaient dans une immobilité silencieuse, ne sachant pas s'ils avaient devant eux des sauvages. Malgré eux, ils détournaient la vue de ce tableau déchi-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rant, et nous avions l'injustice de prendre les marques de leur profonde douleur pour de l'insensibilité.

« Nous ne tardâmes pas à être désabusés, car leurs exclamations nous prouvèrent que ce qui les retenait dans cet état de stupeur était le spectacle effrayant qu'ils avaient sous les yeux. En effet, pouvaient-ils voir sans émotion et sans frémir des hommes pour la plupart presque nus ou couverts de haillons, sans chaussure, des hommes aux joues creusées, au teint livide, à la voix éteinte, aux yeux enfoncés dans leurs orbites, à barbe longue et sale, à chevelure hérissée. »

Le départ s'effectua sans autres incidents ; il restait environ 2.000 prisonniers sur 9.000 qui avaient été internés à Ca-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

bréra : 600 à 700 étaient partis pour l'Angleterre ; 1.500 de différentes nations avaient pris du service dans les troupes suisses et espagnoles. Tous les autres étaient morts [1].

Pendant que les compagnons de Ducor continuaient à souffrir sous le soleil ardent de Cabréra, lui, l'heureux échappé, courait d'autres dangers, dans les neiges de Russie. Il nous dit, dans ses *Mémoires* que

[1] « En passant aux Baléares, dit le prince de Joinville dans *Vieux souvenirs* (Paris, 1894), nous remplîmes un pieux devoir. Après la triste capitulation de Baylen et son indigne violation, nos malheureux soldats, victimes de cette faiblesse et de cette déloyauté, furent jetés sur un îlot appelé Cabréra, tout pelé, désert, où la plupart moururent de faim, oubliés, abandonnés du monde entier. Informé que leurs ossements gisaient sans sépulture, épars sur l'île, je les envoyai recueillir, rassembler en terre chrétienne et sur cette baie s'éleva, par les soins de notre consul Cabarrus, un monument souscrit par l'escadre tout entière avec cette inscription : « *A la mémoire des Français morts à Cabréra, l'escadre d'évolution de* 1847. »

(c) 2008 Ministerio de Cultura

depuis longtemps son rêve était d'entrer dans le corps des marins de la garde. Il avait réalisé ce désir et avait revêtu leur uniforme qui consistait en un pantalon bleu, en une espèce de dolman de même couleur avec des parements aurore ; sur la tête un schako assez élevé, sans gourmettes et surmonté d'un plumet rouge ; l'équipement était complété par des contre-épaulettes de cuivre en forme d'écailles, un sabre long et fortement recourbé. Sur la plaque du baudrier, l'ancre.

Créés au moment du camp de Boulogne, les marins de la garde devaient faire le service sur mer auprès de la personne de Napoléon, manœuvrer le navire qui le porterait et former pour la descente, sous le commandement d'un contre-amiral, les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

équipages de cette escadrille de choix que monterait l'état-major de Napoléon et qui ferait son escorte. Cette tâche, ils n'eurent pas à la remplir; une seule fois, des marins de la garde embarquèrent avec l'empereur qui allait visiter sa flotte à Flessingue. Depuis Austerlitz jusqu'en 1813, ils aidèrent à construire presque tous les ponts. Ils se battirent avec la garde, se couvrirent de gloire à Leipsig et pendant la campagne de France. Vingt et un d'entre eux suivirent l'empereur à l'île d'Elbe.

Le nombre des marins de la garde varia entre 800 et 1.100. Ils prirent part à la guerre de Russie. C'est ainsi que Ducor se battit à Smolensk et à la Moskowa. Il séjourna à Moscou aussi longtemps que l'armée française l'occupa.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

La retraite s'effectua en assez bon ordre jusqu'au passage de la Bérésina. « Arrivé, a raconté Ducor, arrivé au bord du fleuve avec mon équipement complet, ce pont qui, l'instant d'après, allait s'abîmer sous un encombrement d'hommes, de chevaux, de canons, je le passai l'arme au bras. Et il ajoute : « Je n'ai rien à dire qui n'ait été rapporté avec plus ou moins d'exactitude par les historiens de la guerre de Russie. » Mais, après, il n'appartient plus à l'armée dont on a raconté la terrible retraite : il est fait prisonnier par les Cosaques, et pour lui commence tout un temps d'épreuves et de tribulations nouvelles. Il est d'abord conduit à Minsk. C'était à regretter Cabréra. Les captifs, en effet, avaient à subir mille tortures. Et ce-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pendant ii en était, raconte-t-il, qui conservaient une force d'âme extraordinaire :

« Un caporal d'infanterie n'avait de gelé que le bout des pieds lorsqu'il entra à l'hôpital de Minsk (singulier hôpital où, faute de médecins, les prisonniers français n'étaient pas soignés). Après un mois de séjour dans son lit, il fut atteint jusqu'aux genoux. A mesure que le principe de désagrégation faisait des progrès, les chairs se desséchaient et devenaient comme de la momie. Au milieu de ses souffrances, cet homme du caractère le plus énergique, était parfois d'une gaieté folle. « Eh bien! disait-il, ayez donc des jambes pour qu'elles soient arrangées comme ça! Je me demande un peu ce que j'en fais à présent! et ce n'est pas le tout : elles sont lourdes comme des pièces de qua-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rante-huit... Impossible de les lever. En vérité, je crois que, si ce n'était pas mes jambes, je marcherais. Oh ! je les mettrai à la réforme ! »

« Un matin, ses camarades avaient remarqué depuis longtemps beaucoup de mouvement sous sa couverture ; ses mains paraissaient y déployer une grande activité. — Eh bien, caporal, que faites-vous donc là? — Rien, je défais les jarretières de mes guêtres. — Farceur ! — Non ! non ! ce n'est pas de la farce, je me déchausse. » Et, pendant qu'il plaisantait de la sorte, il faisait toutes les grimaces de quelqu'un qui s'opiniâtre sur un cordon pour le rompre. « Ah ! soupira-t-il de satisfaction ; c'est bien heureux ! m'a-t-il donné du mal !... Mais c'est le dernier. » Puis élevant la voix :

(c) 2008 Ministerio de Cultura

« Eh ! les amis, avez-vous des boules, vous autres? voilà une quille, » et c'était sa jambe qu'il lançait au milieu de la salle... Malgré notre habitude de ne plus nous étonner de rien, cet acte d'un stoïcisme outré nous pétrifia.

« Pendant quelques jours, les prisonniers ne s'entretenaient que de ce fait qui ne tarda point à être connu de tout Minsk. Les autorités, pénétrées d'admiration pour cet intrépide soldat, le firent transporter à l'hôpital des Russes, où il y avait des médecins et des chirurgiens, et qui n'était pas, comme le nôtre, un simulacre d'hôpital. Tous les secours de l'art furent prodigués à notre camarade; on lui fit une double amputation au-dessus des genoux ; tant que dura l'opération, qui fut longue, il ne cessa de plai-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

santer ; il plaisantait encore le quinzième jour qui suivit : c'était le jour de sa mort. »

De Minsk Ducor fut traîné à Bobrujsk, et jeté dans des casemates d'où il ne sortit que pour confectionner des briques. A un nouvel ordre de départ, cette fois, pour la Sibérie, il prend la fuite. Il gagne avec quelques amis la Bérésina devant laquelle ils restent longtemps, sans pouvoir traverser (été de 1813). Ils arrivent en Pologne et toujours à pied, la plupart du temps sans manger, rencontrant parfois une bonne hospitalité, mais plus souvent une mauvaise, ils parviennent à la frontière : « Plus de Cosaques, s'écrie Ducor, plus de Cosaques ! Je suis chez les Allemands (?). Je suis en Galicie ; je puis marcher à découvert. » Il est mis en prison, mais au moins là on mangeait, là on dormait à l'a-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

bri. Il est ensuite transféré en Hongrie, où les habitants témoignent aux prisonniers une vive sympathie.

Enfin, la paix est signée : voici la libération définitive. De Pesth, lui et ses amis vont à Presbourg, puis à Vienne ; ils se rendent à Schœnbrunn et demandent à être présentés à l'impératrice Marie-Louise. Elle les félicite de leur dévouement, et leur promet de réclamer des passeports pour qu'ils puissent se rendre à l'île d'Elbe, comme ils lui en ont marqué le désir ; mais, le surlendemain, elle leur fait dire par de Beausset qu'il est impossible de leur accorder cette permission ; elle leur remet 200 francs en or. Ils partent et vont en voiture jusqu'à Strasbourg, puis gagnent à pied Paris.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Ducor y arrive vers la fin de juillet. Il veut rentrer à son corps, mais les marins de la garde sont licenciés. Il va au ministère de la marine où il touche « 90 francs, montant de deux mois alloués à tout prisonnier qui rentrait en France ». Il cherche pendant deux semaines sa mère qui a changé de domicile. Il n'a plus d'argent et cherche vainement du travail; il en trouve un peu sur les quais où il décharge des bateaux de foin.

Enfin, il a l'adresse de sa mère :

« Je n'y vais pas, dit-il, j'y vole; je monte encore plus vite, et je frappe à la porte; on ouvre, c'est ma mère! Ah! mon Dieu, en deuil! et pourquoi? de qui? Les bras élevés et tremblants, elle me regarde bêtement, son œil devient hagard, puis

(c) 2008 Ministerio de Cultura

elle s'écrie. — Mon fils ! Et, au moment où je m'avance pour l'embrasser, emportée par un élan convulsif, je la vois sauter devant moi par bonds et comme en délire. Une stupeur qui me brise l'âme succède rapidement à mon premier mouvement de joie ; je la saisis, ma pauvre mère ! je la retiens avec peine, et vais l'asseoir sur une chaise, où elle s'agite encore quelque temps. Ses membres se raidissent et quoiqu'elle n'ait pas entièrement perdu connaissance, elle éprouve des soubresauts si violents, que je suis obligé de la contenir pour l'empêcher de tomber. Enfin, elle se calme un peu, et ne sort de ce paroxysme effrayant que pour verser des larmes et me serrer étroitement dans ses bras. Oh ! ma mère, ma mère !

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— « On m'avait dit que tu étais mort, mon cher enfant, » furent les premières paroles presque étouffées qu'elle prononça ; puis, m'étreignant de nouveau, elle me baisa les cheveux et les mains qu'elle examinait en retroussant mes manches et me demandant: « Où sont tes blessures? Ne me cache rien, mon fils ; on m'a dit t'avoir vu tomber sous les coups des ennemis. » Et elle me palpait le corps avec précaution pour tâcher de découvrir quelques traces. Des larmes roulaient aussi dans mes yeux ; je cherchais à tempérer les signes de mon émotion par un rire forcé qui déterminait en ma mère une expression semblable ; cette scène était un mélange de joie et de douleur...

(c) 2008 Ministerio de Cultura

... Je la revoyais donc cette tendre mère ! malheureusement je la retrouvai avec un commencement d'infirmité. En 1815, je la quittai encore pour reprendre les armes contre les coalisés qui envahissaient la France pour la seconde fois ; mais, après le désastre de Waterloo, je revins auprès d'elle et lui continuai mes soins pendant près de sept années, au bout desquels l'inflexible mort vint m'en séparer pour jamais. »

Ducor, rentré dans la vie civile, alla habiter le Havre, où on le trouve, en 1833, « agent de la Compagnie anonyme des bateaux de fer à vapeur, officier d'artillerie de la garde nationale ».

C'est dans le cours de cette même année qu'il publie ses *Mémoires*. Ils lui valent des compliments très flatteurs. Joseph

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Bonaparte, l'ancien roi d'Espagne, lui adresse la lettre suivante :

« Londres, le 10 janvier 1834.

« J'ai reçu avec votre lettre du 4 décembre l'exemplaire des *Aventures d'un marin de la garde*, que vous avez bien voulu me faire remettre. J'avais déjà pris connaissance de cet ouvrage, monument durable de l'héroïsme dans de longues et solitaires souffrances, où le courage et la résignation n'avaient d'autres témoins que la conscience du martyre, de l'honneur national. Combien on souffre des souffrances de tels hommes, qui méritaient d'autres récompenses que celles qu'ils recueillent aujourd'hui; combien je sens, dans de tels moments, le regret cuisant de ne pou-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

voir, autrement que par de stériles vœux, vous témoigner l'admiration, la sympathie et la reconnaissance avec laquelle je suis bien véritablement,

« Monsieur, votre affectionné,

« JOSEPH, comte de Survilliers. »

D'anciens compagnons d'armes et d'infortunes lui envoyent des félicitations. L'un d'eux, Cambernon qui, depuis la paix, fait « des voyages à l'indigo » (la traite des noirs), vient même au Havre, en juillet 1834, pour lui exprimer son admiration. Il est reçu, en l'absence de Ducor, qui est à Paris, par « son aimable épouse ».

En 1857, Ducor est toujours au Havre ; mais, en 1858, on le trouve à Paris, où il publie une seconde édition de ses *Mé-*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

moires[1]. Il met en tête un avis qui prouve qu'il n'était pas très fortuné.

« Aux lecteurs des *Aventures d'un marin de la garde*, qui sentent quelque sympathie pour l'auteur, il leur dira que depuis sa rentrée dans la vie civile il a toujours gagné son pain quotidien par le travail. Il n'a jamais été riche ; la nature de son esprit se refusait en quelque sorte à ce qu'il le devînt, quand même il eût eu l'occasion de faire fortune. L'habitude de la vie commune et de la fraternité militaire est restée longtemps dans ses mœurs, c'est assez dire qu'il a eu bien de la peine à se soumettre à l'égoïsme forcément pratiqué dans la vie

[1] Quérard assure que Ducor fut aidé dans la rédaction de ses *Mémoires* par Lhéritier (de l'Ain). Notons que Lhéritier, né à Bourg, le 30 mai 1790, est mort à Paris le 13 juillet 1852.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de famille. Il est donc rivé au travail, jusqu'à extinction en lui de chaleur humaine, parce que c'est la loi écrite au cœur de l'homme, et que toute force créée par Dieu doit être mise en exercice tant qu'elle subsiste. Cette condition ne lui a jamais déplu que lorsque le travail était pour lui répugnant, en dehors de ses aptitudes ou lorsqu'il lui a manqué complètement. Aujourd'hui le nombre des années le lui rend un peu plus pénible, il est vrai, mais il lui est resté assez d'énergie pour tenter de nouveaux efforts qui peuvent aplanir un peu la route qui doit le conduire au lieu du repos définitif.

« En ce moment, il fait la commission sur les vins pour Paris, la France et l'Étranger.

« Le service de ses clients de Paris se fait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

par la maison des récoltes mâconnaises, rue Feydeau, n° 15, et place de la Bourse, n° 31. Mais toutes les commandes lui sont adressées *franco* provisoirement, rue de la Montagne, à Passy, ou, à son nom, dans les cas pressants, à ladite maison des récoltes mâconnaises.

« Les commandes, pour être rendues à domicile, ne peuvent jamais être, pour les vins, au-dessous de six litres ou de six bouteilles, et pour les eaux-de-vie, rhums et esprits ou liqueurs, au-dessous de deux litres.

« On sait que ces marchandises ont un cours établi ; on est donc certain, dans aucun cas, de ne jamais payer plus cher qu'ailleurs.

« L'auteur des *Aventures d'un marin de*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

la garde croit donc légitime, et sans porter la moindre atteinte à sa dignité, de demander à ses lecteurs sympathiques, qui font consommation des marchandises ci-dessus mentionnées, de vouloir bien, par préférence, lui accorder leurs fournitures, autant, toutefois, que ses marchandises seront au moins égales, en qualité, à celles des concurrents, si elles ne sont supérieures, et qu'il justifiera de la confiance qu'on voudra bien lui accorder. Il leur conservera dans son cœur un vif sentiment de reconnaissance.

H.-J. DUCOR. »

Ducor, plaçant à la fois du vin et ses *Mémoires*, rappelle le capitaine Coignet, avisant les nouveaux venus dans le café

(c) 2008 Ministerio de Cultura

où il fréquentait, leur disant avec une tape amicale sur l'épaule : « Tu vas acheter *ma* belle ouvrage. » Le prix étant modéré (cinq francs), on acceptait la proposition. Coignet courait alors au comptoir où il avait installé un petit dépôt d'exemplaires [1]. Il plaça ainsi toute l'édition, en cela plus heureux que Ducor, lequel semble avoir tristement végété dans les dernières années de sa vie. Ses amis furent même obligés d'ouvrir une souscription en sa faveur. Ils le firent en ces termes :

Paris, le novembre 1860.

Monsieur,

« La pétition en faveur de M. Ducor étant demeurée sans effet, les soussignés ont

[1] *Cahiers du capitaine Coignet.* Préface de l'édition publiée par Lorédan Larchey. Paris, Hachette, 1883.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

résolu d'ouvrir une souscription afin de donner à l'ancien marin de la garde un témoignage efficace de sympathie, et de lui assurer une petite rente annuelle.

« L'Angleterre nous a donné l'exemple en pareil cas. Lorsqu'un individu mérite, à un titre quelconque, l'estime ou la reconnaissance publique, ses concitoyens se font un devoir de lui venir en aide, s'il en est besoin. Assurer le bien-être ou donner un témoignage d'estime, l'un paraît aussi naturel que l'autre.

« M. Ducor est un héros simple et modeste, mais un vrai héros, et l'un des plus purs et des plus beaux modèles de ces enfants du peuple qui firent dans nos grandes guerres des prodiges de vaillance et d'abnégation.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

« Après avoir brisé son épée, le vieux soldat a dignement et courageusement lutté depuis 1815 pour conquérir son pain de chaque jour. Le poids de l'âge lui rend cette rude besogne de plus en plus impossible.

« Maintenant c'est à nous, qui l'aimons et l'estimons, qu'incombe la tâche d'écarter de son chevet les pâles ombres de la misère, dont triompha sa jeunesse héroïque, à Cadix, sur les pontons espagnols, à Cabréra et dans les plaines glacées de la Russie.

« Pour les personnes qui voudront faire un seul don, ce don sera fixé selon la volonté des souscripteurs.

« Pour les personnes qui voudront contribuer à la rente annuelle, le minimum de la souscription est fixé à 12 francs par an, payable en une ou plusieurs fois :

(c) 2008 Ministerio de Cultura

« Les souscriptions sont reçues chez chacun des soussignés :

BERTIN, rue Sainte-Anne, 34.
De POMPERY, rue Caumartin, 39 *bis*.
DELBRUCK (Jules), rue du Bac, 108.
DECHENAUX, docteur en médecine, rue Mandar, 8, de midi à 4 heures.
COIGNET, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 66.
GALLIEN, rue Neuve-Saint-Eustache, 45.
HARMANT, 44, rue Montmartre. »

Malgré les souffrances physiques endurées à Cabrera et en Russie, Ducor mourut septuagénaire, tant il est vrai que le mépris du mal et l'énergie peuvent affermir la matière et la consolider. L'hygiène corporelle ne suffit pas, Ducor y manqua impunément ; mais l'hygiène morale est nécessaire, et Ducor en connaissait les principes essentiels : espoir, courage et fermeté.

ÉMILE CÈRE.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ARCHIVO
FACULTATIVO DE ARTILLERIA

CHAPITRE PREMIER

LES PONTONS

Insurrection générale de la Péninsule. — Mort aux Français ! — L'escadre de l'amiral Rosily et l'armée d'Andalousie. — Nous sommes embossés dans le chenal de la Caraca. — On nous bombarde. — Espoir déçu. — Nous nous rendons à discrétion. — Comment les Espagnols nous traitent. — Je suis jeté dans un ponton. — Ce qu'est un ponton espagnol. — Les officiers français à bord de *la Vieille-Castille*. — Parallèle entre les pontons espagnols et les pontons anglais. — Le manque d'eau et les vivres empoisonnés. — Terrible consigne. — Les ablutions. — L'issue des bravades. — Désespérante nouvelle. — Maladies affreuses. — Abattement général. — Je résiste. — Insouciance et brutalité de nos gardiens. — La translation. — Nous sommes dévalisés. — Joie et tristesse. — Le cauchemar chronique. — Les tribulations des soldats de Baylen.

Au mois de juin de l'année 1808, nous étions sur la rade de Cadix, avec cinq vaisseaux de ligne français. Jusqu'alors le canon des Espagnols nous avait protégés ; mais, tout

(c) 2008 Ministerio de Cultura

à coup, nos communications avec la terre furent rompues ; plus d'Espagne pour nous : elle venait de s'insurger en masse. La junte suprême d'Andalousie remplaçait la vieille autorité royale absente et prisonnière ; d'une extrémité à l'autre de la Péninsule on criait : *Mort aux Français !* Au milieu de ces circonstances, l'on proclamait l'avènement de Joseph Napoléon. Ce prince, *passé roi* par la volonté de son frère, et non par celle des Castillans, que l'on avait oublié de consulter, n'était pas encore à Madrid ; mais Murat, le grand-duc de Berg, commandait dans cette capitale, et, dès les premiers symptômes d'une opposition armée à la politique de l'empereur, il s'était empressé de faire des dispositions militaires. Cadix était un point important qu'il fallait se hâter d'occuper : il avait ordonné au général Dupont de se porter à

(c) 2008 Ministerio de Cultura

marches forcées sur cette ville ; et, pour faciliter ce mouvement, qui s'exécutait avec un corps de troupes assez considérable, le vice-amiral Rosily, chef de nos forces navales dans ces parages, alla s'embosser dans le chenal de la Caraca, entre l'île de Léon et le Trocadéro. Il se trouvait ainsi à portée de seconder les opérations de l'armée française dès qu'elle paraîtrait. Mais les Espagnols, qu'offusquait la vue de notre pavillon, prirent aussitôt la résolution de nous traiter en ennemis. Par trois fois ils nous sommèrent d'amener, et, sur notre refus, ils nous bombardèrent. Nous essuyâmes leur feu depuis le 9 jusqu'au 14 juin, sans interruption. Enfin, comme il n'y avait plus possibilité ni de prolonger la défense, ni de sortir de la position où nous étions, nous fûmes obligés de nous rendre sans condition. Les Anglais, dont le gouver-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nement n'avait pas encore fait alliance avec l'Espagne, étaient restés spectateurs immobiles de ce combat.

Avec la haine que les Espagnols nous avaient vouée, nous ne devions pas nous attendre à des procédés généreux de leur part : tout ce qu'ils purent faire ce fut de nous laisser la vie. A notre débarquement, ils nous entreposèrent d'abord dans les salles du bagne de la Caraca, et ils nous empilèrent ensuite sur des pontons. Ce mot de pontons fait encore dresser les cheveux à quiconque a eu le malheur de tomber une fois dans sa vie au pouvoir des Anglais ou des Espagnols.

Les pontons d'Espagne ressemblaient assez aux *prisons ships* des Anglais : c'étaient également de vieux vaisseaux incapables d'aller à la mer, et percés de sabords, dont le nombre était toujours proportionné à leur grandeur ;

(c) 2008 Ministerio de Cultura

mais, au lieu d'être de 80 canons, ils n'étaient que de 74, et ne contenaient pas un nombre moins considérable de prisonniers; ce qui réduisait d'autant l'espace déjà si borné que ces malheureux avaient à parcourir.

Chacun de ces pontons pouvait avoir à peu près de cent soixante à cent quatre-vingts pieds de longueur, sur quarante à quarante-cinq de largeur. Un seul d'entre eux, *la Vieille-Castille*, servait de prison aux officiers : ce fut celui qui, un peu plus tard, rompit ses câbles et fut conduit par la marée au port Santa-Maria, où se trouvait alors l'armée française.

On ne voyait, sur les pontons, aucun vestige de cordages. Tout ce qui anime l'aspect d'un vaisseau de guerre en avait disparu : ces gros coffres de bâtiments étaient véritablement comme d'immenses cercueils, dans lesquels on livrait à une mort lente des hommes vi-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

vants. La cale et le faux pont, l'un et l'autre placés au-dessous de la surface des flots, y étaient les lieux les plus insalubres. Dans la cale, toujours humide, c'était un fond de boue noire et infecte ; et, dans cette multitude de cabanes ou petites cellules qui formaient les distributions du faux pont, il était impossible de respirer. Une seule écoutille, parallèle à celle de la cale, permettait l'intromission de l'air dans cette partie du vaisseau sans cesse remplie des émanations les plus fétides. Là, la lumière ne pénétrait que difficilement, et l'on avait de la peine à distinguer les objets, même en plein midi.

La seconde et la première batteries offraient des inconvénients d'une autre nature : on y jouissait de la clarté du jour; mais, les sabords étant constamment ouverts, la fraîcheur des nuits et les différents courants d'air

(c) 2008 Ministerio de Cultura

y occasionnaient des ophtalmies et d'intolérables douleurs dans les articulations. Cependant il est juste de dire que, dans la première batterie, comme dans la seconde, les hommes d'une taille moyenne, et j'étais heureusement de ce nombre, pouvaient se tenir debout, avantage dont ils auraient été privés sur les pontons de Portsmouth et de Plymouth, où les hamacs diminuaient la hauteur des batteries.

Sur ces bâtiments, où l'on nous avait entassés par douze ou quinze cents, il n'y avait qu'un seul endroit dont le séjour ne présentât pas de grands dangers pour la santé : c'était sur l'arrière, auprès de l'emplacement de la sainte-barbe ; et précisément cet endroit nous fut interdit, parce que des négociants espagnols avaient jugé à propos de s'en emparer pour y déposer leurs marchandises.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

On n'osait pas nous faire mourir de faim ; mais on nous distribuait des vivres empoisonnés : c'étaient du pain de munition, noir et rempli de substances terreuses, du biscuit plein de vers, des viandes salées qui se décomposaient par vétusté, du lard rance et jauni, de la morue gâtée, du riz, des pois et des fèves avariés ; point de vin, point de vinaigre ; aucun moyen de préparer nos aliments ; et, pour comble de malheur, par une chaleur excessive, et avec une nourriture si propre à exciter la soif, on nous refusait l'eau, ou du moins on nous en donnait en si petite quantité, qu'elle s'absorbait telle que des gouttelettes qui tomberaient sur un fer ardent. Aussi, vers le milieu du jour, étions-nous comme des furieux ; partout où nous pouvions aller, comptant y trouver quelque soulagement, nous sentions accroître le tourment du besoin

(c) 2008 Ministerio de Cultura

que nous éprouvions. Dans les batteries, c'était une atmosphère épaisse à y étouffer; on y nageait dans la sueur, dans la respiration les uns des autres, et le jeu des poumons y était horriblement comprimé. Sur le pont, les rayons d'un soleil vertical nous brûlaient la peau, et nous faisaient bouillir le sang.

L'aurore était pour nous ce qu'elle est pour les oiseaux des ténèbres : nous ne la voyions jamais sans qu'elle nous attristât, car la nuit seule apportait quelque calme à nos sens. Comme nous aurions voulu prolonger sa durée! et, quand elle se dissipait, comme nous étions impatients de son retour !... Quand nos corps étaient, en quelque sorte, torréfiés, et que le flot, dans ses balancements, venait mollement caresser les flancs de notre vieux vaisseau, comme il nous eût semblé bon d'y descendre! mais il nous était interdit de nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

baigner, et quiconque eût osé enfreindre la défense aurait payé de sa vie cette témérité. Nos gardiens, qui étaient des soldats de la marine espagnole, avaient ordre de faire feu sur tout prisonnier à qui ils supposeraient l'intention de s'écarter du bord, ne fût-ce que pour un instant; et ils étaient trop cruels pour ne pas exécuter à la lettre cette consigne : ils nous auraient impitoyablement fusillés. Nous n'en doutions pas, et, pour ne pas leur donner la satisfaction de remplir leur devoir, nous nous en tenions aux simples ablutions. Du matin au soir, nous faisions queue aux bouteilles des chambres du vaisseau, afin de nous y mettre nus, et de nous arroser le corps avec des seaux d'eau de mer.

Il était difficile de s'accommoder du régime auquel nous étions soumis ; cependant,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

dès les premiers moments, on fit contre mauvaise fortune bon cœur ; c'était à qui plaisanterait de sa situation. Mais bientôt on commença à ne plus rire que du bout des lèvres. L'armée de Dupont, de qui nous attendions notre prochaine délivrance, avait capitulé ; les Espagnols l'amenaient prisonnière : on nous l'annonçait, et il fallait croire à cette désespérante nouvelle, puisqu'elle était confirmée par des réjouissances publiques. Alors, aux bravades et à la gaîté, succédèrent tout à coup le découragement et le marasme. Aussi, combien d'affreuses maladies se développèrent en peu de temps au sein de cette réunion d'hommes ainsi pressés et mal nourris ! j'y vis naître et se propager successivement toutes les espèces de fièvres : la diarrhée, la dysenterie, le typhus, le scorbut fondirent sur mes malheureux compagnons d'infortune.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

J'attendais mon tour ; mais, sans m'abandonner, il ne vint pas.

Je vivais au milieu de ce monde de spectres, et chaque jour je m'étonnais de ne pas dépérir comme eux. Oh ! l'on ne se figure pas quel abominable supplice ce doit être de se trouver encaqués comme nous l'étions ! Dans cette gêne perpétuelle, impossible de prendre aucun repos. Nous livrions-nous un instant au sommeil, aussitôt nous étions réveillés par les cris du voisin, par des picotements et des démangeaisons au visage ; nous étions suffoqués, et c'était un véritable travail que de reprendre haleine, que d'aspirer un peu de cet air échauffé où nous étions.

La plupart des prisonniers étaient en proie à un tel abattement qu'ils n'avaient plus la force de se déterminer à faire usage de leurs membres. Le moindre exercice, le plus petit

(c) 2008 Ministerio de Cultura

déplacement devenaient pour eux une peine ; et puis, dans cette foule agglomérée sur un étroit espace, il n'était pas aisé de circuler : il fallait de la résolution pour se mouvoir, pour secouer son apathie, pour ne pas se laisser aller au funeste attrait d'une inertie mortelle. Un corps délabré est une masse bien lourde à soulever, quand la volonté, qui en tendait les ressorts, s'est une fois relâchée de son énergie. Sans doute, j'étais d'une trempe plus vigoureuse que bon nombre de mes camarades, puisque, où ils fléchissaient sous tant d'influences pernicieuses, où ils se voyaient condamnés à une déplorable inaction, je savais me raidir, m'électriser, en quelque sorte, et donner à mon sang une impulsion qui me soutenait.

L'état sanitaire des prisonniers, sur les pontons, devenait de plus en plus alarmant, et

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nos gardiens ne paraissaient pas s'en émouvoir le moins du monde; loin de là, ils considéraient d'un œil presque joyeux les souffrances et la mort de ces chiens de Français, *gavachos*, qu'ils regardaient comme autant d'hérétiques dont on ne pouvait se défaire trop tôt.

Cependant, notre sort empirait à tel point qu'à la fin ils craignirent de porter la responsabilité de leur brutale insouciance, et que, pour se mettre à couvert de ce côté, ils adressèrent à la junte un rapport qui lui faisait connaître ce qu'il y avait d'affreux dans notre position. J'ignore si l'autorité se montra alors beaucoup plus compatissante que nos gardiens; tout ce que je sais, c'est que les soldats du corps de Dupont arrivaient; et comme, par le seul fait d'avoir été pris les armes à la main dans un pays qui les avait reçus comme amis,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ils avaient encouru, à un plus haut degré que nous, l'animadversion des Espagnols, il fut décidé qu'ils prendraient notre place à bord des pontons. On nous apprit, en conséquence, que nous allions être transférés à San-Carlos, dans l'île de Léon; et le surlendemain nous fûmes débarqués.

Jusque-là chacun de nous avait pu conserver intact son petit butin ; mais une fois entre les mains du détachement chargé de veiller sur nous et de nous protéger, il fallut vider nos valises. Ces gueux de soldats espagnols, qui n'avaient pour tout vêtement qu'une couverture et des haillons, trouvèrent apparemment fort commode de s'équiper à nos dépens : beaucoup d'entre nous furent pillés.

Nous avions quitté les pontons avec joie; mais cette joie était elle-même mêlée de tristesse : nous ne pouvions nous empêcher de

(c) 2008 Ministerio de Cultura

plaindre cette armée tout entière qui venait nous remplacer. Déjà nous pressentions que ses misères, que ses souffrances seraient plus grandes que les nôtres, et nous ne nous trompions pas. Pauvres prisonniers de Baylen! l'inhumanité des Espagnols et leur mauvaise foi allaient vous faire payer chèrement la félonie ou la lâcheté de votre général! Au tort d'une capitulation indignement violée, ces atroces et stupides Castillans devaient joindre celui des mauvais traitements qu'ils étaient bien résolus à ne pas vous épargner! Il me semble encore entendre ces victimes du premier de nos revers dans la Péninsule nous raconter les horreurs de leur captivité.

Ceux d'entre les Français qui n'y succombèrent pas ne sauraient croire aujourd'hui, en se reportant à leurs impressions de cette époque, que la vie dont ils jouissent ne soit

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pas un rêve; et quand un cauchemar bien pénible les oppresse, soyez sûr qu'alors c'est leur imagination frappée qui les replonge dans l'abîme du ponton. Ce cauchemar chronique est comme un dernier reflet et la plus ineffaçable trace du malheur; il se reproduit comme une véritable infirmité de l'âme qui sent se rouvrir ses blessures : c'est une commémoration des plus complètes, sous le coup presque meurtrier de la flagrante image de toutes les causes qui affectèrent à la fois et le physique et le moral. Il n'est guère de prisonniers, parmi ceux qui nous succédèrent sur les pontons de Cadix, qui ne puissent déposer de la réalité d'un tel phénomène, par lequel se manifeste évidemment notre double existence physiologique et psychologique. Ce fait, à l'appui duquel je pourrais citer aussi ma propre expérience, en ce qui

(c) 2008 Ministerio de Cultura

touche à des circonstances postérieures de ma vie, m'a été confirmé par les observations d'un médecin qui servait dans l'armée de Dupont en qualité d'aide-major; c'est de lui que je tiens pareillement les détails les plus précis sur les tribulations de cette armée, qu'il ne quitta plus depuis le moment où elle eut été réduite à déposer ses armes. Ce chapitre sur le séjour des Français à bord des pontons de l'Espagne n'en donnerait qu'une faible idée, si je ne consignais ici, dans toute son étendue, le récit du docteur. Voici ce qu'il me rapportait; je suspends ma relation pour le laisser parler lui-même.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE II

LES PONTONS

RÉCIT DU DOCTEUR

La santé et la victoire. — Le voyage d'une armée prisonnière. — On égorge les traînards. — L'entrée à Cadix. — Insulte et ironie. — Affreux délabrement. — Le *solano*. — Plaisirs de nos gardiens. — Une réunion de fléaux. — Hideux festins. — Fatale intempérance. — Mortalité effrayante. — Les effets de la haine et du fanatisme. — *Agua! agua!* — La vie au milieu des cadavres. — Agonies et délires. — Les derniers moments d'un Piémontais. — Egoïsme et imprécations. — Souhaits horribles. — La maladie du pays. — Infaillible pronostic. — Nos industriels. — Ils sont atteints du typhus plutôt que les autres. — Axiome des paysans de la troupe. — Funestes préjugés.

Il est rare que la victoire et la santé ne marchent pas de front: aussi longtemps que la chance lui est favorable, une armée se porte bien. Fatigues, périls, privations, elle fait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

face à tout ; elle surmonte, elle accepte tout avec gaîté. Mais il n'en est pas ainsi lorsque la fortune lui devient contraire : les échecs et les maladies se donnent la main, et, après une défaite, les plus courageux pendant qu'on est en veine de triomphe, sont souvent les premiers à tomber dans l'abattement. L'énergie la plus héroïque sur le champ de bataille n'est pas toujours unie à la patience et à la résignation nécessaires pour supporter des souffrances, sans autre but que celui de leur résister. En général, les soldats sont gens qui savent peu s'accommoder avec le mal-être, dès que le mal-être est continu et sans compensations : il leur faut des alternatives de bien et de mal, une prospérité à bascule : aujourd'hui la disette, demain tout à profusion ; après demain la disette encore, puis de nouveau l'abondance ; pourvu qu'on

(c) 2008 Ministerio de Cultura

aille en avant, personne ne reste en route : il n'y a à l'ambulance que des blessés.

Notre armée était belle et pleine de vigueur lorsque les dispositions de son général la précipitèrent dans un faux pas dont il ne sut ou ne voulut pas se tirer avec honneur. Elle ne se vit pas plutôt à la discrétion d'un ennemi contre lequel il ne lui avait pas été permis d'essayer les dernières ressources de sa bravoure, qu'elle perdit tout à coup cet aspect de santé qui sied si bien à des Français, et qui suffit à parer le plus modeste uniforme.

Les troupes allèrent en déclinant : elles avaient l'air ennuyé et presque valétudinaire. Chaque jour les mines s'allongeaient ; elles devinrent sombres et piteuses. Les longues files de nos régiments déguenillés ressemblaient à des processions de malades indigents

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qu'un incendie a chassés de leur hôpital ; elles cheminaient lentement, dans un complet désordre, et sans reconnaître d'autre discipline que la crosse du fusil des soldats qui formaient notre escorte. Tout prisonnier qui s'écartait pour un besoin, ou qui, n'écoutant que sa faiblesse, s'obstinait à ne pas suivre la colonne, se reposait sur sa tombe : les habitants accouraient pour le massacrer. Nous n'avions qu'à nous retourner pour être témoins de ces assassinats, et, ne l'eussions-nous pas fait, des cris lamentables et les chants barbares des égorgeurs ne nous révélaient que trop ce qui se passait. Femmes, enfants, vieillards, tous s'en mêlaient. On eût dit que cette Andalousie, dont le nom est si poétiquement romantique, n'était peuplée que de cannibales ; pourtant, cette rage était de l'amour de la patrie, de l'orgueil national,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de l'attachement à la religion des ancêtres ! tous sentiments que notre présence hostile et nos prétentions iniques avaient soulevés jusqu'à l'exaspération.

Enfin, nous parvînmes au terme de notre voyage. Cadix, où nous aurions dû entrer en maîtres, put jouir de notre humiliation : quand on nous fit passer dans les rues et sur les places de cette ville, où l'on nous montra comme des trophées, les Espagnols se demandaient, en haussant les épaules, ou avec un ricanement d'insulte, si c'étaient là ces Français qui faisaient tant de bruit dans le monde, et qui s'étaient vantés de leur faire la loi? Et cette question d'étonnement, non moins que de mépris, était, de leur part, fort naturelle ; car, à coup sûr, soit dans nos personnes, soit dans notre tenue, il n'y avait rien de bien imposant ; homme et costume ne valaient

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pas mieux l'un que l'autre. Des visages pâles, émaciés, et dont les barbes n'étaient plus coupées depuis qu'on avait jugé à propos de prendre jusqu'aux rasoirs de nos *fraters*, des corps exténués, point de souliers, point de linge, ou du linge sale, des habits couverts de poussière, parce qu'on nous avait enlevé nos brosses comme un meuble inutile, et que, d'ailleurs, la plupart des prisonniers avaient peu de souci de leur toilette: tant de signes de détresse et d'épuisement ne nous valurent pas la moindre marque d'intérêt au milieu d'une population qui a la vanité de se croire civilisée.

Après des marches forcées, après des campements sous un ciel, en quelque sorte, torride, dans un pays où il n'y avait pas d'être à face humaine qui ne fût un ennemi ; après un long trajet à travers des plaines arides, et

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sans abri contre le souffle harassant du *solano* qui nous desséchait, des cantonnements auraient été indispensables à notre rétablissement. Pour nous refaire, nous eûmes dans une rade humide le séjour humide des pontons, où l'on nous jeta sans hamacs, sans matelas, sans paille, où l'on nous empila comme des morts dans la fosse commune, comme des pestiférés sur le lit de chaux qui doit les consumer. Dieu sait si le plancher de sape sur lequel chacun encore était obligé de se rapetisser, afin d'y trouver l'emplacement de sa couche, était bien propre à délasser de leur excessive fatigue des membres courbaturés !

Les agitations de la nuit étaient cruelles ; durant le jour, la torpeur était effrayante, et pourtant nos gardiens éprouvaient, à nous contempler dans cet état, une satisfaction

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qu'ils ne prenaient pas la peine de cacher. Au moment des distributions, dont le retour avait lieu toutes les quarante-huit heures, c'était pour eux un délicieux spectacle que celui de douze à quinze cents Français usant languissamment le reste de leurs forces à broyer sous la dent quelques fèves sèches, ou à déchirer des lambeaux de poissons crus, imprégnés d'une saumure corrosive qui leur ensanglantait la bouche.

Ces repas, où chacun mangeait presque toujours ses aliments tels qu'il les avait reçus des mains des Espagnols, étaient hideux à voir, et les suites en étaient déplorables : immédiatement après, c'étaient des maux d'estomac, des coliques à se tordre, des déchirements d'entrailles et un dévoiement qui ne cessait plus.

L'eau qu'on nous donna d'abord venait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

du port Santa-Maria ; elle était propre à la cuisine, et n'avait point de goût désagréable; mais bientôt on se lassa d'en aller chercher si loin, et nous n'eûmes que de l'eau saumâtre, puisée dans les fossés fangeux de la péninsule : c'était là notre unique boisson. Si on l'eût renouvelée souvent, si en même temps l'on n'eût pris plaisir à nous faire endurer le supplice de la soif, il y aurait eu moins de danger à se désaltérer; mais la haine fanatique que nous portaient les Espagnols se joignait à leur indolence habituelle pour nous ménager des privations, et pour attacher ensuite à la satisfaction des premiers besoins la peine d'une intempérance bien naturelle. Il y avait ample provision de cette eau; nous le savions, nous en demandions à cor et à cris ; plutôt que d'accéder à nos prières, ils préféraient la laisser croupir dans les barriques, au milieu des

(c) 2008 Ministerio de Cultura

puanteurs de la cale. Avait-elle achevé de s'y corrompre — je n'y songe jamais sans éprouver un soulèvement de cœur, — exhalait-elle une odeur nauséabonde, pire que celle des matières excrémentielles répandues dans le vaisseau, alors cette capricieuse parcimonie cessait tout à coup : *Agua! agua!* criait-on, et le liquide pestilentiel était offert en abondance. *Agua!*

Tout se remuait dans l'encombrement; *de l'eau*, *enfin de l'eau*, c'était à qui en aurait, à qui arriverait le premier, et le fiévreux haletant, dont la langue et la gorge s'étaient desséchées, et le moribond, qui soulevait sa tête appesantie, et croyait marcher. Heureux en cet instant, ceux qui étaient les plus forts, ou qui se trouvaient le plus près du distributeur! ils se gorgeaient au détriment des plus faibles ou des plus éloignés. Je dis heureux,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

car on leur portait envie ; mais ils ne tardaient pas à expier l'avidité et le peu de retenue avec lesquelles ils avaient assouvi leur soif : le frisson s'emparait d'eux ; ils grelottaient comme au cœur de l'hiver ; leurs mâchoires claquaient ; puis, l'accès de froid passé, venaient les plus violents vomissements, la débilitante et inévitable diarrhée, l'affaiblissement, le sommeil et la mort, toujours la mort, avec des convulsions horribles, lorsqu'ils commettaient l'imprudence d'aller dormir sur le pont : j'ai vu plus d'un soldat finir de la sorte pour avoir bu de l'eau de mer avec excès.

Les causes de mortalité étaient si intenses et si multipliées dans nos prisons flottantes, que nécessairement les décès devaient y être nombreux. Dans les commencements de notre captivité, nous jetions les cadavres à l'eau ; mais le reflux en ayant déposé plusieurs sur le

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rivage de Cadix, les habitants de cette ville obtinrent du gouverneur que l'on viendrait chercher nos morts pour les enterrer. En conséquence, on nous défendit très expressément, et avec menaces, de nous en débarrasser dorénavant comme nous avions fait jusqu'alors. Il n'y aurait pas eu à se plaindre de cette défense, si le service d'inhumation se fût fait avec exactitude;... mais il ne se passait pas de jour qu'il ne mourût quinze à vingt prisonniers à bord de chaque ponton, et les Espagnols restaient souvent toute une semaine sans les enlever. On conçoit que, sous un climat aussi chaud, ils devaient bientôt entrer en décomposition et dégager une énorme quantité de miasmes putrides. Ces foyers d'infection, disséminés sur tous les points du bâtiment, y portaient partout la désolation et la mort.

C'était notamment dans les parties basses

(c) 2008 Ministerio de Cultura

du ponton que le typhus exerçait ses plus grands ravages. Rarement il épargnait les malheureux qui s'y réfugiaient, lorsque, par une variation soudaine de la température, la fraîcheur des nuits, qu'ils avaient d'abord regardée comme bienfaisante, se changeait subitement en un froid piquant, et qui les pénétrait jusqu'aux os. Le typhus! on ne pouvait, sans se sentir ému de pitié, voir les angoisses de ceux qui étaient atteints de cette horrible maladie; leur corps glacé baignait dans une sueur froide; elle ruisselait sur leur front, et ils se plaignaient qu'un feu intérieur les dévorât; il leur semblait être dans un brasier. *De l'air! de l'air!* criaient-ils, en cherchant une place moins ardente que celle où ils étaient, *Ah! par grâce, de l'eau sur mes membres, de l'eau bien froide; j'ai un feu dans les entrailles, dans la poitrine, dans les jambes; je*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

brûle : éteignez-le donc, ce feu; plongez-moi dans la mer! Telles étaient les plaintes et les prières qu'ils faisaient entendre ; et, si l'on ne savait pas y résister, c'en était fait d'eux ; la vie s'éteignait avec l'incendie.

Que l'on juge de ce que nous devions souffrir, nous qui étions entourés de ces douleurs, sans possibilité de les soulager, et avec la perspective d'y succomber nous-mêmes. Mon cœur se brisait lorsque j'avais devant les yeux, comme cela m'arrivait presque tous les jours, les délires de quinze à vingt malades ; c'étaient des hurlements à fendre l'âme, des cris d'épouvante, des mouvements d'effroi, des soubresauts, des gestes convulsifs, d'horribles contractions du visage, des grincements de dents, auxquels ne succédait que trop souvent la raideur de fer du tétanos. La plupart se croyaient sous le fer des Espagnols, tou-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

jours prêts à les assassiner, parce qu'ils avaient vu périr de la sorte un grand nombre de leurs camarades dans les cantonnements de l'Andalousie, où ils étaient restés comme prisonniers. Ceux-ci, avec une imitation parfaite de physionomie, de langage, d'accent, répétaient les vociférations des habitants contre l'armée française; ceux-là voyaient la garnison défiler par la brèche; d'autres se figuraient le ponton sur le point de couler, ou d'être brûlé par l'artillerie des forts de Cadix.

Ces terreurs qu'ils éprouvaient étaient si grandes et si vraies que, parfois, nous abandonnant à l'illusion qu'elles faisaient naître dans notre esprit, nous ne pouvions nous défendre d'une impression passagère du même genre. Bien que, chez le plus grand nombre de malades, les facultés de l'intelligence fussent oblitérées à des degrés variés, depuis la tor-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

peur et l'assoupissement jusqu'aux éclats de la frénésie, il y avait certains cas où le délire offrait cela de particulier que les idées semblaient se concentrer sur un seul objet : alors il fallait beaucoup d'attention pour s'assurer si réellement il y avait délire, pour découvrir le côté faible d'une raison qui ne s'était détraquée qu'en un point. Cette démence, en quelque sorte, lucide, et si paisible, puisqu'à peine on s'en apercevait, était la moins fréquente ; le plus ordinairement, l'excessive irritation du cerveau s'annonçait par des transports, par des violences, par des propos, par des actes extravagants, ou par un hébêtement qui tenait de l'idiotisme. Quelques-uns s'arrachaient les cheveux ou s'ensanglantaient la figure avec leurs mains décharnées ; plusieurs pleuraient, sanglotaient, se lamentaient ; il y en avait qui cherchaient à mordre : nous n'approchions

(c) 2008 Ministerio de Cultura

d'eux qu'avec précaution; les jeunes gens appelaient leur mère en gémissant. Un sergent, je me souviens que c'était un Piémontais, contrefaisait le cri de tous les animaux de la ferme, depuis le chant du coq jusqu'au braiment de l'âne, et au mugissement du taureau. Un soldat du train ne cessait de répéter: *hu, dia, huhau!* Et, pendant les ténèbres, ceux qu'ils empêchaient de dormir, ceux qui invoquaient le sommeil comme un bienfait, comme un oubli, comme un remède salutaire, au sortir des agitations d'une longue crise, les suppliaient de se taire, ou leur commandaient le silence avec des transports de colère, des accès de rage, et des imprécations accompagnées des plus exécrables jurements. C'est là que Dieu et les hommes étaient maudits!

Il ne crèvera donc pas! Cette exclamation, souvent réitérée, était le vœu de l'égoïsme

(c) 2008 Ministerio de Cultura

du malade, qu'importunait, que courrouçait la bruyante agonie d'un voisin, dont il lui tardait d'être délivré. Un peu de tranquillité aux dépens de la vie de son semblable, voilà ce qu'il souhaitait : le dernier râle lui faisait plaisir ; mais notre misère les tuait tous deux, et, quand ils n'étaient plus, sur leur dépouille, dont la vermine les quittait pour s'attacher à nous, sur leurs cadavres, qu'on laissait bleuir à bord, jusqu'à ce que les vers commençassent à les ronger, il y avait encore des blasphèmes et des malédictions.

Dans ces tristes sarcophages, où morts et vivants étaient entassés pêle-mêle, les regrets du foyer natal étaient bien amers : aussi, la maladie du pays y fit-elle également son invasion. Toutefois, elle sévit avec plus de rigueur contre les Suisses et les Piémontais que contre les Français. Celui qui en était atteint

(c) 2008 Ministerio de Cultura

devenait rêveur; bientôt il tombait dans une mélancolie profonde; nous le voyions se coucher sur le ventre. Alors nous disions: *En voilà un de moins!* et ce pronostic ne nous trompait pas: il ne se relevait plus. Presque toujours il succombait sans aucune affection apparente, sans se plaindre, sans demander du secours. Que lui eût, en effet, servi d'en demander dans la situation où nous étions, son mal n'était-il pas incurable? et puis, ne l'eût-il pas été, comment se procurer des médicaments? Ceux-là seuls à qui il restait quelque argent pouvaient en obtenir; les autres étaient réduits à étancher leur soif de malade avec cette eau corrompue que l'on tenait sous clef. C'était un régime affreux, un régime à miner les plus robustes; et néanmoins j'en ai vu plusieurs guérir par les seules forces de la nature.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

A bord d'un vaisseau il y a toujours une infirmerie; sur les pontons, malades ou non, il fallait vivre côte à côte. Le prisonnier bien portant était souvent obligé de coucher entre deux scorbutiques; et, pour que l'on sache bien quel supplice ce devait être, il me faut dire en quelques mots la marche de cette maladie si redoutée des marins, et qu'on n'avait pas vue encore se manifester avec des symptômes si effrayants.

Partout, les préludes ordinaires du scorbut sont l'extrême pâleur, le malaise, l'engourdissement des membres et la lassitude, jointe à une sombre et indéfinissable tristesse; le gonflement des gencives, la fétidité de l'haleine, le déchaussement des dents, leur vacillation, et les taches noires sur la peau ne se présentent que successivement. Ici, les progrès étaient plus rapides: les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

étouffements, les saignements de nez, et les ulcères venaient presque en même temps ; c'était une décomposition en quelque sorte spontanée : bientôt accourait la gangrène, qui commençait par les joues, et finissait par envahir toute la face. Ceux qui avaient été blessés voyaient leurs cicatrices se déchirer ; un sang noir y affluait, et se coagulait aussitôt ; les bords des plaies se renversaient, les muscles se rétractaient, les membres se roidissaient ; puis, la paralysie était le dernier degré. Un scorbutique venait-il à se fracturer un membre, dans les chutes fréquentes auxquelles on était exposé par le roulis des pontons et l'humidité des escaliers, la fracture était irrémédiable, aussi longtemps qu'il n'était pas guéri de son scorbut, et le repos auquel il était condamné devenait le plus invincible obstacle à sa guérison.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Ces pauvres scorbutiques étaient véritablement nos lépreux ; mais, bien qu'ils inspirassent autant de dégoût qu'ils auraient dû exciter de compassion, nous ne pouvions éviter leur contact, et, bon gré, mal gré, il nous fallait humer leur souffle empesté ; les cadavres du moins ne respiraient pas! Ah ! si les malheureux, pour rafraîchir leur sang, avaient pu se procurer quelque peu de cette verdure que, de la hauteur du tillac, ils apercevaient sur le rivage, et qu'ils dévoraient des yeux ! s'ils avaient eu quelques gouttes d'un vin généreux pour rendre à leur organisation le ton dont elle était privée ! si les Espagnols avaient seulement consenti à les descendre à terre pour quelques jours, ou à remplacer, de temps à autre, par des végétaux frais, les salaisons qu'ils nous distribuaient, ils auraient été sauvés ! mais rien

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de ce que nous souhaitions pour eux et pour nous, rien de ce que nous demandions au nom de l'humanité ne nous fut accordé. Les Espagnols n'avaient point d'entrailles; leur charité n'allait que jusqu'à nous apporter quelquefois un peu d'eau-de-vie qu'ils faisaient payer fort cher, et du tabac, que les fumeurs trouvaient le moyen d'acheter en trafiquant de leurs vivres avec ceux de leurs camarades qui avaient de l'argent. Ces derniers étaient, en général, nos industriels, qui, pour l'appât de quelques *cuartos*, s'étaient ingérés de fabriquer des reliquaires en ébène, des croix et des chapelets, dont ils obtenaient grand débit.

Ceux qui avaient la patience d'exécuter ces petits ouvrages s'applaudirent d'abord d'avoir découvert une ressource aussi précieuse; mais ces minutieuses occupations auxquelles ils se

(c) 2008 Ministerio de Cultura

livraient du matin au soir, la contention trop immobile qu'elles exigeaient, tandis que le mouvement et la dissipation étaient des premières nécessités, altéraient promptement leur santé, et, au milieu des trois ou quatre contagions qui nous minaient, ils étaient toujours atteints plutôt que les autres. A la vérité, ils étaient moins accessibles au scorbut; mais ils n'échappaient pas à la dysenterie, qui fondait sur eux, pour ainsi dire, à leur insu. D'abord, ils en concevaient peu d'inquiétude : le soldat est comme le paysan, dès qu'il mange, il ne peut se persuader qu'il se porte mal, et les dysentériques mangeaient beaucoup ; un appétit vorace les tourmentait; ils cachaient même des provisions ; leur mot était cet axiome des campagnes : *tant que va le moulin, il n'y a qu'espoir pour le meunier ;* et pour se croire malades, ils attendaient que

(c) 2008 Ministerio de Cultura

leur amaigrissement et leur débilité fussent extrêmes. Alors ils se frappaient tout à coup, ils devenaient tristes, et se tenaient constamment couchés, les jambes rapprochées des cuisses, et les cuisses du ventre. Leur visage, ou tiré ou bouffi, prenait la teinte jaune sale; il se couvrait, ainsi que leurs mains, d'une croûte terreuse ; la peau devenait rugueuse comme une écorce d'arbre ; elle s'enflammait, elle s'excoriait; le ventre semblait collé aux reins, et de tout le corps s'exhalait une odeur fétide. Quand nous approchions d'eux pour les visiter, pour observer les progrès du mal, il fallait les tourmenter pour leur arracher une parole, et cette langue sèche, brune, tremblante, qu'ils nous montraient à grand'peine, plusieurs oubliaient ou n'avaient plus la force de la retirer. »

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE III

LES PONTONS

SUITE DU RÉCIT DU DOCTEUR

Complication de maladies. — Dévouement des femmes. — Elles échappent à la contagion. — Le meilleur moyen de se préserver. — Singulière défense d'un général. — Nous sommes les boute-en-train du ponton. — L'homme invulnérable. — Comment s'organisent les officiers. — La discipline et les gendarmes. — Effets de la propreté. — La situation des officiers et celle des soldats. — La chemise qui ne sèche jamais. — Les balançoires. — Les concerts à bord. — Silence de mauvais augure. — Les pontons transformés en hôpitaux. — Résurrection. — Quarantaine inutile.

Sur quatorze mille que nous étions, on en comptait huit mille dont une moitié avait le scorbut et la dysenterie, et l'autre moitié le scorbut seulement. Ces deux maladies avec leur auxiliaire, le typhus, faisaient de nos

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pontons un épouvantable tableau de destruction et de mort. Il n'y avait que les femmes de soldats ou les cantinières qui tinssent bon. Une particularité des plus remarquables, c'est qu'il s'en trouvait plusieurs centaines avec nous, et que pas une d'elles ne fut malade. Peut-être durent-elles la conservation de leur santé au mouvement qu'elles se donnaient en cherchant à se rendre utiles ; car les femmes sont nées hospitalières : dès qu'il s'agit de soulager des souffrances, elles s'oublient au sein du danger ; et le danger même, qui ne les occupe que par rapport à autrui, devient pour elles une salutaire diversion. « Si nous allions tomber malades, disaient-elles, *que deviendraient nos pauvres hommes ?* » Nous, dont c'était le devoir, comme le métier, de les panser, de les veiller, de les soigner, ces hommes, nous disions aussi : *que*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

deviendraient-ils ? Ce n'était pas que nous y pussions grand'chose ; mais nous n'en étions pas moins pénétrés de l'idée que c'était pour nous une obligation de vivre et de nous maintenir dispos.

La persuasion qu'on ne sera pas malade, et la résolution de ne pas l'être sont d'excellentes dispositions hygiéniques ; qu'à cela on ajoute la nécessité de donner l'exemple de ne pas se laisser abattre, et l'on comprendra pourquoi, au milieu des épidémies les plus violentes, les médecins, et tous ceux qui se dévouent à les seconder, résistent plus que les autres : c'est qu'ils sont plus fermes sur leurs étriers, et que chez eux le plus puissant des stimulants, l'amour-propre, est en jeu. Nous sentions que nous devions nous bien porter, pour que l'on continuât d'avoir foi en nos conseils et en nos remontrances ;

(c) 2008 Ministerio de Cultura

notre considération personnelle y était intéressée. Enfin, nous étions ces soldats à qui un général du siècle dernier avait défendu de tomber malades sous peine d'être enterrés vifs [1]. L'influence du moral sur le physique est si grande ! Et puis, nous ne faisions pas comme ceux qui, pour la moindre indisposition, allaient se tapir en un coin, dans leur capote, le bonnet de police sur les yeux; de ceux-là, les camarades disaient qu'ils *se jetaient le drap sur la figure*. L'expression était juste et pittoresque.

Quant à nous, nous recommandions l'exercice, et nous en prenions le plus pos-

[1] Cette singulière défense se trouve dans un ordre du jour du maréchal comte de Munich, pendant le siège d'Oczakow, en 1739. Les historiens rapportent qu'elle produisit tout l'effet qu'il s'en était promis, et que les maladies qui se multipliaient dans son armée à un degré effrayant cessèrent tout à coup.

(*Note de l'Editeur.*)

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sible : nous nous battions les flancs pour être les boute-en-train du ponton ; nous organisions des danses, nous encouragions les jeux sur le tillac. Cette gymnastique en plein air, qui n'était guère praticable avant que la mort n'eût éclairci nos rangs, était un merveilleux préservatif : je sais que pour mon compte je m'en suis parfaitement trouvé. Il est des situations où, bon gré mal gré, il faut absolument se remuer afin de s'étourdir. J'avais cette conviction, et j'ai souvent éprouvé combien, quand on se défie de sa faiblesse, il est à propos de la combattre par une activité quelconque. Pour ne pas succomber, il suffit d'être constamment en garde : aujourd'hui, je garantirais que l'homme ferme et courageux, dont l'âme forte retrempe le corps, est presque toujours invulnérable. Mais cette force d'esprit, ce ressort, ne s'allie d'or-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

dinaire qu'avec une certaine culture de l'intelligence, avec l'absence de préjugés, et cette habitude philosophique de la vie qui fait qu'en toute occasion on sait se créer des ressources.

Tout cela, l'on en conviendra, n'est pas le lot de malheureux paysans qu'on a pris à leur charrue et qui, sous les drapeaux, n'ont apporté que l'ignorance et l'entêtement de leur village. Tous, aussi longtemps qu'ils ne se sont pas dégourdis, sont gens qu'il faut mener comme des enfants, et qui, hors cette docilité de brute, qu'on obtient à force de salle de police, sont encore plus difficiles à gouverner, et il y en a beaucoup qui ne se dégourdissent jamais, témoin le proverbe, *vieux soldats*... on sait le reste.

Il n'en est pas ainsi des officiers : ceux qui avaient été faits prisonniers avec nous s'ar-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rangèrent si bien que, comparativement au reste de l'armée, ils eurent peu à souffrir des maladies qui la ravageaient.

Leur genre de vie, à bord du ponton sur lequel on les avait tous réunis, était vraiment un modèle d'hygiène nautique. Sans cesse on les voyait occupés de tout ce qui pouvait leur procurer de la distraction : la danse, la musique, le jeu, le dessin, l'escrime. Ils avaient, en outre, adopté un règlement, par lequel il était défendu à tout officier de rester couché après le coup de canon de la *diane*, qui se faisait entendre dans la rade dès que le jour commençait à poindre.

Une discipline sévère, exercée par les plus forts et les plus jeunes, auxquels on avait donné le nom de *gendarmes*, sévissait contre les gens malpropres ou paresseux. Un officier supérieur était chargé de la haute

(c) 2008 Ministerio de Cultura

police du bord, et des marins français étaient payés pour y entretenir la plus grande propreté. Chacun avait sa tâche et ses attributions ; la hiérarchie s'était conservée : il existait des liens de subordination, tandis que les soldats ne reconnaissaient plus d'autorité que celle de leurs gardiens.

Les officiers durent certainement à cet ordre, à ces précautions, d'avoir évité la dysenterie et le scorbut. Cependant, il faut tout dire, ils avaient encore d'autres avantages sur le commun des prisonniers : comme leur solde était plus forte, et que, d'ailleurs, bon nombre d'entre eux possédaient une bourse assez bien garnie, ils achetaient ce qu'on ne leur donnait pas : jamais, par exemple, ils ne manquèrent d'eau douce, et ils pouvaient avoir du vin autant qu'ils voulaient. Un marchand de comestibles vint même s'établir sur

(c) 2008 Ministerio de Cultura

leur ponton : il fit la cuisine pour les officiers, qui se formèrent par ordinaires pour prendre leurs repas ; il leur fournissait des aliments frais.

La majeure partie des soldats étaient pieds nus, et beaucoup d'entre eux avaient pour tout habillement une capote trouée, qui leur tenait lieu de couverture pendant la nuit, et qu'ils s'obstinaient à appeler leur cachemisère, bien qu'elle ne cachât rien. Les officiers, au contraire, étaient encore vêtus suffisamment, et passablement chaussés : on pouvait remarquer quelque disparate, et même du délabrement dans leur toilette ; mais il n'y avait point de dénuement. Au sortir de leur bain, qu'ils prenaient à tour de rôle dans des barriques qu'ils avaient fait défoncer, ils pouvaient du moins se mettre en linge blanc. Les soldats étaient privés de tous ces moyens

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de propreté, dont ils auraient retiré un si grand avantage ; et, bien qu'il ne leur restât qu'une chemise, il ne leur était permis de la laver qu'à l'eau de mer, ce qui faisait qu'elle ne séchait jamais.

Les officiers avaient obtenu des cadres et des matelas, et pour se soustraire à l'humidité et à ces myriades de dégoûtants insectes, qui ne pullulèrent jamais autant que dans les pontons, ils n'en étaient pas réduits à s'isoler sur quelques bouts de corde entrelacés en manière de hamacs. C'était là une position des plus incommodes, et que l'on ne tenait quelque temps que sous la condition d'être moulu, brisé en se réveillant. Mais, tout incommode qu'elle était, les soldats la regardaient comme le superlatif du confortable : c'était à qui découvrirait des morceaux de bitord, pour se construire un pareil coucher,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

et ensuite un endroit propice pour accrocher, sans contestation, cette espèce de balançoire.

Les officiers s'étaient réservé des musiciens qui leur donnaient des concerts, dont l'harmonie, par les douces impressions qu'elle produisait, charmait pour un moment les ennuis de la captivité. Les soldats n'entendaient jamais que le monotone bruit des flots, les sons rauques et lugubres des porte-voix, quand d'un ponton à l'autre les sentinelles se répondaient pour prouver leur vigilance, ou les cris plaintifs de leurs camarades agonisants: c'était là toute leur musique.

Ils ne jouaient plus à la drogue; ils ne se berçaient plus le soir avec ces contes de La Ramée, ces histoires si consolantes du pays de Cocagne, l'Eldorado du troupier, auxquelles, nonobstant les bruyantes et burlesques interruptions et les fréquents rappels à l'attention

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de la part d'un narrateur qui veut à toute force être écouté, est dévolu le privilège d'endormir les chambrées, depuis qu'en France il y a des camps, des casernes, des corps de garde et des prisons. Les trompettes, les tambours étaient taciturnes; plus de farceurs, plus de grosses plaisanteries. *Jean Lablague* lui-même, celui de qui les camarades disaient que, quand il ne parlerait plus, c'est qu'il serait mort, ne desserrait pas les dents : selon le dicton militaire, cette fois, il *avait le bec cloué*. Il n'y avait plus de récits d'aventures: personne ne soufflait mot de ces bonnes fortunes vraies ou fausses avec la sœur, la femme ou la fille de quelque *hidalgo ;* encore moins répétait-on en chœur le refrain alors si en vogue de la chanson de Roland. La parole expirait sur les lèvres : les prisonniers étaient ou consternés ou moribonds.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Des magistrats moins inhumains que ceux de Cadix auraient envoyé sur chaque ponton un homme capable de diriger la police du bord, et doué d'assez de connaissances pour veiller à la santé des prisonniers, ainsi qu'à la salubrité de leur demeure. Il y serait parvenu en les faisant aérer et laver chaque matin ; en contraignant les prisonniers à se laver eux-mêmes et à s'exercer, afin d'entretenir leurs forces ; en expulsant des lieux humides et resserrés tous les êtres apathiques qui s'y seraient enfouis ; enfin, en distribuant du linge à ceux qui n'en avaient plus : c'est ainsi que cela se fût passé en France. Les Espagnols qui étaient dans les dépôts de Nancy et de Châlons l'attesteront, et s'ils étaient sales alors, c'est qu'on viendrait plutôt à bout de blanchir un nègre que d'amener un bon et franc Espagnol à se débarrasser de sa crasse originelle.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Cependant il vint un moment où l'on voulut bien jeter un coup d'œil de commisération sur les prisonniers de Baylen : ce fut quand les progrès de l'armée française, qui s'avançait pour faire le siège de Cadix, commencèrent à donner de sérieuses inquiétudes aux habitants de cette ville. Aussitôt, ces mêmes magistrats, jusque-là sourds à toutes les représentations, s'empressèrent de faire disposer en hôpitaux ces pontons, au sein desquels la haine qu'ils nous portaient avait pu s'assouvir par tant de trépas.

Il fut arrêté que chaque vaisseau contiendrait quatre cents malades. On y fit partout des fumigations avec du chlore ; on lava les entreponts, qui furent intérieurement blanchis à la chaux ; les planchers furent sablés pour en diminuer l'humidité ; les sabords restèrent longtemps ouverts, et des manches

(c) 2008 Ministerio de Cultura

à vent, qui, après avoir traversé les batteries perpendiculairement, allaient se rendre au faux pont, servirent à renouveler l'air dans les lieux les plus bas. On éleva des tentes sur le tillac, pour abriter les malades pendant la promenade; on dressa trois rangs de lits, et, afin d'éviter les accidents du roulis, on eut la précaution de les fixer au plancher. Une petite pharmacie fut établie dans la chambre destinée au capitaine de vaisseau. On plaça une baille d'aisances bien bouchée pour dix lits, et l'on mit six infirmiers dans chaque salle.

Quand tout cela fut prêt, nous allâmes dans la rade, recrutant les malades de ponton en ponton. Pas un de ces vaisseaux dont le pont n'en fût jonché et les batteries encombrées. Tous étaient là dans un état de détresse et de souffrance impossible à décrire : nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

choisissions parmi les cadavres, et beaucoup de ceux que nous recueillîmes étaient déjà réputés morts, parce qu'ils ne bougeaient plus. Les autres se voyaient enlever avec une insouciance stupide; ils ne paraissaient pas seulement se douter de ce que nous voulions. Ceux qui avaient conservé toute leur connaissance restaient ébahis : après l'abandon si prolongé dans lequel on les avait laissés, ils ne pouvaient croire que l'on se fût ainsi, tout à coup, décidé à venir à leur secours; mais cet événement ne leur suggérait aucune réflexion, ils étaient muets et moroses. Il s'en trouvait même qui se laissaient retomber avec humeur lorsque nous essayions de les poser sur leur séant; qui nous dérobaient leur face avec mécontentement, quand nous cherchions à les retourner; le jour les importunait; il leur semblait que nous les dérangions : ils

(c) 2008 Ministerio de Cultura

étaient si bien ! ils s'étaient couchés pour mourir. Mais nous n'en persistions pas moins à remplir notre mission.

Au fur et à mesure qu'ils arrivaient à l'hôpital, on les lavait dans des baignoires pleines d'oxycrat tiède ; leurs vêtements étaient jetés à la mer. On les transportait ensuite dans des lits, où leurs ulcères étaient pansés, et de ce concours de soins, joint aux discours consolants que nous leur tenions, il ne tardait pas à résulter pour eux un mieux sensible. Nous traitions tout ensemble le moral et le physique ; tout ce qui dépendait de nous, nous le faisions pour ranimer leur courage abattu, et des larmes de joie coulaient quelquefois sur leur visage, en voyant les médecins ainsi dévoués à leur soulagement. Ces larmes étaient notre plus douce récompense. Mais que nous fûmes heureux lorsque

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nous les aperçûmes successivement déguerpir de leurs lits par essaims de dix, de vingt, de trente, de quarante à la fois ! chaque visite du matin ajoutait à notre satisfaction. *Combien y aura-t-il de résurrections aujourd'hui ?* nous demandions-nous, et presque toujours le nombre de ces Lazares surpassait notre attente. Bientôt, il y eut affluence sur le tillac, où ils montaient comme des revenants qui emportent leur linceul, enveloppés de leur couverture de laine qu'ils s'étaient attachée sur le corps. Dans ce costume, qui était celui de tous les promeneurs — ils n'en avaient pas d'autre — on aurait pu aussi les prendre pour une troupe de Bédouins.

Cependant, leur teint s'éclaircissait; ils se tenaient plus droits; plusieurs commençaient à se draper imposamment en fumant la *cigarette;* on fredonnait, on sifflait des airs ;

(c) 2008 Ministerio de Cultura

la langue des conteurs se déliait ; on faisait circuler des nouvelles qui venaient on ne savait d'où, mais qui n'en étaient que plus avidement accueillies ; on y parlait d'échange, de victoires, de délivrance ; on était sûr que l'Empereur ferait fusiller le général Dupont. *Ah! b... pour celui-là, il ne l'aura pas volé !* C'était l'arrêt du conseil de guerre prononcé par la bouche des soldats. Enfin, leur nef voguait à pleines voiles vers la santé. Le retour du printemps, et la certitude de ne plus être replongé dans ce gouffre de misères où l'on avait eu tant à souffrir, contribuèrent à opérer des cures sur lesquelles nous n'aurions jamais osé compter : on vit des scorbutiques qui avaient les muscles durcis et rétractés se guérir, et recouvrer complètement l'usage des parties attaquées. Il n'en fut pas de même des dysentériques ; presque tous, épuisés, et

(c) 2008 Ministerio de Cultura

dans le marasme, périrent dans les langueurs de l'hydropisie. Aussitôt que les prisonniers entraient en convalescence, des habillements chauds, expédiés de Cadix, leur étaient distribués ; mais, bien que parfaitement rétablis, ils portaient longtemps sur eux une odeur qui était un mélange de celle des dysentériques et de celle du goudron. Cette odeur, dont ils étaient imprégnés, les faisait reconnaître partout pour des prisonniers de Cadix, et on s'éloignait d'eux, et on les fuyait, parce que l'on croyait généralement que leur contact était dangereux.

Lorsque le ponton *la Vieille-Castille* s'approcha de la côte occupée par les troupes du maréchal Victor, un cri de joie s'éleva du rivage : les soldats accouraient pour embrasser des frères d'armes qui avaient eu le courage de se délivrer ; c'était à qui leur ten-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

drait la main, à qui fêterait leur retour à la liberté. Mais bientôt l'épouvantable mot de *contagion* passa de bouche en bouche; c'était l'horrible secret qu'on se communiquait : *Garons-nous*, se disait-on, *c'est la peste qu'ils nous apportent;* et cette peste, qui faisait que tout à coup on se retirait d'eux avec effroi, était la maudite odeur. Elle fut cause que, dans un moment où des secours leur étaient si nécessaires, ils tombèrent dans une sorte d'isolement; car, pour rassurer l'armée, il fallut les séquestrer : on les confina dans un hôpital particulier de la ville de Santa-Maria, et l'on établit un cordon sanitaire autour de cet espèce de lazaret, où ils se virent condamnés à une quarantaine des plus strictes et des plus inutiles qui aient jamais été ordonnées.

Cette réclusion, à laquelle ils avaient été loin de s'attendre, eut de bien graves consé-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

quences : beaucoup d'entre eux qui n'avaient pas encore été malades, le devinrent de rage de se voir ainsi renfermés ; d'impatience de ne pouvoir sortir, *ils se mangeaient le sang* : telle était, dans leur mauvaise humeur, l'énergique expression dont ils se servaient pour caractériser l'excès de leur mécontentement. Ils pestaient, ils s'emportaient contre les médecins qui avaient conseillé la mesure ; cent fois le jour ils donnaient au diable le maréchal qui l'avait autorisée. La mesure n'en fut pas moins maintenue : elle était octroyée à la peur.

Dans toute autre occasion on n'aurait pas eu cette condescendance pour des craintes qui n'étaient pas fondées ; mais il y avait une telle démoralisation parmi les troupes, qu'on devait s'empresser de leur ôter tout nouveau sujet de s'alarmer, même mal à propos. »

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE IV

LES PONTONS

FIN DU RÉCIT DU DOCTEUR

Fatales dispositions d'esprit. — Regrets à l'Allemagne. — Les précautions. — Le mot d'un voltigeur. — Le soldat en bonne fortune. — Terreurs paniques. — Le double sens. — Étrange caractère de cette guerre. — Deux idées fixes. — La petite d'Alcala. — Lempecinado. — La manie du suicide. — La vision. — Palafox et le portrait de l'évêque.

L'Espagne, à cette époque, était devenue la terreur de nos soldats ; eux, d'ordinaire si impatients d'entrer en campagne et de guerroyer, n'importe où l'on voulait les mener, ne franchissaient les Pyrénées qu'à regret, et le cœur plein de vagues pressentiments.

Autrefois, avant d'être pour nous un

(c) 2008 Ministerio de Cultura

théâtre de triomphe et de gloire, l'Italie avait été réputée le tombeau des Français ; aujourd'hui c'était la Péninsule hispanique qui lui avait succédé dans ce fatal renom. Une si triste conquête n'offrait quelque attrait qu'à la cupidité du petit nombre avide de butin, aux pillards qui convoitaient les aubaines fortunées d'une guerre irrégulière et toute de détails : ils venaient faire la chasse aux quadruples, aux calices, aux couronnes de madones, aux trésors des chapelles, aux offrandes des pèlerins. L'exemple de généraux qui ne s'occupaient que d'entasser dans leurs fourgons les richesses des églises, des couvents et des châteaux, les autorisait dans ces déprédations, et plus on violait, plus aussi la résistance des habitants devenait opiniâtre; plus ils étaient irrités, plus s'envenimait le sentiment de haine qu'ils nous portaient ;

(c) 2008 Ministerio de Cultura

plus au sein des périls croissants, des inspirations perfides de la vengeance, des représailles motivées ou non, de la rage qui s'allumait de part et d'autre, qui se concentrait traîtreusement ou qui éclatait, plus, dis-je, s'évanouissait cette loyauté qui peut, jusqu'à un certain point, rendre supportable à deux peuples la cruelle nécessité de se traiter réciproquement en ennemis.

Que servait de vaincre, lorsque l'occupation ne pouvait jamais être que précaire; lorsqu'elle n'était qu'une suite d'efforts et de surveillance mille fois plus pénibles que le choc de masse à masse; lorsque, après avoir battu et dispersé les armées, restait l'affreuse perspective des *vêpres siciliennes*, dont les Espagnols nous donnaient la monnaie avec usure dans cette multitude de massacres partiels, d'assassinats, d'empoisonnements, qui

(c) 2008 Ministerio de Cultura

étaient pour eux des actes d'un héroïsme sanctifié?

Nos soldats n'avaient encore rien vu de pareil : ils ne redoutaient pas les Espagnols qui se défendaient, mais les Espagnols qui s'étaient soumis; ils ne marchaient plus, ils ne se reposaient plus avec sécurité sur un sol où l'hospitalité, même la plus cordiale, les faisait trembler. Le serpent, dont la morsure est mortelle, était à côté d'eux ; peut-être était-ce cet enfant qui se jouait en leur offrant des fruits; cette jeune fille qui les provoquait par son regard de feu; ce mari complaisant qui permettait à sa femme de les charmer, ou cette duègne qui se rendait l'officieuse messagère d'un amour impromptu.

L'amour! les Français, qui ne sauraient vivre sans ses aventures et ses galanteries,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

étaient ici réduits à repousser ses enivrantes distractions; il n'y avait plus moyen de se fier aux sémillantes ardeurs de ce sang africain qui bouillonne encore dans les veines des voluptueuses filles de l'Espagne. Chez elles, la plus violente des passions, celle qui les domine toutes, et peut, au besoin, pour arriver à s'assouvir, prendre le masque de chacune d'elles, la haine s'était allumée au foyer sacré de la religion et du patriotisme; et la prudence recommandait d'être de glace aux agaceries les plus séduisantes de cette progéniture des Maures. La continence de Scipion, la vertu de Bayard, la chasteté de Joseph n'étaient plus que de l'intérêt personnel bien entendu. On résistait aux tentations les plus fortes, parce qu'il y avait des caresses qui tuaient; on redoutait les étreintes de Judith ; on s'interdisait tout abandon, tout plai-

*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sir. Une douce voix était le chant trompeur de la sirène ; toute boisson offerte, un breuvage de Médée ; on s'attendait sans cesse à rencontrer quelque Brinvilliers nationale ; pas de fontaine à laquelle on osât se désaltérer, pas de coupe qu'on ne craignît d'approcher de ses lèvres.

Comme on regrettait alors l'Allemagne avec ses chevelures blondes et ses yeux bleus, avec son accueil si suave et ses tendresses sans arrière-pensées! et l'Italie, dont les beautés étaient si franchement éprises de l'étranger libérateur, quel contraste ne formait-elle pas avec l'Espagne, où il n'y avait pas jusqu'au sourire le plus naïf qui ne pût être une amorce à quelque piège, une démonstration de bienveillance faite à mauvaise intention!

En matière d'appréhension, de quel genre

(c) 2008 Ministerio de Cultura

que ce soit, les Français sont peut-être les plus intrépides douteurs qu'il y ait au monde ; il est dans leur tempérament d'affronter, et même de nier le péril. C'est ce qu'ils firent d'abord avec leur témérité habituelle ; mais ils durent bientôt se rendre à l'évidence des faits, et se résoudre à prendre des précautions, dont ils ne tardèrent pas non plus à se relâcher, vu que la défiance répugne à leur caractère.

Cependant, les avertissements en action venant de toutes parts, les mesures de sûreté entrèrent définitivement dans les prescriptions de la discipline. On ne s'établissait plus dans une habitation sans l'avoir exactement fouillée dans toutes ses parties. On ne mangeait pas le pain de ses hôtes, on ne buvait pas leur vin, sans les avoir auparavant contraints à manger et à boire les premiers.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

« Eh! mes b..., disait à ce sujet un voltigeur Parisien à ses camarades, qui ne s'accommodaient pas du séjour de l'Espagne, savez-vous que vous êtes fièrement difficiles! vous n'avalez rien qu'on ne l'ait goûté, vous ne couchez pas dans un appartement qu'on ne l'ait visité, vous ne dormez pas qu'on ne vous veille. Eh bien! vous voilà déjà heureux comme des rois; de quoi vous plaignez-vous? il ne vous manque qu'une garde, des chambellans et des pages. Allons, en avant! il n'en mourra que les plus malades! »

— Le même voltigeur me racontait un jour que, quand il lui arrivait d'être en bonne fortune avec quelque Espagnole, il ne manquait jamais de se faire accompagner par un de ses camarades qui faisait le guet pendant le rendez-vous. « Alors, ajoutait-il, ma baïonnette ne me quitte pas: j'en ai fait sentir la

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pointe. On comprend ce que cela signifie, et l'on s'arrange là-dessus. »

Ce fer, toujours prêt à se plonger dans une poitrine, et la présence de l'ami devaient singulièrement refroidir l'imagination de la dona qui se prêtait à de tels ébats ; et pourtant la plupart du temps cela se passait ainsi.

On était constamment sur le qui-vive, l'esprit tendu à la vigilance et à la terreur : on frissonnait pour une ombre qui se projetait, pour une feuille morte que le vent détachait, pour un lézard qui s'agitait dans la bruyère ; il y avait des alertes à chaque pas, et les plus hardis n'étaient pas ceux qui riaient de ces terreurs paniques. J'ai vu un vieil hussard, goguenard et moqueur s'il en fut, pâlir et laisser tomber son morceau de pain à ces paroles de son brigadier : Eh bien! l'ancien, déjà *la mort entre les dents!* C'est

(c) 2008 Ministerio de Cultura

que, depuis la veille, ces paroles avaient pris un sens tout différent de celui que la manie du calembour leur donne dans le vocabulaire des casernes et des carrefours, où elles ne sont qu'une manière de félicitation plaisante adressée à un gaillard d'appétit matinal. Or, voici l'événement tout à fait tragique qui avait désenchanté la locution :

La veille, sept hussards du même régiment étaient arrivés dans un village de l'Andalousie, aux environs de las Cabezas de San-Juan ; selon la coutume, ils n'avaient pas manqué de choisir pour logement l'habitation qui leur avait offert la plus riche apparence. La maîtresse de la maison, l'une des plus belles femmes de la contrée, leur avait fait fort bon accueil : elle aimait les Français, assurait-elle, et ne finissait pas de s'extasier sur l'élégance de leur costume. Après les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

compliments et les éloges, elle s'empressa de leur faire servir un copieux repas, et de mettre à leur disposition du vin pour force libations. « — Vous trinquerez avec nous », lui fut-il dit. — Elle saisit un verre plein, *al rey don Jose!* et le vida tout d'un trait à la santé du roi Joseph. Elle but une seconde rasade *à los Franceses!*

Les hussards témoignaient leur satisfaction d'avoir rencontré une vivante de cette espèce. Toutefois, comme cet engouement de l'Espagnole leur semblait quelque peu extraordinaire, ils l'invitèrent à vouloir bien manger avant eux des mets qu'on avait apportés sur la table. Elle en mangea largement, et en plaignant gracieusement ses hôtes d'être obligés de recourir à de pareilles épreuves.

Auprès de l'Andalouse étaient quatre enfants avec des figures d'anges: trois gar-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

çons et une jolie fille de sept ou huit ans. Un hussard lui demanda s'ils étaient à elle, et sur sa réponse affirmative :

— Alors, dit-il, il faut qu'ils soient de la fête.

— Toujours des soupçons, reprit-elle ; ah ! messieurs les Français, que vous êtes méchants !

Aussitôt elle fit approcher ses enfants, et elle leur ordonna de faire avec elle compagnie aux hussards.

— Vous ne craindrez plus, observa cette mère ; vous voyez qu'ils mangent comme moi. Et elle leur donnait de tout en si grande abondance qu'au dessert les hussards, complètement rassurés, et se repentant réellement d'avoir douté de la sincérité de ses démonstrations, jugèrent convenable de lui faire des excuses, qu'elle reçut avec des alter-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

natives de minauderie et de dignité railleuse. Les reproches se succédaient, tantôt graves, tantôt sous la forme de plaisanteries.

— Je vois, dit l'un des convives, que la dona est piquée au vif, et qu'elle nous en veut.

— Nullement, et je prends à témoins Notre-Dame de la Fuen-Santa et notre grand saint Jacques de Compostelle, que je vous ai maintenant pardonné.

— Alors, si vous ne nous en voulez pas, ajouta un second convive, qui, s'étant levé de table, revenait tenant à la main une mandoline qu'il avait trouvée suspendue auprès d'une croisée, vous allez nous chanter un boléro.

— Oui, oui, c'est cela, fameux ! un boléro ! s'écrièrent-ils tous ensemble ; elle nous chantera un boléro. Allons, sans rancune.

Elle prit la mandoline, et, en s'accompa-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

gnant, elle commença de chanter dans un rythme presque jovial un air du pays. Les hussards étaient en gaîté, ils faisaient chorus; mais à chaque strophe la mesure se ralentissait de plus en plus, et le timbre de la voix s'altérait.

Tout à coup, la chanteuse devient livide, son visage se décompose, son œil saillit, l'instrument lui échappe; cependant elle se soulève brusquement, comme par un mouvement convulsif, puis, faisant un dernier effort pour saisir son verre qu'elle presse de ses doigts crispés : *Al nuestro rey Fernando !* dit-elle; et soudain elle le porte à ses lèvres noires, qui se couvrent d'écume.

Les hussards se regardent avec inquiétude.

— *Al rey Fernando!* répéta-t-elle; *muerte a los Franceses !*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Tous les sabres sortent à la fois du fourreau ; mais elle, à cette menace, n'oppose qu'un sourire de spectre et un signe de tête ironiquement négatif ; elle sourit encore, retombe à côté de son siège, et en se tordant sur les dalles de marbre, telle qu'une vipère sous la serre de l'aigle qui la déchire, d'un accent infernal elle articula ces mots funèbres :

— Je suis empoisonnée, mes enfants le sont ; mais, ajouta-t-elle après une pause, et toujours avec son effroyable sourire : Dieu, la Vierge et les saints en soient loués ! Vous l'êtes aussi !!!

Cet avertissement sinistre plongea les hussards dans la stupeur : ils restèrent un instant muets, immobiles, comme si la foudre les eût anéantis. Bientôt succédèrent les transports de rage.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Nous le sommes ? répétaient-ils, nous sommes empoisonnés ! Et à l'aspect des enfants qui se roulaient, qui se traînaient pour rejoindre leur mère, qui venaient, à l'appel de son râle, exhaler sur son sein leur dernier soupir :

— Voyez la misérable ! s'écriaient-ils, la coquine, l'infâme scélérate, le monstre ! Il nous faut la couper en morceaux !

— Oui, oui, hachons-la ! tuons-la ! et déjà, dans cet aveuglement de fureur, les plus exaspérés se jettent sur elle, prêts à enfoncer dans son corps la lame de leur sabre, lorsqu'à cette apostrophe d'un de leurs camarades : Oui, *allez donc tuer les morts !* les bras lancés s'arrêtent, et aucun de ces hommes ne se sent plus le cœur de frapper.

Celui de qui venait cette réflexion si sensée était le seul qui eût conservé son sang-froid.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Camarades, reprit-il, il n'y a pas de temps à perdre : vite, vite, du secours ; je suis le plus jeune ; si vous le voulez, je monte à cheval, et je vous envoie le premier chirurgien que je découvre. Si je crève en route, eh bien ! tout est dit. Sa proposition fut acceptée ; il partit.

Au moment où il s'éloignait, les autres commencèrent à ressentir des douleurs d'autant plus violentes que jusqu'alors elles avaient été palliées par l'effet d'une demi-ivresse. En arrivant, il eut encore la force de raconter la catastrophe dont ses camarades et lui se trouvaient les victimes. Nous n'étions qu'à une faible distance du village ; nous nous y rendîmes, deux sous-aide-majors, et moi troisième, avec une escorte de cavalerie. Nous allions à franc-étrier ; malgré la rapidité de notre course, il était trop tard. Des six hussards, il n'y en avait plus que deux d'exis-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

tants. Nous mîmes tout en œuvre pour les sauver, mais ce fut en vain : ils moururent dans d'horribles convulsions. Les enfants étaient glacés et roides sur le cadavre de leur mère. Nous brûlâmes quelques maisons, et de toute cette scène il ne resta que des cendres et de l'épouvante de plus.

Dès que nous fûmes de retour à l'ambulance, notre premier soin fut de nous enquérir du hussard qui était venu nous chercher : il avait eu des crises terribles ; mais, depuis quelques instants, il était plus calme, l'action du poison paraissait sensiblement affaiblie par les médicaments qu'on lui avait administrés. Nous avions reconnu que c'était de l'arsenic, dont la présence avait été habilement déguisée au moyen de la saveur de l'ail employé en grande quantité comme assaisonnement. Cette donnée précise sur la nature de la sub-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

stance vénéneuse nous guida pour la combattre avec plus d'efficacité.

Au bout de peu de jours le malade se crut en état de reprendre son service ; mais le poison, pris à très forte dose, avait laissé des traces; et cette organisation, qu'il avait profondément sillonnée, acheva de se miner : le hussard, ne pouvant suivre son régiment, entra à l'hôpital, d'où il ne sortit plus.

Ah ! c'était une bien pitoyable guerre que celle qui avait ses arsenaux dans les pharmacies, où les armes les plus dangereuses étaient les armes cachées ! Les Français ne pouvaient se faire à cette lutte de poltrons, où l'ennemi ne venait que par derrière et ne résistait jamais en face, à cette tactique de vert-de-gris ou d'*aqua tofana*, suggérée par des moines à des êtres perdus d'ignorance et

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de dévotion. Aussi y avait-il deux idées fixes parmi les troupes : le poison et le poignard. On n'en parlait que le moins possible et sans paraître y attacher la moindre importance; tant il est convenu que dans une armée française, sous quelque forme que la mort se présente, on doit s'en soucier comme de boire un verre d'eau! Mais, en dépit de cette convention d'amour-propre, ou de ce faux point d'honneur, tout ce qui est de l'humanité subsiste, et quoi que l'on fasse pour taire aux autres ou à soi-même les impressions qui se produisent, on ne les subit pas moins : quand le coup est porté à l'endroit sensible, il ne faut pas croire qu'il soit amorti, parce qu'on a pu l'empêcher de résonner.

Officiers et soldats avaient beau s'être fait la résolution de braver les circonstances, il était aisé de s'apercevoir que les circons-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

tances exerçaient sur eux une influence des plus fâcheuses : dans les chants, et jusque dans les commandements de l'exercice, les cordes de la voix ne vibraient plus nettement. Derrière tout acte qui s'accomplissait, il y avait une préoccupation simultanée, et cette préoccupation était de tous les instants. Les marches n'étaient plus aussi bruyantes, on ne riait plus de bon cœur : les rires avaient quelque chose de saccadé ou de contraint ; toutes les poitrines étaient plus ou moins gonflées ; on étouffait des soupirs, ou bien, s'il en échappait un, c'est qu'on s'oubliait.

— Eh ! qu'a donc le camarade ? demandaient ceux qui l'avaient entendu.

— Rien ! était toujours la première réponse.

— Ah ! bah ! laisse donc, on ne soupire pas pour rien ; est-ce que tu songes à tes amours ?

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Non.

— Eh bien alors ! à quoi penses-tu ?

— Il faut tout vous dire à vous autres : je pense, je pense... Vous voulez le savoir? c'est à ma petite d'Alcala de Henarez ; pas vrai qu'elle était gentille ? elle avait des yeux à la perdition de son âme ; et quels petits pieds, nom de D... ! Il en entrerait une douzaine dans ma giberne !

Et cette petite d'Alcala, ou d'ailleurs, cette petite aux si beaux yeux, aux pieds si mignons, était la personnification mensongère des transes et des fatales prévisions sans cesse renaissantes. C'était une surprise qu'on ne pouvait éviter, une embuscade dans laquelle on tombait, un guide qui se faisait fusiller plutôt que de ne pas vous perdre : c'étaient Lempecinado et les autres fameux chefs de guérillas, qui vous dépouillaient et

(c) 2008 Ministerio de Cultura

vous pendaient par les pieds; c'étaient des cruautés et des insultes de rustres, à la couleur tannée, qui, pour l'amusement de leurs femmes et de leurs enfants, vous mutilaient, en exécutant autour de vous des danses de cannibales; c'étaient des joies féroces de moines, de muletiers, de bigotes, de gitanos, de majos, de contrebandiers et de bandits qui se délectaient de s'enivrer du sang français mélangé avec le vin de leur peau de bouc; c'était enfin le fantôme de l'Espagne, toute pleine de maléfices, qui, le crucifix à la main, creusait la fosse où chacun s'attendait à laisser ses os.

Voilà la vérité que personne ne s'avouait hautement; mais cette vérité était pénible à renfermer en soi; plusieurs en devenaient fous, et l'on compte encore dans nos hospices plus d'une aliénation mentale résultant de la continuité de ces terreurs : c'est de la peur

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rentrée; et il y en avait aussi qui, ne pouvant y résister, se donnaient la mort. La manie du suicide ne fut jamais si répandue dans nos armées que pendant notre séjour en Espagne. Au reste, une remarque que l'on peut vérifier, surtout à l'hôtel des Invalides, c'est que, parmi les vieux militaires, s'il se trouve quelque cerveau faible ou détraqué, à moins qu'il n'ait servi dans l'Inde, ou qu'il ne soit un ivrogne, il y a dix à parier contre un qu'il a fait la guerre de la Péninsule. Un abasourdissement habituel, assez semblable à celui qui est la suite du trépan, le tremblement, la paralysie, l'épilepsie, de fréquentes absences d'esprit, presque toujours la perte totale de la mémoire, une vieillesse anticipée, l'enfance de la décrépitude sont aussi, à divers degrés, le partage de ces vétérans. La plupart de ceux qui furent longtemps prison-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

niers sur les pontons, même en Angleterre, ont vu leurs facultés s'affaiblir et s'user avant l'âge; les privilégiés, à cet égard, sont ceux dont on se borne à dire qu'ils ont *reçu un coup de marteau*[1]. L'Espagne et les pontons les poursuivent partout, dans leurs rêves, et dans les réminiscences de leurs insomnies.

Autrefois, quand ils étaient sous les drapeaux, au milieu de leurs frères d'armes, faisant tous assaut de bravoure et de fermeté de caractère, ils se taisaient sur ce démon intime qui ne leur donnait ni paix ni trêve; c'était toujours la *petite d'Alcala*, ou parfois un fils qui était tourmenté de ne pas recevoir des nouvelles de son vieux père. Mais dans la

[1] J'aime à croire que le docteur a conclu du particulier au général : j'ai rencontré dans ma vie beaucoup de militaires qui avaient été prisonniers à bord des pontons, tous étaient parfaitement sains d'esprit.

(*Note de l'Auteur.*)

(c) 2008 Ministerio de Cultura

maladie, dans le délire, l'âme était mise à nu avec sa plaie vive, et l'imagination débordait et brodait sur un tout autre fonds. Les visions étaient alors des symptômes qui traduisaient très clairement l'état de l'intérieur : elles étaient on ne saurait plus sincères et plus explicites. J'ai connu un capitaine qui s'offrait toujours, lui et sa compagnie, quand on demandait des hommes de bonne volonté pour quelque chanceuse expédition. Il avait l'humeur aventureuse au suprême degré, et on le réputait à l'abri de toute émotion de crainte quelle qu'elle fût. Une blessure l'amena à l'hôpital de Tarragone: il y eut le typhus, et ne tarda pas à délirer.

— C'est lui, c'est lui, criait-il, l'œil hagard, le visage effaré, et avec des gestes d'effroi; à mon secours, Palafox! arrêtez ! il marche sur moi! voyez-vous son poignard... frappez sur

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sa main... Son bras... son poignard... Palafox... Mon sang... arrêtez... Ils m'ont pris mon sabre, Palafox ! »

Il se tourmenta de la sorte pendant plusieurs jours, ne cessant d'avoir devant lui le général Palafox, et faisant d'incroyables efforts pour lui échapper. A la fin, on reconnut la cause de ces violentes agitations. Un tableau, représentant un évêque, son bréviaire à la main, était placé en face du malade : on s'avisa de couvrir cette figure, et du moment qu'il ne l'aperçut plus il ne fut plus question ni de Palafox ni de son poignard.

Le lendemain, le capitaine était calme, et tout annonçait qu'il avait définitivement recouvré l'usage de sa raison. On enleva la toile qui lui dérobait la vue du tableau : aussitôt toute sa physionomie de se bouleverser. — Le voilà, le voilà, Palafox ! On cacha une

(c) 2008 Ministerio de Cultura

seconde fois l'évêque, et le délire ne revint plus. »

Le docteur qui a bien voulu m'autoriser à transcrire son journal, afin de compléter la peinture de souffrances et de misères que cette fois je ne vis pas arriver à leur comble, cite une foule d'autres scènes de cette fantasmagorie cérébrale; mais je suspends ici le cours de mes emprunts, qui, peut-être, ne seront pas les derniers, pour ramener avec moi le lecteur dans l'île de Léon.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE V

L'ILE DE LÉON

LA PRISON DE SAN-CARLOS

Le quartier San-Carlos. — Le choix des places. — Je me case. — Occupations et plaisirs. — Les ombres chinoises et les Fantoccini. — La comédie dans la prison. — Le gai docteur. — Les soldats espagnols. — Ferdinand VII et Napoléon. — Un combat en amène un autre. — Le parloir. — La quête des nouvelles. — L'accueil fraternel. — Notre enthousiasme pour les marins de la garde. — Je rencontre un Parisien. — Nous recevons des malades. — Nous leur donnons des soins. — Le vieux matelot. — Le pugilat.

Nous ne vîmes de l'île de Léon que ce que nous avions pu en apercevoir pendant nos promenades sur le tillac des pontons, c'est-à-dire les maisons dont elle est couverte, et quelques habitants que la curiosité attirait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sur notre passage. Le quartier *San-Carlos*, où l'on nous enferma, est une des plus belles casernes qu'il y ait en Europe : on pourrait y loger au moins dix mille hommes ; il est situé dans la nouvelle ville, détaché au centre d'autres édifices à l'usage de la marine. Sa structure est un carré parfait, dont le milieu est occupé par une vaste cour, sur laquelle règnent des galeries en arcades, qui se répètent à chaque étage. Plusieurs pavillons, destinés à loger les officiers, dépendent de ce bâtiment immense.

Dès que nous fûmes arrivés, on nous dit : *Voilà, entrez;* et tout aussitôt, comme un troupeau nombreux que les chiens poussent au bercail, nous nous précipitâmes pêle-mêle dans notre nouvelle demeure. Chacun se casa à sa fantaisie, car on n'avait fait aucune espèce de préparatifs pour nous recevoir.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Quel contraste des soutes des pontons où nous étions étouffés, avec ces grandes salles vides que l'on mettait maintenant à notre disposition! Là nous ne trouvions que les quatre murs; mais du moins nos poumons étaient à l'aise, et nous avions de l'espace pour nous retourner.

Nous fûmes promptement fixés sur le choix des places. D'abord, nous nous installâmes provisoirement le mieux qu'il nous fut possible; nous nous arrangeâmes ensuite avec plus de régularité, et nous suspendîmes nos hamacs comme à bord des vaisseaux. Nous étions plus de quatre mille, et plus de la moitié des salles resta vacante.

Au moment de notre entrée, une douzaine d'amis et moi nous avions été assez heureux pour nous emparer d'une petite chambre à l'extrémité d'une longue salle; nous nous y

(c) 2008 Ministerio de Cultura

maintînmes, et là, loin du bruit que nous n'aurions pu éviter au sein d'une réunion plus considérable, nous nous disposâmes à reprendre quelques études que la nécessité de combattre et, plus tard, notre séjour à bord des pontons avaient interrompues.

Chacun de nos officiers eut son logement séparé dans un pavillon couronné d'une magnifique terrasse qui leur servait de promenade, et d'où les regards pouvaient embrasser un horizon de plusieurs lieues.

Le lendemain de notre entrée, on nous distribua du pain, et l'on fit la solde, qui s'élevait à 12 *cuartos* par jour, environ sept sous un denier ; le traitement des officiers était plus élevé en proportion du grade. Certes, pour dépenser une si modique somme, surtout dans l'île de Léon, où les vivres sont toujours hors de prix, il ne fallait pas se lever

(c) 2008 Ministerio de Cultura

matin. Cependant, tout mince qu'était notre revenu quotidien, il tenta l'esprit de spéculation des petits marchands du pays. Un boucher obtint l'autorisation de dresser son étal dans la caserne, sous une des galeries du rez-de-chaussée. D'autres boutiques s'établirent à côté de la sienne, et sous la porte d'entrée ; on y vendait des légumes et des fruits, des patates, des aubergines, des pommes d'amour, des figues, des olives de Séville ou d'Alcala-de-Guadayra, des raisins secs, appelés *passas*, des guindas, sortes de bigarreaux, et quelques autres objets que pouvaient se procurer les prisonniers qui avaient de l'argent.

Nous ne fûmes plus condamnés à sécher sur pied faute d'un peu d'eau : des pompes, qui correspondaient à plusieurs vastes citernes, nous en fournissaient en abondance, soit pour cuire nos aliments, soit pour nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

entretenir dans un constant état de propreté. Les premiers jours, on n'en finissait pas de se laver et de se nettoyer. Nous étions vraiment comme le poisson qui a retrouvé son élément: ce qu'il y avait de sombre dans les physionomies se dissipa peu à peu; les visages n'avaient plus l'air maladif et dolent; la gaîté revenait avec la santé. Dès lors, on chercha à l'envi à se créer des occupations et même des plaisirs. On ouvrit des salles d'armes, où l'on démontrait tous les genres d'escrime, la pointe, la contre-pointe, l'espadon, le bâton, la canne et le fléau. C'était surtout dans ces trois dernières sortes d'exercices que les matelots se signalaient.

Il se forma aussi des écoles de danse, et bientôt après nous eûmes des bals, où la plus laide des vivandières était recherchée et fêtée comme la plus belle des princesses. Puis, on

(c) 2008 Ministerio de Cultura

monta des spectacles. Nous eûmes d'abord les Ombres chinoises : le fameux magicien *Rotomago* y figurait comme de coutume ; mais ce n'était plus le Rotomago des enfants tel qu'on le voit chez Séraphin. Il était tantôt roi, tantôt pape, et par la vertu de sa baguette s'opéraient des métamorphoses de l'espèce humaine en chambellans, en pages, en hérauts d'armes, en ducs, en comtes, en marquis, en soldats. Rotomago pape faisait des rois, des cardinaux, des archevêques, des évêques, et tous les ordres de moines mâles et femelles, qui apparaissaient successivement dans leur costume et avec leurs attributs les plus grotesques. *La Tentation de saint Antoine* était le sujet burlesque par excellence du répertoire ; les imaginations de Callot y étaient surpassées par des imaginations plus plaisantes encore. Ces souvenirs de la patrie, que,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

loin de leur pays, les Français aiment tant à se retracer, se trouvaient dans les feux pyriques, qui dessinaient la perspective des principaux monuments de la France.

Les *Fantoccini* se reproduisirent à leur tour, et nous pûmes assister au drame des *marionnettes*, dont le directeur était un sous-aide-major de régiment, devenu aujourd'hui l'un des médecins les plus distingués. C'était lui qui composait les pièces que l'on représentait devant nous, et dans lesquelles Polichinelle était presque toujours l'acteur le plus comique et le plus goûté.

Le spirituel docteur prétendait avec raison qu'en égayant ses compagnons d'infortune il restait fidèle à sa mission, qui était de contribuer à leur santé ; il faisait la médecine de l'esprit, qui souvent est si salutaire pour le corps.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

On ne se figure pas les gros rires que faisaient éclater les réponses et les gambades de Polichinelle amené devant le saint tribunal de l'Inquisition ! et comme il était couvert d'applaudissements, lorsque, après avoir rossé Arlequin familier, son dénonciateur, et dispersé à grands coups de pied la procession de l'auto da fé, il jouait ses juges à tête ou pile ; lorsque, s'étant placé à califourchon sur le tas pyramidal qu'il en avait formé au-dessus du bûcher, il entonnait, dans cette attitude triomphale, son chant de victoire, dont le refrain, calembour ou allusion, était : *Ah ! quelle pile !* Aussitôt accouraient le diable, qui voulait tout emporter, et une troupe de Dominicains, qui cherchaient à s'emparer de Polichinelle. Mais des tambours battaient la charge ; de tous côtés, des bataillons français, baïonnette en avant, se précipitaient sur la

(c) 2008 Ministerio de Cultura

scène, le Diable et les Dominicains ne savaient plus où se cacher : Polichinelle était délivré à la satisfaction générale. Les Espagnols se livraient à la joie, les danses commençaient, et, dans le fond du théâtre, on apercevait en transparent, au milieu d'une auréole de gloire, la figure de Napoléon, assis dans un char que guidait le génie de la civilisation, son flambeau à la main.

Polichinelle devant l'Inquisition faisait fureur : il eut je ne sais plus combien de représentations consécutives. On donna ensuite le *Maniaque supposé*, ou le *Déluge universel*, hydrolico-tragi-comédie-parade, avec tableaux, ouvertures et changements de décors à vue. Cette fois, l'intrigue était plus compliquée, et je serais fort embarrassé d'en faire une complète analyse. N'importe, je vais essayer de donner une idée de cette production tout à fait originale.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

L'orchestre exécutait une cacophonie des plus bizarres: c'était un mélange de motifs facétieusement tristes, ou d'une jovialité des plus triviales. Pendant cette baroque ouverture, derrière la toile, on entendait des chants d'ivrogne, des voix aiguës de querelleurs, et tout l'affreux vacarme d'une rixe de cabaret. Le rideau se levait, et les spectateurs avaient sous les yeux le désordre d'une orgie de guinguette; des filles, des sacripants, des pompiers, des faubouriens, des soldats de la garde de Paris, verts et rouges, des tables brisées, des tabourets renversés, des coups de poings, des bouteilles lancées, et de lubriques horreurs que n'interrompait point ce tapage.

Sur la droite se voyaient des saltimbanques, des bateliers et des banquistes de toute espèce menant grand bruit sur leurs tréteaux : on y annonçait, avec emphase et avec des dé-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

tails à pouffer, la galerie de figures en cire du célèbre Curtius ; une ménagerie d'animaux rares et curieux ; et pour cette fois seulement, à la demande du public, une représentation extraordinaire de *gli Pupi napolitani*. Tout cela se passait non loin des hauteurs de Montmartre, entre deux moulins à vent ; et, tout près du télégraphe, on découvrait un énorme bateau en construction.

C'élait l'Arche de Noé. Après divers incidents, plus ou moins comiques, car nous ne devions pas nous montrer très difficiles, le déluge commençait, la barque voguait, et quand la noyade était terminée venait le dénouement. Une fille de Noé avait sauvé son amant, fils d'un maréchal-ferrant, et cet amant avait sauvé son père. L'arc-en-ciel paraissait, et, en suivant sa courbe, sous les traits de Mercure, un commissaire que les gens de la guinguette

(c) 2008 Ministerio de Cultura

avaient auparavant berné à outrance, revenait tenant à la main un immense baromètre, dont l'aiguille était sur ces mots, écrits en gros caractères : *Beau fixe*.

Ce n'était là qu'une débauche d'esprit, mais nous avions besoin de ce gros sel pour faire diversion à de pénibles pensées. Les impressions qu'il produisait étaient si heureuses, qu'aujourd'hui je me rappelle encore le dialogue de cette pièce comme si j'y étais. La scène finale peut être un échantillon des facéties qui excitaient notre gaîté. Je la place ici comme la seule halte qui ne soit pas sérieuse, au milieu de ces pages, où de longtemps je n'aurai que de tristes réminiscences à offrir.

— Mon maître, disait en arrivant le commissaire, est satisfait de voir qu'il y a encore de la vertu sur la terre ; il a été touché de l'action d'un bon fils, et, en faveur de ce dé-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

vouement, il pardonne à tout le genre humain.

— Mais on fait queue à la Morgue, observait Noé ; il n'y a plus de place dans les filets de Saint-Cloud, tout le monde est noyé.

— En vérité ?

— C'est comme je me fais l'honneur de vous le dire.

— C'est égal ; célébrons la clémence de mon doux maître. Vite un ballet ! il nous faut un ballet !

— Que ne demandez-vous plutôt une résurrection !

— Est-ce que par hasard nos danseuses de l'Opéra auraient péri ?

— Elles sont toutes à fond.

Arlequin, qui s'était glissé furtivement dans l'arche, et qui, pendant la bourrasque, s'était tenu tapi dans un coin, en sortait avec ses marionnettes.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Eh bien ! eh bien ! que vois-je ? s'écriait Mercure avec surprise, que vois-je? le directeur des pupi napolitani ! des *Fantoccini !* reprenait-il. Voilà justement notre affaire : allons, dansez, amusez-vous. Cependant, une minute, papa Noé ; une noce, deux noces n'ont jamais rien gâté : nous marierons le fils du maréchal avec votre cadette, cette jolie blonde..., et ce gaillard-là, en montrant Arlequin, avec la plus brune de vos filles ; ils nous feront des petits négrillons, car des nègres il en faut ; il nous faut du sucre, c'est toujours une douceur.

Noé donnait son consentement.

Au même instant on entendait la voix de Polichinelle, qui, s'étant sauvé dans un de ses sabots, faisait en dansant sa bruyante entrée. Je me suis conservé, disait-il, pour perpétuer la race des bossus...

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Ah! oui, la race des bossus, répétait le commissaire ; on n'y avait pas songé. Papa Noé, s'il vous reste une fille, il se présente un troisième parti...

— Fi donc! se récriait une petite mijaurée ; je veux un mari plus droit que monsieur.

— Il n'y en a plus, objectait Mercure ; vous le prendrez, ou...

— En ce cas, je l'accepte, disait-elle ; mais, allez, c'est bien malgré moi. Et elle donnait sa main à Polichinelle, qui s'efforçait de la consoler.

— Sois tranquille, lui disait-il, je ferai en sorte de me redresser, et de te rendre heureuse, s'il ne faut que cela.

Mercure donnait le signal de la danse, et aussitôt toutes les marionnettes de sauter.

Le ballet se terminait par un menuet de Cassandre et de la mère Gigogne, dont les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

jupes, comme on sait, sont la véritable arche de Noé : il en sortait une population tout entière. Alors Polichinelle, sur le devant de la scène, et après les trois saluts d'usage, faisait ainsi son compliment :

« Messieurs, témoins de l'inépuisable fécondité du cotillon de Madame, vous traiterez peut-être encore de folie l'entreprise du papa beau-père ; mais je dois vous avertir que notre bateau nous servira : nous y tiendrons l'auberge de la Galiotte, ou, si vous le préférez, du Sabot-Navigateur. Vous y trouverez toujours du goujon frit et de la matelote; venez-y, et si vous êtes satisfaits, il n'y a pas de carte à payer ; l'honneur de votre présence, et nous ne demandons rien de plus. » Des bravos et des applaudissements à tout rompre couvraient ces derniers lazzis, et le rideau tombait.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Ces divertissements n'étaient guère en harmonie avec les mœurs des habitants de l'île de Léon, et sans doute le Saint-Office ne les aurait pas soufferts, s'il eût été possible que nous eussions quelque démêlé avec sa juridiction; mais dans notre prison nous étions chez nous, et aucun étranger n'était admis aux représentations, qui avaient toujours lieu en famille, et, pour ainsi dire, à huis clos. Cette précaution de tenir porte close n'était pas tout à fait inutile, car les soldats espagnols qui nous gardaient entraient fréquemment dans le quartier, soit pour s'y promener, soit pour nous vendre quelque denrée. Ce n'étaient pas eux qui étaient à craindre: ils étaient généralement si stupides! mais, à la faveur de l'uniforme, il pouvait se glisser quelque personnage moins inepte, avec la mission de nous espionner. Quoi qu'il en fût,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

les soldats eux-mêmes n'étaient pas précisément sans malice. Un matin, c'était environ vers les dix heures, nous en vîmes entrer deux portant chacun un panier qu'ils paraissaient tenir fermé avec le plus grand soin: deux de leurs camarades les accompagnaient. Ils se dirigèrent gravement vers le fond de la cour; nous ne savions ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient; leur air et leur démarche nous intriguèrent. Tout à coup, avant d'arriver aux arcades, ils s'arrêtent, s'accroupissent, et ouvrent les paniers, d'où ils tirent deux coqs, le premier, superbe, richement emplumé et redressant fièrement la crête; le second, étique, presque nu, et comme humilié de se sentir en si mauvais état.

« Eh! les autres, les autres, c'est un combat de coqs, venez donc! » Les prisonniers s'appellent; ils accourent et forment le cercle.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Les Espagnols mettent en présence les deux bipèdes ailés, ils les excitent, et, dès que l'action est engagée, ils déclarent insolemment que le coq maigre, que les cruels avaient dépouillé, est *Napoléon*, et son adversaire, leur bien-aimé roi *Ferdinand VII*.

On pense bien que ce pauvre Napoléon fut frotté d'importance.

Tant que dura la lutte entre les deux champions, nous prîmes l'allusion avec plus de patience qu'on n'aurait pu en attendre de Français; mais, lorsque les soldats espagnols, avec de gros et bruyants éclats de rire, s'avisèrent de proclamer la victoire de Ferdinand, et la défaite de Napoléon qu'ils accablaient de leurs injures, il n'y eut plus moyen, pour les spectateurs, de se contenir. Quelques-uns des plus courroucés ramassent des pierres et les jettent sur Ferdinand. « Il faut le tirer à

(c) 2008 Ministerio de Cultura

l'oie ! » crie-t-on de toutes parts. « Oui, oui, à l'oie. » Les pierres volent encore. Quel outrage! c'est un crime de lèse-majesté. Les Espagnols, profondément irrités par cet attentat horrible, tirent leur baïonnette ; ils menacent de punir les audacieux. On rit de leur colère, et une grêle de projectiles plus abondante que la première ne cesse de pleuvoir sur l'auguste monarque des Espagnes et des Indes. Les soldats, de plus en plus furieux, s'élancent sur le cercle en brandissant leurs armes ; mais on les enveloppe aussitôt, on les saisit : déjà ils étaient désarmés, et l'on se disposait à leur administrer la correction militaire, quand un détachement de la garde arriva pour les dégager.

Depuis ce jour, défense fut faite aux soldats espagnols de pénétrer dans la prison et de communiquer avec nous. Nous ne fûmes

(c) 2008 Ministerio de Cultura

donc plus témoins de leurs jeux, et nous n'eûmes plus à craindre qu'ils troublassent les nôtres. Ils ne nous apercevaient plus que de loin, à travers les barreaux d'une grille que l'on avait fait construire sous le vestibule, en dedans de la porte principale, qu'il leur était interdit de franchir.

Cet endroit était une sorte de parloir, où nous venions quelquefois dans l'espoir de recevoir quelque bonne nouvelle des armées françaises; mais on ne nous en donnait que de bien tristes; et ce qu'il y avait de plus affligeant, c'est qu'à travers les mille contes absurdes qu'on nous débitait, nous ne pouvions nous empêcher de démêler un fond de vérité. Les conséquences de la malheureuse capitulation de Baylen se déroulaient dans une série de revers qu'on nous exagérait, nous n'en doutions pas, mais il nous restait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

démontré que cette capitulation avait été un fatal début, et nous appréhendions que le reste ne s'ensuivît.

Ces braves soldats de Baylen, ils se seraient si vaillamment battus ! je les ai entendus exprimer leurs regrets et leur indignation, et cependant alors ils n'imaginaient pas qu'au mépris de la foi des traités on se dispenserait de les renvoyer en France. On a vu dans quelle détresse la plus grande partie de cette armée se mourait à bord des pontons ; comme il n'y avait pas eu assez de vaisseaux pour les contenir, les derniers convois étaient venus grossir notre nombre. Dieu sait si nous leur fîmes un accueil fraternel ! si nous fûmes empressés d'aller au-devant d'eux ! Il y avait si longtemps que nous n'avions vu des troupes françaises ! l'aspect des uniformes nous réjouit le cœur ; il semblait que nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nous connussions tous, que nous nous fussions tous aimés, et que nous nous retrouvions après une longue absence : nous pleurions comme des enfants ; mais ceux vers qui nous entraînait une prédilection bien réelle étaient les marins de la garde. Tout ce que nous étions de jeunes matelots, nous les entourions avec un sentiment qui tenait de la vénération, nous craignions de les importuner, et cependant nous brûlions de les interroger et d'apprendre d'eux des détails qui nous intéressaient. Ils nous racontèrent leurs campagnes d'Allemagne, la révolte de Madrid, ainsi que l'affaire de Baylen, dont ils déploraient les résultats, moins à cause d'eux, que pour le déplaisir que l'Empereur avait dû en éprouver.

L'Empereur! ils pensaient sans cesse à lui ; mais, dans leur esprit, Napoléon et la France

(c) 2008 Ministerio de Cultura

étaient inséparables. « Rien ne va qu'où il est, disaient-ils ; pour bien faire il faudrait qu'il pût être partout. » Eux qui l'avaient vu de près nous rapportaient une foule d'anecdotes dont il était le héros ; ils nous citaient avec orgueil, et souvent avec attendrissement, les paroles qu'il leur avait adressées en maintes circonstances. Nous qui, pour la plupart, ne l'avions jamais vu, et qui partagions leur admiration pour lui, nous les écoutions avec avidité. L'attention était éveillée au plus haut degré ; nous étions tout oreilles.

— Quel homme ! nous écriions-nous parfois, lorsque le récit du narrateur nous transportait.

Et rarement il arrivait aux exclamateurs de ne pas être rembarrés par de plus attentionnés qu'eux, qui tremblaient de perdre un mot, une syllabe de ce qui se disait, ou qui étaient pressés d'en connaître la fin.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Taisez-vous donc ! n'interrompez plus !

Telles étaient les injonctions qu'ils faisaient; et ils cherchaient à se rapprocher du marin de la garde, en l'exhortant à continuer: puis, de peur qu'on ne lui eût fait perdre le fil de son discours, ils reprenaient tout haut la dernière période: « Vous nous disiez donc que l'Empereur », car c'était toujours de l'Empereur qu'il s'agissait... Oh ! Napoléon ! nous ne rêvions que Napoléon !

— Sont-ils heureux, disions-nous, de l'avoir vu, de l'avoir entendu ! il leur a parlé ! il leur parle souvent ! et beaucoup d'entre nous, moi tout le premier, disaient en eux-mêmes : Ah ! si j'avais un jour le bonheur d'entrer dans ce beau corps des marins de la garde ! Et quelques-uns de ceux qui formaient ce vœu, j'étais encore de ce nombre, se désolaient de n'avoir pas une taille qui pût les recommander.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Notre enthousiasme pour les marins de la garde était un reflet de celui que nous inspirait le guerrier qui les avait appelés auprès de sa personne. Il nous porta à les rechercher de préférence, mais sans nous empêcher de seconder avec zèle les soldats des autres corps dans leur installation. Les marins de la garde d'ailleurs n'avaient guère besoin de notre secours, à moins que ce ne fût pour quelques indications : en toute occasion ils étaient des gaillards à se tirer d'affaire tout aussi bien que nous, pour ne pas dire mieux. Quant aux autres prisonniers, c'était différent : la plupart étaient de jeunes soldats, des conscrits à qui il pouvait être très utile d'avoir en aide l'expérience des anciens.

Ceux qui rencontraient parmi nous un compatriote de leur village, de leur ville, de leur département, ou simplement de leur pro-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

vince, ou d'une province voisine de la leur — on sait que la dénomination de *pays*, si usitée dans la troupe, est une des plus larges, et qu'elle s'étend en proportion de l'éloignement — ceux-là, dis-je, étaient sûrs d'être choyés ; on était aux petits soins pour eux... Moi, je ne fus pas content que je n'eusse découvert un Parisien. Celui auquel je m'attachai était de Paris : c'était le nommé Bancelin, alors fourrier de dragons, aujourd'hui architecte dans notre ville natale. Je l'emmenai dans notre chambre ; je lui dressai un hamac, et nous nous liâmes d'amitié jusqu'à notre débarquement à Cabréra, où, nos positions étant changées, j'eus le regret de ne plus le voir.

Cette partie de l'armée de Dupont, qui était avec nous à San-Carlos, s'accommodait d'autant plus facilement de son sort que, sauf la

(c) 2008 Ministerio de Cultura

liberté, dont nous étions privés, notre existence était supportable. Et puis ces nouveaux compagnons de notre captivité avaient appris de nous à quel malheur ils avaient échappé, lorsque les Espagnols, ne pouvant faire autrement, s'étaient décidés à ne pas les envoyer sur les pontons. Ils étaient, en outre, informés des souffrances inouïes de leurs camarades par les rapports des médecins qui venaient les visiter, et qui avaient seuls la permission de communication à l'extérieur. Ils savaient comme nous qu'ils étaient dans une situation affreuse et qu'au milieu de toutes les privations, sous les atteintes de la malpropreté et de la misère, la mort les fauchait à tour de bras. En pensant à eux, personne n'eût osé se plaindre, l'on ne s'apitoyait que sur eux. Aussi nous sentîmes-nous presque pénétrés de reconnaissance pour les autorités espagnoles, lors-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qu'il se confirma dans la caserne qu'elles allaient enfin prendre des mesures afin d'arrêter les progrès de la mortalité.

On a vu comment les pontons furent tout à coup transformés en hôpitaux : comme il importait avant tout de diminuer l'encombrement, plusieurs des vastes salles de la caserne San-Carlos furent destinées à recevoir des malades. Il ne tarda pas à nous venir plusieurs centaines de ces malheureux ; mais les brutes qui les transportaient les jetaient là comme des chiens. C'était pitié que de les voir gisant à terre, sous les galeries du rez-de-chaussée, où on les déposait à leur arrivée. Nous venions auprès d'eux, nous leur parlions, et ils n'avaient plus même la force de tourner sur nous un regard, de reconnaître des frères, des Français comme eux, tous dévoués à les secourir. Les marins en

(c) 2008 Ministerio de Cultura

prirent un grand nombre qu'ils chargèrent sur leurs épaules, et, les ayant couchés dans leurs hamacs, ils leur prodiguèrent les mêmes soins que ces enfants auraient pu attendre de leurs mères : la plupart étaient si jeunes !

Beaucoup d'entre eux n'avaient besoin que de propreté et de respirer un air salubre. On leur enleva les haillons dont ils étaient couverts ; les effets dont ils pouvaient encore faire usage furent échaudés, et bientôt, grâce au printemps qui en sait plus qu'Hippocrate, on les vit reparaître frais et bien portants au milieu des autres prisonniers, dont les exercices étaient pour eux une bienfaisante distraction.

Ces exercices ne commençaient pas ordinairement avant quatre heures de l'après-midi ; jusqu'alors la chaleur étant excessive, la cour était déserte. On se tenait dans les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

salles ou sous les galeries, où les vieux matelots allaient et venaient la plus grande partie du jour. L'habitude de se promener sur le pont des navires pendant leur quart, l'activité perpétuelle à laquelle ils sont astreints par le service de bord, leur avaient fait un besoin de se mouvoir sans cesse. Ils parlaient de leurs voyages ; ils discutaient sur le mérite des officiers, avec lesquels ils avaient été embarqués ; ils racontaient aux plus jeunes des événements de mer et des anecdotes de gaillard d'avant ; ils initiaient les soldats de terre à des usages et à des mœurs qui les étonnaient : la cérémonie du bonhomme Tropique n'y était pas oubliée ; puis, sur le tapis, il y avait aussi force aventures avec des négresses qui étaient charmantes, avec des Malabares, avec toutes les beautés et toutes les nuances des deux Indes, dont ils vantaient

(c) 2008 Ministerio de Cultura

les délices. Mais, dès que le soleil avait suffisamment perdu de son ardeur, tout le monde affluait dans la cour; aussitôt se formaient les jeux de barres, du cheval fondu, du rat, du palet, etc.

Souvent il arrivait qu'au milieu de ces scènes animées, il s'en présentait de plus animées encore : c'était, par exemple, quand deux matelots, ayant jeté bas vestes et chemises, étalaient les muscles de leurs bras nerveux en se mettant en garde pour le pugilat. A peine les avait-on aperçus, on accourait de toutes parts, on entourait les champions, on les encourageait alternativement pendant les indécisions du combat, et, lorsque la victoire entre les deux boxeurs n'était plus douteuse, on les séparait. Peut-être blâmera-t-on ces assauts à coups de poing, ainsi que le plaisir presque anglais que nous prenions

(c) 2008 Ministerio de Cultura

à en être témoins; mais, si l'on réfléchit que les matelots sont continuellement exposés à des dangers de toute espèce, on concevra que ces combats sont, en quelque sorte, une des nécessités de leur métier: ils contribuent puissamment à les rendre souples, agiles et braves, à les aguerrir à la douleur, et à les accoutumer à ne pas perdre le sang-froid pour une contusion. Les matelots sont les Spartiates de notre civilisation. Au surplus, nous ne laissions jamais parvenir la lutte jusqu'à l'acharnement, et, dès que, d'un côté ou de l'autre, la colère se montrait, nous nous hâtions de mettre le holà.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE VI

L'ILE DE LÉON

LA PRISON DE SAN-CARLOS

La manie du jeu. — Les rafalés et le faubourg de la grêle. Les maîtres d'armes et les banquiers. — Une émeute. — Deux matamores assommés. — La populace veut nous massacrer. — Cruelle anxiété. — Nous nous préparons à soutenir un siège. — Fermeté du gouverneur. — Le fanfaron Andalous.

Depuis que nous avions associé les arts à nos récréations, le spectacle offrait, dans la soirée, un délassement aux prisonniers qui avaient su se faire une industrie, ou s'occuper d'un travail, quel qu'il fût; mais il y avait les oisifs, et chez ces derniers s'éveilla la passion du jeu, qui est toujours poussée à

(c) 2008 Ministerio de Cultura

la fureur, lorsqu'elle est la seule qui puisse trouver une issue. Chaque soir, des tables de jeu étaient dressées dans les salles, et ceux dont la bourse était la mieux garnie s'instituèrent les banquiers de ces établissements, qui produisirent les plus funestes effets. Bientôt on vit, comme dans les prisons d'Angleterre, une quantité de *rafalés*, qui, après avoir joué jusqu'à leur dernier morceau de pain, anticipaient indéfiniment sur leur subsistance à venir. Ces malheureux parvinrent à un tel degré de dégradation qu'on les repoussait de tout côté ; c'était au point qu'étant exclus de toutes les chambrées, ils furent obligés de se réfugier dans une salle qu'on leur assigna, et d'où ils ne sortaient plus. Les uns appelaient cette espèce de maladrerie le *faubourg de la grêle*, d'autres, le *paradis terrestre*, parce que ceux qui l'habitaient

(c) 2008 Ministerio de Cultura

étaient nus comme nos premiers parents.

Un autre inconvénient de ces tripots fut de jeter le trouble dans la prison. Les bénéfices que faisaient les banquiers excitèrent la convoitise des chenapans et des maîtres d'armes; ils se liguèrent, et prétendirent qu'à eux seuls appartenait le droit de tenir les jeux. On ne le leur contesta que faiblement, et les banquiers consentirent à ne plus être que les fermiers de ce singulier monopole. Ils devinrent donc les tributaires de chenapans, qui, dès lors, vécurent fort à l'aise du revenu que leur avait procuré leur audace. Mais, de sa nature, le privilège est envahisseur, il est insatiable : les chenapans élevèrent de nouvelles et plus exorbitantes prétentions, qu'ils appuyèrent par des menaces. Alors on commença à réfléchir sur leur usurpation; on murmura contre les exacteurs; on les mit au

(c) 2008 Ministerio de Cultura

défi de faire la loi plus longtemps. Ils répondirent avec arrogance, espérant en imposer. L'émeute vengeresse gronda, elle se grossit, ils l'insultèrent; elle marcha en masse sur eux, et deux de ces matamores reçurent à l'instant même le châtiment qu'ils s'étaient attiré : ils furent assommés à coups de pavés. Les autres ne durent leur salut qu'à une prompte fuite : ils allèrent se cacher, et peu s'en fallut que pour en faire justice on ne les arrachât de leur retraite. Toutefois, ceux qui avaient pris parti contre eux finirent par s'apaiser, et ils purent reparaître sans danger; mais qu'ils avaient l'oreille basse !

Cet épisode de guerre intestine fut heureusement le seul : il y eut bien quelques duels, mais sans suites fâcheuses. En général, le plus parfait accord régnait parmi les prisonniers : cela était d'abord, parce qu'il est

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rare qu'entre Français il en soit autrement ; ensuite, parce que le scandale de notre désunion, à supposer qu'elle eût lieu, aurait pu enhardir les Espagnols à se porter à des violences contre nous. Ils n'eurent pas besoin de cet encouragement.

Un soir, on fait circuler dans les salles l'avis que toute la populace de Cadix et de *la Isla* s'avance en armes, et qu'elle se dirige vers le quartier, dans le dessein de nous massacrer. A cette nouvelle, chacun s'émeut et pâlit, comme si l'on venait de lui signifier son arrêt de mort ; tous les esprits sont frappés de stupeur ; la consternation est générale. Combien de prisonniers regrettèrent alors les pontons, où, du moins, disaient-ils, on ne serait pas venu les prendre à l'abordage !

Regretter les pontons ! que l'on juge de leur effroi. Ceux-ci erraient dans les galeries,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sans savoir où ils allaient ; puis, l'œil hagard, le visage effaré, ils s'arrêtaient tout à coup au milieu d'un groupe qu'ils interrogeaient, et qui ne répondait qu'en leur renvoyant les mêmes questions : Viennent-ils ? viennent-ils ? — Êtes-vous bien sûrs qu'ils viennent ? Ceux-là, plantés comme des termes à l'endroit où l'annonce de l'événement, dont nous étions menacés, les avait surpris, ne bougeaient plus; mais cette foudroyante impression d'une aveugle terreur fut prompte à se dissiper. *Défendons-nous, et qu'ils ne nous aient pas vivants !* devint le cri unanime.

De la terrasse qui couronnait le pavillon des officiers, on pouvait voir ce qui se passait au dehors : on y courut, et on acquit la certitude que les rapports alarmants qu'on avait reçus n'étaient point exagérés. Plusieurs officiers vinrent, et nous exhortèrent à vendre

(c) 2008 Ministerio de Cultura

chèrement notre vie, dans le cas où les Espagnols pénétreraient dans la prison. Telle était aussi la résolution que nous nous étions faite, depuis que l'épouvante du premier moment avait fait place à l'énergie et au sang-froid. Nous posâmes une vedette sur la terrasse, et de distance en distance, afin d'établir les communications entre le pavillon et le grand quartier, nous postâmes d'autres vedettes qui devaient nous tenir au courant de la marche du rassemblement: il approchait et se grossissait de plus en plus. En attendant, nous faisions les préparatifs pour soutenir le siège. Les bancs, les tables, les boiseries, les portes des chambres qui n'étaient pas occupées, nous employâmes tout à nous barricader. Tout ce que nous avions de fourneaux, de bouteilles, de poteries, nous le réunîmes pour le lancer à la tête des assaillants, et nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

montâmes des pavés dans nos chambres, que nous commençâmes à décarreler, afin de ne pas manquer de munitions. Pour s'armer, tout était bon ; chacun prenait ce qu'il trouvait. Nous fûmes bientôt prêts, et je dois dire que nous nous serions promis quelque succès de notre résistance, s'il ne nous fût resté la crainte que toute cette populace, à bout de ses efforts, ne s'ingérât d'incendier la caserne, et de nous ensevelir sous ses décombres : nous ne nous souciions pas d'être grillés, et l'idée de faire un auto da fé de six mille Français (nous étions alors six mille) pouvait fort bien venir aux Espagnols.

Enfin, il était six heures du soir quand ils se présentèrent ; nous entendions les vociférations ; nous distinguions des voix de forcenés, qui criaient : *Muerte a los Franceses !* et une foule d'autres voix confuses et plus

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sourdes, dont le sinistre accompagnement ressemblait au bourdonnement souterrain des flots de la mer. *Muerte a los Franceses !* répétait-on, et les rugissements de cette canaille allaient en augmentant ; c'étaient aussi des trépignements de pieds à faire trembler la terre, et un cliquetis d'armes continuel : on eût dit que déjà l'on battait en brèche les murailles de notre prison. Tout à coup, après un intervalle presque silencieux, le bruit redouble, on pousse des hurlements de rage.

Nous ne savions que penser de ce surcroît d'irritation : c'était le dépit d'avoir rencontré un obstacle.

En effet, le gouverneur de l'île de Léon, informé à temps des dispositions de la populace, s'était hâté de renforcer la garde de la prison, et il était accouru de sa personne avec deux pièces d'artillerie. Ce qu'il fit pour

(c) 2008 Ministerio de Cultura

arrêter cette tourbe d'assassins, nous ne le vîmes pas ; mais nous l'avons appris, et voici comment les choses se passèrent.

Le gouverneur attendit de pied ferme le rassemblement, et quand il crut ces enragés assez près de lui pour qu'il pût s'en faire entendre, il monta sur un canon, et leur déclara qu'il était là pour les empêcher d'aller plus loin, en ajoutant que, s'ils ne voulaient pas se disperser, il était tout disposé à les y contraindre.

Mais les têtes étaient échauffées ; sa harangue fut mal accueillie, et ce redoublement de colère, qui avait porté au comble notre inquiétude, était le résultat de cette opposition imprévue.

Cependant, un de ceux qui marchaient à la tête des autres, s'avançant de quelques pas, fit signe qu'il voulait parler : celui-là était

(c) 2008 Ministerio de Cultura

un de ces *Majos*, fanfarons de l'Andalousie, dont les habitants eux-mêmes sont réputés les Gascons de l'Espagne; il s'arrêta, se posa, recommanda de se taire à la troupe d'hommes et de femmes qui le suivaient, releva sa *montera*, qui, à son gré, lui tombait trop sur les yeux, et après avoir jeté par le nez et par la bouche deux ou trois bouffées de la fumée de son cigare :

— Seigneur gouverneur, dit-il, avec une prononciation gutturale et grasseyante, prétendriez-vous, par hasard, nous traiter comme des Galiciens ? Nous sommes venus, et il prenait de plus en plus le verbe haut et menaçant, pour qu'on nous ouvre les portes ou pour les enfoncer : il y a six mille Français là-dedans.

— Oui, répliqua le gouverneur, six mille prisonniers sans armes; ils sont sous la sau-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

vegarde de l'honneur castillan, malheur à qui voudrait toucher à un cheveu de leur tête! N'êtes-vous pas honteux de vous présenter en si grand nombre ?

— En ce cas, interrompit le bravache, qu'on me laisse entrer tout seul, et à ces six mille je ferai voir ce que vaut un caballero comme moi.

— J'y consens, répondit le gouverneur; entrez seul.

Le formidable caballero parut un peu déconcerté de ce que le gouverneur le prenait au mot; cependant il se remit promptement.

— J'ai réfléchi, reprit-il avec un malin sourire; j'ai réfléchi qu'il y a dans San-Carlos de la garde de ce damné Napoléon, et chacun de nous serait bien aise d'en avoir un morceau; n'est-il pas vrai, vous autres, que vous ne m'abandonneriez pas votre part ?

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Non, non, point de pardon aux soldats de Satan ! Mort aux Français ! qu'on nous livre les Français ! nous le commandons !

— Et moi, cria le gouverneur, au nom de Ferdinand VII et de la Junte suprême, qui le représente, je vous somme de vous retirer.

Il se fit un sourd brouhaha de murmures et de huées, pendant lequel il ordonna aux soldats de charger leurs armes.

Parmi ces fanatiques des femmes se faisaient remarquer par leurs clameurs atroces : deux surtout, une vieille et une jeune, excitaient à désarmer la garde. Le gouverneur commanda de les arrêter ; les soldats s'empressèrent d'obéir : ils s'emparèrent des deux femmes. Aussitôt, il se fit un mouvement dans la populace, qui se précipita pour les enlever, en renouvelant le cri de *mort aux Français !*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

auquel elle ajoutait : *Mort au gouverneur ! à mort le Josephinos !*

Le péril était imminent : le gouverneur, n'ayant plus aucun espoir de ramener le calme, et ne pouvant plus tenter l'effet de ses exhortations dans cette bagarre, déclara qu'il allait descendre et faire mettre le feu aux pièces. Les plus acharnés ne virent pas plutôt la lance allumée que, venant à s'écarter, ils laissèrent un espace vide devant la batterie.

— Ah ! cria tout à coup le gouverneur, vous avez peur de la mitraille ; eh bien ! lâches que vous êtes, persistez, et vous verrez si je ne vous fais pas mitrailler. J'aperçois ici un tas de Galiciens, qui feraient bien mieux d'aller porter leur eau, ou de rester sur le port à faire leur métier de portefaix ; et croyez-vous que je sois homme à me laisser

(c) 2008 Ministerio de Cultura

intimider ! Vous ne vous comportez pas comme de bons et francs Espagnols. Que font avec vous tous ces gitanos, race perfide, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, rebut de l'espèce humaine, opprobre de la nation qui les souffre? Vous, Espagnols, ne rougissez-vous pas de vous mêler à ces bâtards du monde, qu'aucune patrie ne voudrait reconnaître, à ces voleurs, la terreur des chemins et des campagnes ?

En ce moment, un cri prolongé de *mort aux Français !* se fit encore entendre. Le gouverneur s'interrompit un instant; puis, de toute la force de ses poumons, il reprit : « Si vous êtes tant avides de sang français, que ne vous rendez-vous aux armées? les champs de bataille vous offriront une belle occasion d'en répandre glorieusement; faites-vous soldats de notre roi, pour défendre la

(c) 2008 Ministerio de Cultura

plus sainte des causes. Quant à moi, je vous réitère que, si vous persistez à vouloir violer un asile qui doit être sacré, je vous recevrai à coups de canon, soyez-en sûrs; je saurai défendre ce poste aux risques de ma vie, dont je fais volontiers le sacrifice à l'honneur de la nation; et, avant de pénétrer dans la prison, il vous faudra me passer sur le corps. »

L'énergie de cette allocution, jointe aux démonstrations militaires les plus significatives, détermina les mutins à renoncer à leur projet : le plus grand nombre finit par se retirer en poussant des cris confus et des murmures. Il ne restait plus de l'attroupement qu'un noyau, au milieu duquel péroraient les meneurs; mais il vint à passer un troupeau d'ânes : ils se mirent à le poursuivre en frappant dessus, et en hurlant à tue-tête avec de gros éclats de rire : *Arrai, arrai, Napoléon !*

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Dès ce moment les abords de la caserne furent déserts, sauf les allants et venants, qui jetaient, de temps en temps, un coup d'œil sur les fenêtres, et qui accéléraient le pas quand les sentinelles leur criaient de passer au large.

Cette tourbe s'était bien promis de revenir ; toutefois, elle n'en fit rien ; et, comme il paraissait certain que nous en étions quittes pour une alerte, nous défîmes joyeusement nos barricades, et nos munitions de guerre retournèrent à la cuisine. Dans la prison tout fut remis sur le pied de paix, et la sécurité revint parmi nous.

Cependant nous n'aurions pas été fâchés de nous trouver ailleurs que sous la main d'une population dont le ressentiment pouvait se réveiller tôt ou tard ; et si le gouverneur de Cadix venait à être changé, qui nous répondait que son successeur déploierait la même

(c) 2008 Ministerio de Cultura

fermeté ? Ces appréhensions nous portaient à souhaiter vivement de quitter San-Carlos.

Enfin, le 1er avril 1809, il y eut grande rumeur à la caserne : le bruit s'était répandu que nous allions être embarqués, les marins de l'escadre de Rosily, pour être transportés aux îles Canaries, et les soldats du corps de Dupont aux îles Baléares.

Ces derniers avaient encore l'excessive bonhomie d'imaginer qu'on allait tenir à leur égard les articles de la capitulation, en vertu de laquelle ils avaient déposé les armes ; ils supposaient qu'après avoir relâché à Majorque ils ne tarderaient pas à revoir la France. Moi, qui le croyais comme eux, j'enviais leur sort, et bientôt je pus m'estimer heureux de le partager. Ce fut un chasseur à cheval qui m'en fournit les moyens. Cet homme était malade, et, vu le mauvais état de sa santé, il pensait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ne pas survivre à la traversée : peu lui importait alors de devenir la pâture des requins sur la route des Canaries ou sur celle des Baléares ; cela lui était complètement indifférent. Il était résigné à mourir, du moins il le disait ; et peut-être aussi, dans la persuasion que les Espagnols seraient de mauvaise foi jusqu'au bout, n'apercevait-il aucun motif de préférer un lieu de captivité à un autre. Quoi qu'il en fût, nous convînmes ensemble de faire un troc : il accepta mes vêtements de marin, en échange de son uniforme, que j'endossai sur-le-champ. Ainsi travesti, je franchis sans difficulté la grille de la caserne, et je fus reçu comme soldat de l'armée de Dupont, sur le transport n° 9, à bord duquel étaient le général Dufour, les marins de la garde, un grand nombre de sous-officiers et une trentaine de femmes, la plupart vivandières de l'armée.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Nous étions là pressés comme à bord des pontons, et peut-être encore plus; mais quelle différence de situation! quel autre avenir prochain s'ouvrait devant nous! Nous allions être rendus à notre patrie, et ma pauvre mère que je ne n'avais pas vue depuis si longtemps, il me semblait déjà la serrer contre mon cœur: j'éprouvais la joie d'essuyer ses larmes et de l'embrasser. Ce songe était délicieux!

(c) 2008 Ministerio de Cultura

DEUXIÈME PARTIE

L'ILE DE CABRÉRA

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE VII

L'ILE DE CABRÉRA

LE DÉBARQUEMENT

La traversée. — Aspect de Cabréra. — La grotte de l'Évêque. — Les torches funéraires. — Les explorations. — Étrange découverte. — Robinson ou Martin. — Les conjectures. — Le chapelet de biscuit et les flatteurs. — La soif et un filet d'eau. — Les combats à la fontaine. — Le sort des indolents. — Un abatis dans la forêt. — La montagne de Crève-Cœur. — Nos baraques s'écroulent. — La chasse aux rats et les oiseaux de passage. — Les chèvres introuvables. — Comment nous traitons Robinson. — La veuve du sergent et les deux jumeaux.

Le lendemain de Pâques, 3 avril, nous mîmes à la voile sous l'escorte de plusieurs navires de guerre anglais. A peine étions-nous sortis de Cadix, qu'il s'éleva une tempête qui, ayant dispersé les bâtiments, jeta

(c) 2008 Ministerio de Cultura

es uns dans Gibraltar, et les autres dans Malaga. Nos soldats voulurent mettre l'occasion à profit : ils ne pouvaient s'éloigner d'un rivage si renommé pour ses vins, sans s'être donné le plaisir de les goûter. La plupart d'entre eux, rêvant un retour imaginaire dans leur patrie, se défirent de leurs objets d'équipement pour se procurer quelques verres de cette liqueur : courroies, schakos, souliers, tout y passa.

Le convoi se rallia et fit route vers Majorque. En moins d'un mois de navigation, nous fûmes devant Palma, capitale de cette île. Mais nos espérances de débarquement furent déçues : il vint un nouvel ordre d'appareiller, et définitivement on nous conduisit à Cabréra, île déserte, île stérile, île d'épouvantable mémoire. C'est là, c'est au pied de cet amas élevé de montagnes et de roches

(c) 2008 Ministerio de Cultura

tranchantes que, le 9 mai, nous arrivâmes au nombre de cinq mille cinq cents.

Cabréra, la plus petite des Baléares, est située à sept lieues au sud de Majorque, par le 59° 5′ 50″ de latitude, et le 40° 5′ de longitude du méridien de Paris. Cette île peut avoir une lieue environ du sud à l'ouest, autant du nord à l'est, et à peu près cinq quarts de lieue de l'est à l'ouest. On prétend que les Majorquins y entretenaient autrefois une grande quantité de chèvres, et qu'elle doit son nom à cette particularité.

Dans son pourtour, qui est assez dégagé, Cabréra a deux baies principales : l'une au nord, l'autre au sud ; il en est de moins étendues, formées par de petits caps.

Son port, situé au nord-nord-ouest, n'est pas grand ; il pourrait néanmoins contenir une quarantaine de bâtiments marchands,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

et, en raison de la profondeur de ses eaux, quelques-uns de haut bord. Il offre un refuge assuré durant les orages. Son entrée, qui est un goulet dont l'ouverture est tournée vers Majorque, est placée entre deux montagnes escarpées. Au sommet de celle de gauche, en regardant l'île, est une espèce de château-fort, vieil édifice en ruines, que l'on dit avoir été construit par les Maures. A peine pourrait-on y loger une trentaine de soldats. Dans toute l'île on ne trouverait pas vestige d'autre habitation.

Plusieurs grottes, creusées naturellement dans le roc, offrent des retraites qui furent souvent visitées par les Arabes et les pirates que les bourrasques, si fréquentes dans ces parages, forcèrent à relâcher dans cet endroit.

L'une de ces grottes, celle de l'ouest, est d'une étendue considérable. C'est celle qu'on

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nomme la caverne *del Obispo* (de l'Évêque). On y rencontre un grand nombre de stalactiques et de stalagmites, formées par l'infiltration des eaux. A la lueur des flambeaux, on peut y parcourir des salles immenses, couvertes de cristallisations qui brillent comme des pointes de diamants. Cette grotte, selon la disposition de l'esprit, ressemble ou à un palais de fée ou à un repaire de brigands. Une autre crypte souterraine est célèbre par la catastrophe qu'y éprouva l'un des principaux personnages de Gil Blas. La description que Lesage en fait est assez exacte.

Rien de si rare à Cabréra que la terre végétale; cependant, çà et là, elle présente entre les rochers quelques lambeaux de sol qui semblent susceptibles de culture.

Le débarquement s'effectua sans tumulte, et c'est à peine si d'abord on s'occupa de l'as-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pect de ce désert, où nous savions d'avance qu'il n'y avait pas un seul habitant.

Respirer l'air à discrétion, voilà ce qu'il y avait de plus pressé. Le séjour dans les bâtiments était insupportable; c'était à qui sortirait le plus promptement de ces antres fétides, et sauterait sur le rivage pour se remettre du mal de mer.

Les colonnes, en tête desquelles étaient les sous-officiers, s'écoulèrent dans plusieurs directions; mais les masses que formaient les première et cinquième légions, ainsi que le 121° régiment, se répandirent et campèrent au fond du port, dans la principale vallée. Bientôt après on se mit en quête par petits pelotons, qui paraissaient et disparaissaient en se dispersant ; les cris de ralliement se croisaient, se confondaient, et de loin en loin dix échos, qui se répondaient, les multipliaient

(c) 2008 Ministerio de Cultura

à l'infini. Au bout d'une heure, ce ne fut plus qu'une procession d'hommes, portant des broussailles dans leurs bras ou des fagots sur leurs épaules : tant bien que mal, chacun se préparait un abri provisoire.

Le soir, mille feux brillèrent de tous les points du camp : spectacle étrange et mouvant, qui dut amuser nos gardiens en vedette sur le pont des bâtiments qui nous avaient amenés! Pour nous, c'étaient des torches funéraires que nous allumions sur nos tombeaux !

Le lendemain on se mit à faire de plus amples explorations ; on parcourut l'île dans tous les sens : ce n'était toujours que des pierres, du sable, des cailloux, de noirs sapins ou des broussailles ; il n'y avait pas là vestige d'hommes : c'était une Thébaïde horrible, et pourtant, au milieu de ce désert, qui ne

(c) 2008 Ministerio de Cultura

semblait peuplé que de lézards, et que l'on eût pris pour un refuge de reptiles, il y avait un champ de blé. Quelle ne fut pas notre surprise en le voyant. Cabréra n'est donc pas inhabitée, nous disions-nous ; il y a ici quelqu'un, peut-être un ermite, un anachorète, un grand pécheur, ou un saint personnage. L'idée de Robinson vint aux marins, et chacun de chercher, d'appeler le solitaire... On ne le trouva pas... Un âne se montra : « Ah ! voilà son lama, dirent les marins, qui pensaient toujours à Robinson ; puisque la bête est si près, il est probable que le maître n'est pas loin..... » La bête était un âne, ou plutôt l'ombre d'un âne, tant il était étique : il n'avait que la peau sur les os... Il secoua sa queue, se prit à braire, s'approcha de nous avec un mouvement affectueux de ses longues oreilles, et vint successivement poser son

(c) 2008 Ministerio de Cultura

front sur la poitrine de plusieurs. Sa voix avait retenti d'un bout de l'île à l'autre ; tout le monde accourut. Un âne ! s'écriait-on, et un champ de blé ! on n'en revenait pas. Était-ce un songe ? Il y avait dans cette apparition quelque chose de fantastique, qui faisait qu'on ne pouvait y croire. On garda l'âne, qui n'avait pas de maître, et l'on en prit soin. Les uns le nommèrent *Martin ;* pour nous, nous l'appelâmes Robinson. A qui avait appartenu cet âne, car il n'était pas tombé du ciel ? Sans doute à celui ou à ceux qui avaient ensemencé le champ de blé... Quels étaient-ils ? Nous supposâmes que ce devaient être des pâtres, des chevriers, qui étaient là avec leurs troupeaux, et qu'on avait contraints de déguerpir brusquement peu de temps avant notre arrivée. On faisait encore d'autres conjectures ; mais je reviens à notre instal-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

lation que je n'ai pas achevé de raconter.

Les officiers logèrent au château. Quant à moi, ce fut près de la grève, et au fond de la baie, que je fixai mon séjour, en compagnie d'un nommé Turpin, qui était aussi marin, et de trois autres prisonniers.

Mieux avisés que la plupart de nos compagnons d'infortune, durant la traversée nous avions obtenu, au moyen de misérables échanges, une partie des vivres de quelques soldats malades qui ne pouvaient consommer leur ration. Nous étions donc, en débarquant, possesseurs d'une certaine quantité de galettes de biscuit que nous avions trouées par le milieu et enfilées avec une cordé. Munis de ce précieux chapelet, dont, en bons dévots, nous nous promettions de compter chaque jour les grains, nous fûmes bientôt entourés de flatteurs qui nous offraient leurs services,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nous félicitaient de notre prévoyance, et nous citaient comme modèles à ceux qui survenaient. Ces cajoleries réussirent à quelques-uns : nous distribuâmes généreusement plusieurs galettes ; mais, il faut l'avouer, ces largesses qui plaisaient tant à notre vanité, nous nous les serions probablement interdites, si nous avions pu nous douter de la misère qui nous attendait.

La faim ne devait pas être notre premier besoin ; c'était d'abord la soif comme à bord des pontons. Or, dans l'île, il n'existe qu'une seule fontaine dont l'eau soit douce, limpide, sans saveur et propre à la cuisson des légumes ; mais elle est très peu abondante, et sujette à tarir. Chaque compagnie y envoya des hommes de corvée afin de faire sa provision. On fut étonné de ne pas les voir revenir : c'est qu'en arrivant près de la fontaine ils l'avaient trouvée

(c) 2008 Ministerio de Cultura

assiégée par une foule haletante, et que pour prendre leur rang à la queue qui s'était déjà établie, ils avaient été obligés de faire le coup de poing : peu s'en fallut qu'en cette occasion on ne s'entr'égorgeât. On n'entendait de partout que gémissements et imprécations. Un filet d'eau pour environ six mille hommes! manquer d'eau sur un rocher nu, sous un ciel de feu! Quel avenir! Si ce filet ne pouvait suffire à notre soif de tous les jours, comment nous procurer de l'eau pour nos autres nécessités ?

Force fut de préposer un gardien à cette fontaine pendant le jour ; pendant la nuit, ce n'était qu'une perpétuelle procession d'hommes attendant avec une constance inouïe que leur tour de boire arrivât. Pour que cette disette fût moins affreuse, il aurait fallu, ou que par miracle une seconde source

(c) 2008 Ministerio de Cultura

jaillît de quelque autre coin de l'île, ou que cette énorme réunion d'infortunés fût réduite de moitié. Le miracle ne s'opéra pas ; mais, par l'effet de la barbarie des Espagnols, la réduction ne devait guère tarder à avoir lieu, et cela n'étonnera pas après la série des vicissitudes par lesquelles avaient passé ces cinq mille hommes que l'on déportait maintenant dans une solitude où l'on n'eût pas abandonné des forçats. N'oublions pas que la plupart étaient dans un état de nudité presque absolu, que les organisations les plus robustes avaient déjà été fortement ébranlées, et qu'à ce degré d'épuisement où il n'y a plus que le moral qui puisse suppléer au défaut de forces physiques, ils avaient perdu le dernier stimulant : l'espoir de revoir la patrie. Combien d'entre eux, à l'aspect sinistre des rochers de Cabréra, exprimèrent le regret que la mer

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ne les eût pas engloutis, elle dont la tourmente orageuse n'avait cessé de les menacer pendant trente-six jours qu'avait duré le trajet! Ils arrivaient découragés ; et puis ils avaient si mauvaise opinion des Espagnols ! leur première idée fut que, en les déposant à Cabréra, on avait eu l'intention de les faire périr de faim.

Aussi quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent venir de Majorque les barques qui nous apportaient des vivres. On nous donna à chacun à peu près vingt-quatre onces de mauvais pain et quelques poignées de fèves : c'était là notre provision de quatre jours, provision, hélas ! bien modique, si l'on considère que nous allions vivre au grand air et sous un climat où, pour des corps épuisés, les déperditions de tous genres étaient nombreuses. Les officiers furent mieux trai-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

tés. Comme on mesurait l'appétit sur le grade, ils reçurent une ration de pain double de la nôtre, de la viande, du lard, des légumes secs et deux bouteilles de vin. Quant à nous, la hiérarchie ne permettait pas que l'on fût aussi libéral envers notre estomac : nous dûmes nous arranger de façon à ne pas manger plus de six onces de pain toutes les vingt-quatre heures. Six onces ! il y avait là tout au plus pour un coup de dent. Il est vrai qu'il nous restait les fèves ; mais comment en tirer parti? Les uns essayèrent de les faire griller sur des charbons : elles étaient détestables ; d'autres, ils étaient en petit nombre, ayant conservé de petits bidons en fer-blanc, s'avisèrent de faire macérer leurs *gourganes* dans de l'eau, espérant ainsi venir à bout de les attendrir ; mais cette eau, ils ne pouvaient la prendre à la

(c) 2008 Ministerio de Cultura

fontaine : ils allèrent la puiser à une source saumâtre qu'on avait inutilement cherché à rendre potable. Il fallait voir, quand une fois les fèves étaient dans le liquide, avec quelle impatience découvrant et recouvrant le bidon à toute minute, ils en pressaient la cuisson, et quand, après de longs intervalles, ils portaient à leur bouche quelques-unes de ces fèves, et qu'ils les trouvaient toujours aussi dures. *C'est donc l'âme du diable!* s'écriaient-ils en les jetant avec dépit. Plusieurs eurent la constance de les faire bouillir pendant quatre heures, et lorsqu'ils les retirèrent elles étaient tout aussi coriaces qu'auparavant. Enfin, on prit le parti de les croquer dans leur état naturel, et de laisser à son estomac délabré la peine de cuire et d'élaborer cet aliment d'une difficile digestion. Toutefois, lorsque nous pûmes éta-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

blir des relations avec les Espagnols, ceux qui avaient quelque argent parvinrent à se procurer les moyens d'assaissonner ce mets grossier.

La joie avait été grande dès qu'on avait aperçu les barques; le cri: *on ne nous abandonne pas!* avait été spontané et général: c'était un cri d'allégresse; il partait de l'âme. Mais on ne sut pas plutôt comment on entendait nous nourrir, que tous les funestes pressentiments se réveillèrent. « Six onces de pain ! murmuraient les prisonniers, autant nous tuer tout de suite. » Et beaucoup d'entre eux, trop affamés pour faire les réserves du lendemain, consommèrent en une seule fois ce qui était destiné à les sustenter pendant quatre jours. On avait beau leur recommander de modérer leur appétit et leur représenter que, s'ils ne le faisaient pas, ils seraient

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ensuite réduits à jeûner : « Tant pis ! répondaient-ils, nous en serons quittes pour nous serrer le ventre. »

Une distribution quotidienne les aurait mis à l'abri de cette voracité, qui les laissait ensuite dans la plus déplorable pénurie ; on les sollicita d'y consentir ; on les pressa également de se former par escouades de 12 à 15 hommes qui vivraient en commun, et prendraient leurs repas à des heures fixes ; les sous-officiers seuls adoptèrent ces mesures d'ordre et de régularité, et ils s'en trouvèrent bien. Les autres persistèrent à vouloir vivre isolément, chacun pour soi, et à sa guise.

S'ils se montraient ainsi récalcitrants, ce n'était pas par esprit d'indépendance, mais uniquement parce qu'ils étaient convaincus qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, quoi

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qu'ils fissent, ils étaient dévoués à périr misérablement. Cette persuasion produisit une telle insouciance qu'ils repoussaient tout ce qu'on pouvait leur proposer pour leur conservation. « Mourir aujourd'hui, mourir demain, quand il n'y a plus qu'à souffrir, le plus tôt est le mieux, disaient-ils lamentablement. » Il y avait là des officiers dont les avis et les conseils auraient pu diriger cette masse ; mais l'excès et la communauté d'infortunes avaient presque détruit toute subordination, et l'on refusait de s'associer pour des efforts de salut. C'est ainsi qu'un des soins les plus importants, celui de nous construire des retraites, fut longtemps négligé ; et lorsqu'on s'en occupa, l'on ne mit pas dans le choix des lieux toute l'attention qu'il eût été convenable d'y apporter.

Sous nos frêles cabanes en branchages,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nous étions garantis de l'humidité de la nuit, et, le jour, nous pouvions défier un soleil dont les ardeurs sont rarement tempérées par des nuages. Mais d'abondantes pluies survinrent; elles transpercèrent la feuillée qui nous couvrait, et pour ne pas être constamment inondés, il fallut songer à nous bâtir des habitations plus solides. Les indolents et les apathiques trouvèrent plus commode de se réfugier dans des grottes froides et humides, où presque tous périrent. Ceux, au contraire, à qui il restait quelque énergie, se mirent en devoir de rassembler des matériaux, afin d'élever promptement les nouvelles demeures. La pierre ne nous manquait pas : nous l'avions sous la main. Il n'en était pas de même des pièces indispensables pour la charpente; nous ne pouvions les tirer que d'un bois touffu de sapins vigoureux qui, situé à l'ex-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

trémité est de l'île, était assez éloigné de l'endroit où nous voulions asseoir notre camp. Jusqu'alors nous étions allés y chercher des fagots pour la cuisson de nos aliments : maintenant il s'agissait de faire un abatis de gros arbres, et de les transporter à bras à travers un espace où les obstacles étaient multipliés. Dès qu'il fut bien décidé qu'on se mettrait à l'œuvre, les plus entreprenants et les plus robustes donnèrent l'exemple. Nous n'avions pas d'outils, nous en fîmes : avec des cercles de vieilles barriques on parvint à fabriquer des scies ; la nécessité fit improviser des coins en pierre ; nous tressâmes des câbles avec tous les brins de chanvre que nous pûmes rassembler ; nous nous forgeâmes des cognées, et, quand tout cela fut prêt, nous partîmes pour notre expédition.

Ce fut la moindre besogne, que de jeter

(c) 2008 Ministerio de Cultura

bas quelques troncs de sapins, et de les débarrasser de leurs branches ; pourtant, durant cette fatigante opération, qui dura plusieurs jours, que de sueur s'amoncela sur nos fronts et sur nos poitrines ! que de *ha! ha!* il fallut pousser pour venir à bout de coucher ces géants de l'île. Des travailleurs qui sont à jeun, et qui n'ont pour se restaurer que quelques gouttes d'une mauvaise eau panée, sont de bien tristes travailleurs. Les arbres une fois abattus, il s'agissait de les enlever; ce fut là le moment critique : comment mouvoir ces pesants fardeaux? Les petites forces font les grandes quand il y a de l'ensemble et qu'elles sont habilement dirigées ; malheureusement nous étions si faibles ! Il était tout naturel que les marins fussent les chefs de la manœuvre; ils la commandèrent, et l'on se mit en train de les seconder. Cependant,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

quelle entreprise ! Rien qu'à considérer les difficultés, les bras tombaient aux plus résolus. — Ah ! si nous avions là une rivière dont le courant pût nous dispenser de cette tâche, disaient-ils, en se regardant piteusement entre eux !

— Oui, c'est cela, répliquaient les marins ; la Seine ou le canal de Briare ! vous n'êtes pas dégoûtés, vous autres !

— Si seulement il n'y avait qu'à faire rouler du haut en bas !

— Ça vous arrangerait, n'est-ce pas ? Mais c'est du bas en haut. Allons ! du courage ! et ensemble : *haut-hisse !*

Et l'on se décidait à gravir une montagne si escarpée, qu'elle en était presque verticale, et à force de répits répétés, de haltes, de reprises, d'essoufflements, on arrivait à la cime, où, tout hors d'haleine, l'on soupi-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rait, en se reposant, un énorme *nous n'en pouvons plus*. A la descente, il suffisait de retenir : on respirait.

Mais il y avait une seconde montagne, puis une autre, et encore une autre ; c'était désespérant. Cependant on en gravit plusieurs... la plus élevée restait à franchir... Oh ! pour celle-là on ne la voyait jamais qu'avec effroi, on s'arrêtait devant elle, on hésitait !

— Eh bien ! enfants, demandaient les marins, espérez-vous coucher là ? Voyons, il faut appareiller.

Alors on se remuait lentement ; on se passait la main sur le front, comme gens qui s'éveillent, et l'on abordait avec une mollesse bien pardonnable le tronc qu'il fallait soulever.

— Ferme ! ferme ! criaient les marins,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

les autres sur la corde, et ne larguez pas.

Le tronc restait immobile, ou bien le mouvement d'ascendance se ralentissait.

— Misère de Dieu ! tenez bon dessous ! il faut qu'il monte, ou qu'il dise pourquoi ! Eh ! vous culez, vous autres !

— Il nous entraîne.

— Passent dix, vingt hommes au bout pour le soutenir avec leurs épaules.

— Mais encore une fois ça nous *échigne*, ça nous coupe les doigts !

— C'est égal, allez toujours... Soutenez, soutenez, garçons ! vite embecquetez vos bouts de bois et soulagez !... Empêchez-le donc de dévaler.

— Eh ! en bas, vous ne faites donc rien ?

— C'est vous plutôt. Sont-ils mous, ces chrétiens-là !

— Hale, hale dessus !

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Eh ! tonnerre, poussez.

— La corde n'est pas seulement tendue !

— Ahi ! ahi ! ça nous emporte.

— Vous voulez donc nous faire écraser? Tenez bon, plus qu'un coup de collier, et c'est tout ! *haut-hisse !...*

On se précipitait pour un dernier effort; mais à celui-ci les pieds glissaient, et il ne se relevait meurtri qu'à vingt toises de l'endroit où il était tombé ; celui-là examinait ses mains écorchées et couvertes de sang ; un autre criait ses reins ; un quatrième se plaignait d'avoir la jambe cassée. Il s'en trouvait aussi qui, ayant épuisé dans un choc trop violent le peu de vigueur qu'ils avaient, s'appuyaient haletants, le poing sur le côté ; et plusieurs, en proie à une défaillance, gisaient évanouis sur le roc.

Les marins, qui étaient toujours les der-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

niers à se lasser, essayaient de renouer la partie ; jurons, prières, exhortations, emportements, ils employaient tout pour y parvenir. On revenait à la corde, mais en se faisant tirer l'oreille. « Cette fois, disaient les marins, vous verrez que nous nous entendrons mieux : montrons que nous avons encore de la moelle. » Puis, quand ils avaient placé tous les servants, qu'ils avaient à chacun assigné sa fonction et son poste, à ces mots : Ensemble, garçons ! succédait un *haut-hisse* gradué, dont le rapide *crescendo* faisait présager le succès. Mais, tout à coup, la corde rompait : « Gare, gare ! » C'était à qui s'écarterait et sauterait en arrière avec le plus de promptitude pour laisser passer l'arbre, qui, presque du sommet de la côte, au milieu de mille accidents, roulait de bonds en bonds comme une avalanche jusqu'au fond de la vallée où l'on

(c) 2008 Ministerio de Cultura

n'était plus tenté d'aller le rechercher.

D'autres fois, ce n'était pas la corde qui rompait, mais le courage nous abandonnait : arrivés à mi-côte, nous n'avions plus la force d'aller plus loin ; les plus déterminés y renonçaient. On murmurait : « C'est fichant ! être venus jusque-là ! s'être donné tant de mal pour avoir un si bel arbre, et se voir obligés de le laisser ! » Mais tous nos regrets n'y pouvaient rien : nous le laissions sur cette montagne qui avait reçu de nous le nom de *Crève-Cœur :* il y est encore ; sans doute il y sera longtemps ; et si quelque voyageur, quelque naufragé aborde dans l'île, il se dira, en voyant cette trace de notre séjour : « Est-il possible ? une armée française ! des soldats de Napoléon ! ils étaient donc bien faibles ! à quel affreux état de misère et de souffrance étaient-ils donc réduits ! Cinq mille hommes

(c) 2008 Ministerio de Cultura

n'ont pas pu!... » Cinq mille!... deux mille avaient déjà disparu ; les autres n'étaient plus que des spectres.

L'abatis terminé, nous commençâmes à élever nos baraques. Nous avions du sable ; mais, pour composer un ciment, il ne nous vint pas à la pensée de faire de la chaux : nous employâmes une terre argileuse, si peu liante et si peu propre à donner de la solidité à nos constructions, que les murs furent bientôt percés à jour, et plusieurs fois, quand redoublèrent les pluies, qui étaient cependant très rares, les torrents, en se précipitant sur le flanc des rochers, détruisirent nos habitations. Nous remédiâmes à cet inconvénient autant que possible, et à un autre non moins grave, en fabriquant des nattes, afin de fermer les ouvertures nécessaires ; mais le plus grand embarras fut d'imaginer une couverture

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qui nous garantit d'être mouillés : jamais nous ne pûmes réussir à empêcher l'infiltration de l'eau. Cela était d'autant plus fâcheux, que longtemps nous n'eûmes pour nous reposer que le sol nu, et que lorsque, par la suite, on nous accorda un peu de paille, il s'y engendra des puces en telle quantité que, plutôt d'être dévorés tout vifs, nous préférâmes renoncer à cette litière. Après les puces ce fut le tour des rats, qui sont énormes : ces hôtes parasites nous incommodaient beaucoup. On leur donna la chasse, d'abord, afin de s'en délivrer, et, plus tard, pour s'en nourrir. Nous trouvâmes que c'était un excellent gibier, et nous finîmes même par nous plaindre de ce qu'ils n'étaient plus assez nombreux.

Chaque jour, des hommes se détachaient pour aller explorer les diverses parties de l'île. Ils y découvrirent des grives ; bientôt il

(c) 2008 Ministerio de Cultura

n'y en eut plus une seule : elles ne firent que passer; d'autres oiseaux, notre industrie nous rendit promptement maîtres de tous ceux qui hantaient ces parages. Enfin, quand il n'y eut plus ombre de gibier, on s'attaqua aux lézards verts et gris qu'on mangeait aussi : je ne sais le reptile, si révoltant que fût son aspect, qui eût pu obtenir grâce de notre dégoût.

A Cabréra, sur ce point du globe, sur cette crête desséchée, à peine grande comme Paris, nous étions la nuée de sauterelles qui s'est abattue sur un arbre, où il n'y a plus à ronger que quelques feuilles éparses. Cependant nous ne nous rebutions pas, nous cherchions sans cesse : nous avions tout parcouru, tout visité ; il ne restait pas un coin, une caverne, un trou que nous n'eussions fouillés ; et nous ne pouvions nous figurer que de cet abomi-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nable repaire il ne surgit pas tout exprès pour nous quelque ressource ignorée encore. Tout à coup, le bruit se répand qu'on a vu des chèvres sur la montagne, et aussitôt chacun de se mettre à la poursuite des chèvres. Il n'est sorte de piège qu'on n'inventât, qu'on ne tendît : des soldats passèrent plusieurs mois à se morfondre dans l'espoir d'en attraper. Peine perdue ! Elles étaient trop agiles et trop défiantes ; ou peut-être, bien qu'on prétendît les avoir aperçues tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, n'existait-il maintenant dans l'île qu'un seul quadrupède, notre âne, bonne et paisible créature qui servait à tout, et, qui, traité comme nous, recevait comme nous sa pitance.

Ce cher Robinson, il était notre enfant gâté ; et comme il s'était civilisé avec nous ! il faisait de rudes corvées, quand il lui fallait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

transporter l'eau d'une extrémité à l'autre de l'île ; mais il en était bien récompensé. Les soldats ne découvraient pas un brin d'herbe, qu'ils ne le cueillissent pour Robinson, aussi avait-il ses oreilles droites ; son poil, exactement peigné, était devenu luisant ; et lui n'était plus maigre à faire peur ; chacun aidait à sa toilette, chacun lui donnait, chacun le flattait de la main. Et qu'il était sensible à ces caresses ! qu'il était intelligent ! qu'il était affectueux, notre ami Robinson ! L'appelait-on ? aussitôt, par un mouvement de queue, il prouvait qu'il avait compris. S'il était de service, il ne se détournait pas de son chemin ; sinon, il venait tendre à nos baisers sa longue figure, dans laquelle il y avait tant de calme et d'aménité. On le trouvait toujours d'une humeur égale comme un philosophe. Il était docile, n'avait point de caprices, ne mordait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

jamais, et toutes ses ruades se bornaient à quelques gambades pour rire : cela nous faisait plaisir. Robinson est gai, disions-nous, tant mieux ! au moins il y a quelqu'un d'heureux à Cabréra ! Pour nous, il était quelqu'un ; et si un jour nous quittions l'île, nous nous promettions bien de ne pas l'y abandonner. « Sois tranquille, tu viendras avec nous, nous te ferons une haute paie, et tu auras de l'avoine autant que tu voudras. » Il nous écoutait gravement en ouvrant de grands yeux ; quelquefois il répondait par une incongruité à ces témoignages de notre amitié. Si bien élevé qu'il soit, quel âne est sans défaut? Cet écart, qui était encore du comique de caserne, excitait notre hilarité. « Il a dit *brisquet !* Il ne l'a pas dit, criait-on de tous côtés. Par ici, Martin ! allons, viens ; ne sois pas honteux. » Il était étonné, étourdi ; il

(c) 2008 Ministerio de Cultura

regardait, ébahi et comme confus ; il ne savait auquel entendre.

Chaque soir Robinson était plus ou moins le sujet de toutes les conversations ; on l'attendait, et l'on s'entretenait de lui. Enfin, sa voix, répétée par les échos, retentissait au loin. « Ah ! disait-on, voilà Robinson qui a fini sa journée ; il sonne le couvre-feu. » On rentrait dans les baraques, et il ne tardait pas à faire sa tournée ; il les visitait toutes, comme pour nous souhaiter la bonne nuit. Le lendemain, dès l'aurore, il sonnait le réveil, et, alerte et fringant, il se remettait au travail. Souvent il revenait harassé, et pouvant à peine jeter un pied devant l'autre : n'importe, il avait à s'acquitter d'un devoir, et il ne se couchait pas avant de nous avoir montré sa tête. On le saluait alors d'un *bonsoir*, *Martin !* et à qui voulait le retenir on recom-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

mandait de ne pas le tourmenter. « Ne voyez-vous pas qu'il est fatigué? faisait-on observer à l'importun; allons, vieux, va dormir, ajoutait-on, tu l'as bien gagné ! » Il se retirait tranquillement, et malheur à qui se fût avisé de maltraiter Robinson, le véritable propriétaire, le doyen, l'ancien de l'île, le premier, le seul être sociable que nous y eussions rencontré; on se fût battu pour lui comme pour les beaux yeux d'une maîtresse, et l'on n'en doutera pas, quand j'aurai déclaré que l'on n'agita jamais, sans s'échauffer, la question de savoir à qui il appartiendrait au moment de notre délivrance, dont la pensée nous souriait encore par intervalles. Si nous n'eussions été plus sages que les Grecs et les Troyens, sa possession, comme celle d'Hélène, aurait pu devenir le sujet d'une sanglante dispute, et peut-être, pour un nouvel

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Homère, la matière de quelque chant sublime.

Mais nous avions parmi nos vivandières la veuve d'un sergent; à bord des pontons, cette femme s'était consacrée, jour et nuit, au service des malades ; depuis, elle avait accouché pendant la traversée, et elle allaitait deux intéressants jumeaux, ce qui ne l'empêchait pas de saisir avec empressement toutes les occasions de se rendre utile aux prisonniers lorsque le mauvais état de leur santé exigeait des soins. Ce fut en faveur de cette femme généreuse, et encore belle, que nous nous désistâmes de nos prétentions : on décida, à l'unanimité, que Robinson serait la haquenée des deux fils du sergent; c'était la vétérance que nous lui réservions, douce condition, et qui devait lui plaire, porter un berceau et sentir sur sa croupe se poser de jolies petites mains enfantines ! Ce fardeau lui serait léger,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

et quand ils dormiraient, les deux anges, oh ! il n'y avait pas de risque que quelque distraction l'exposât à troubler leur sommeil, car Martin était attentif, et il avait le pied sûr. — Mais, pendant que nous rêvions un meilleur sort pour cet excellent serviteur, nos misères ne faisaient que s'accroître.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE VIII

L'ILE DE CABRÉRA

LE SÉJOUR ET L'HÔPITAL

La pêche, triste ressource. — Le conseil d'administration. — Ventre affamé n'a pas d'oreille. — Il nous arrive un aumônier. — Tableau de notre nudité. — La soif de plus en plus horrible. — Inutiles expédients pour l'apaiser. — — Deux envois d'eau. — Un coup audacieux. — Nous en sommes punis. — La mortalité partout. — L'hôpital. — J'y entre. — Une tempête. — Scènes déchirantes. — Le pauvre soldat. — On brûle les morts. — On embarque nos officiers. — Je vais avec eux à Palma. — Mon retour. — Les petits pâtés de l'aumônier.

Nous nous mîmes à explorer le rivage, dans l'espoir que la pêche serait peut-être plus avantageuse que la chasse. Quelques poulpes, qui, à la cuisson, devenaient coriaces comme du cuir, et divers coquillages assez clair-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

semés, furent d'abord tout ce que nous pûmes recueillir : les rochers sur lesquels ils étaient attachés furent promptement dépouillés. La crevette se présentait assez fréquemment : nous en mangeâmes pour tromper notre faim ; mais sa saveur saline avait toujours pour effet d'augmenter notre soif, et l'on sait que la disette d'eau était pour nous une raison bien puissante d'éviter tout ce qui était propre à nous altérer : nous renonçâmes donc à la crevette, nourriture d'ailleurs très peu substantielle, et nous ne l'employâmes plus que pour nous servir d'amorce. Nous prîmes des poissons, mais si peu que, si nous ne nous fussions pas trouvés dans une situation à regarder comme une bonne fortune tout ce qui venait s'ajouter aux vivres qu'on nous donnait avec tant de parcimonie, ce ne serait pas la peine d'en parler. Enfin, tous ces suppléments,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

que nous ne cessions de chercher, se réduisaient à bien peu de chose : d'ailleurs, pour se les procurer, il fallait se morfondre; on se rebuta de si pénibles efforts, dont on ne retirait presque aucun fruit.

Pas de bagne sur le continent où les criminels soient aussi misérables que nous l'étions. Lorsque nous n'avions que ce qui était strictement nécessaire pour ne pas périr d'inanition, et que le souci du lendemain ne pouvait être écarté sous peine de mort, il devenait indispensable de créer une autorité qui nous soumît à des lois d'ordre et de prévoyance. Au milieu de ces circonstances critiques, il se forma un conseil d'administration, composé d'officiers et de sous-officiers, lesquels entreprirent de régler tout ce qui était relatif à notre existence. Sous ce rapport, le conseil ne parvint pas à rendre de grands services,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

puisque, ainsi que je l'ai déjà dit, on était généralement opposé à la distribution quotidienne des aliments, et qu'à cet égard les prisonniers n'entendaient pas raison : *Ventre affamé n'a pas d'oreille*. Mais le conseil tâcha de se mettre en relation avec les autorités espagnoles, et, afin d'avoir un intermédiaire capable de les recommander auprès d'elles, il commença par leur faire la demande d'un ecclésiastique, dans le sein duquel les prisonniers pussent trouver quelques consolations. On leur envoya de Palma *el señor Damian Estebrich*, qui vint parmi nous avec la joie d'un saint homme à qui il est agréable de remplir une mission apostolique. C'était sa piété qui l'amenait, non qu'il fût une espèce de Vincent de Paul ou de Fénelon, il s'en fallait de beaucoup : *el señor Damian Estebrich* n'était qu'un prêtre espagnol, assez

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ignorant, et pourtant au fond encore bonhomme, quoique fanatique. Sa présence à Cabréra ne nous fut pas inutile. Au moyen de quelques semblants de religion, et en disant comme lui, les chefs qui le voyaient habituellement surent capter sa confiance; il appuya leurs réclamations auprès de la junte de Palma, et le succès de plus d'une requête qu'on adressa à cette junte ne fut dû qu'à son intercession; mais jamais, malgré les instances les plus vives et les plus réitérées de la part de cet aumônier, nous ne pûmes obtenir qu'il fût établi des magasins, afin d'assurer notre subsistance dans le cas où le mauvais temps empêcherait les barques de mettre en mer; jamais non plus on ne nous accorda aucun vêtement, et cependant, à notre descente dans l'île, la plupart des prisonniers étaient sans souliers et n'avaient que des haillons qui ne

(c) 2008 Ministerio de Cultura

les couvraient plus. Cela ne fit que croître et embellir, et il vint un moment où l'on put nous classer en presque nus et nus, absolument nus.

Nous n'avions plus mine de soldats : antérieurement usés par les dalles des prisons, les rares uniformes qui se montraient encore n'avaient plus de couleur; ce n'était qu'un composé de pièces et de morceaux, tenant à peine ensemble, et tellement bariolés, qu'il fallait deviner à quelle arme ils appartenaient; ils offraient une image assez fidèle de notre réunion, où tout allait véritablement à l'abandon, sans aucun lien d'unité, chacun tirant à soi, oubliant les autres, et quelquefois s'oubliant lui-même.

Mais le tourment le plus horrible, celui qui dominait toutes nos misères, c'était la soif : on ne savait comment se désaltérer, on se

(c) 2008 Ministerio de Cultura

roulait dans la bouche de petites pierres ou des débris de coquillages; durant des heures entières on mâchait une salive épaisse et rare dont on cherchait à rafraîchir son palais brûlant, et si ensuite on en était avare, la gorge serrée et douloureuse se refusait à la laisser passer. Il n'y avait que la natation qui tempérât pour un moment cette cuisante ardeur; mais, tout en nous baignant, la soif nous tuait. Les Espagnols se décidèrent enfin à envoyer des ouvriers pour creuser un puits dont nous ne retirâmes que des secours insuffisants, et bientôt après ils prirent le parti de nous expédier de temps à autre, avec la barque au pain, une seconde barque chargée d'eau. Elle vint deux fois. A son troisième voyage, neuf marins de la garde l'épièrent : dès que les barriques furent à terre, à un signal convenu, ils s'élancèrent ensemble, et sans lais-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ser aux Espagnols le temps de se reconnaître, ils se rendirent maîtres de la barque dans laquelle aussitôt ils s'éloignèrent rapidement au bruit des acclamations de tous les prisonniers, qui faisaient des vœux pour qu'on ne pût pas les atteindre; et, en effet, les canonnières, alors sous voile à l'est de l'île, n'ayant pas été averties à temps, ne les atteignirent pas. Hélas! à compter de ce jour, il ne vint plus d'eau, et tous nos malheurs recommencèrent.

Tant de privations que nous avions essuyées, le malaise présent, l'affreuse chaleur du jour, la fraîcheur des nuits, l'accablante uniformité d'une misère toujours la même, les souvenirs de la patrie et l'ignorance du temps qu'on devait passer dans ce triste asile finirent par altérer les plus robustes tempéraments, et par enfanter mille maladies. Dès

(c) 2008 Ministerio de Cultura

les premiers mois de notre arrivée, il s'était déclaré de nombreuses ophtalmies, occasionnées par la vivacité non interrompue de la lumière solaire ; maintenant nous étions assaillis de nouveau par tous les fléaux qui avaient fait de si grands ravages à bord des pontons : c'étaient encore la dysenterie, le scorbut, les fièvres gastriques, auxquels n'échappaient que ceux qui, ayant eu l'adresse ou le bonheur de sauver quelque argent, pouvaient se procurer auprès des marins espagnols un peu de vin et des végétaux frais. Les uns étaient emportés en peu d'heures, on ne les plaignait pas; d'autres, et ceux-là ne voulaient plus parler, se traînaient languissants, jusqu'à ce que, dans une prostration complète de leurs forces, ils tombassent pour succomber. Bientôt on releva des morts partout, dans les baraques, dans les lieux écar-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

tés, sur la côte, sur les montagnes, et jusque dans le milieu du camp. La mortalité faisait de tels progrès que notre aumônier crut, pour l'acquit de sa conscience, devoir en donner avis à la junte, qui mit à notre disposition quelques tentes. On les dressa au sud-ouest de l'île, à peu de distance de la fontaine d'eau douce et de l'endroit où se faisait la distribution des vivres. Ces tentes, adossées à des rochers, et sous chacune desquelles on jetait 4 ou 5 malades, furent décorées du nom d'hôpital.

A peine étaient-elles élevées, que je tombai malade, comme pour en faire l'inauguration. On m'y porta les jambes traînantes, et je fus installé dans l'une de celles qui occupaient la hauteur sur la pente de leur emplacement. Là, nos chirurgiens[1] s'empres-

[1] Ils étaient au nombre de cinq : c'étaient MM. Valin, Joly, Pelletier, Cruzel et J.-A.-J. Tillaye, tous sous-aides,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sèrent de nous prodiguer les soins qui dépendaient de leur zèle; mais leur pharmacie était si pauvre qu'ils n'avaient guère la possibilité de varier les médicaments: c'était toujours le kina et l'acide sulfurique, qui, étendu dans de l'eau, quand on en avait, était notre unique tisane, je dirais presque notre panacée universelle. Quel régime! deux cents malades alors frappés d'affections différentes, et tous traités de la même manière, par l'eau acidulée, que nos chirurgiens voulaient bien appeler une limonade, et nous *une selle à tous chevaux*.

Notre sort était cruel dans cet hôpital, il fallait encore que les éléments vinssent l'aggraver.

Les tentes n'étaient pas debout depuis trois jours, et elles regorgeaient de prisonniers qu'on y avait apportés, quand, tout à coup,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pendant la nuit, éclata le plus terrible des orages; des torrents d'eau descendaient avec impétuosité des montagnes, c'était comme un déluge, ils se grossissaient sans cesse, et devenaient de plus en plus rapides. Nous entendions ce bruit; il grandissait autour de nous, il s'approchait: c'étaient d'énormes cascades qui s'élançaient, qui bouillonnaient avec fracas, au milieu des déchaînements d'un vent qui sifflait et rugissait; la foudre grondait; il semblait que l'île tout entière fût sur le point de s'abîmer, que toutes les vagues de la mer dussent passer sur elle et la submerger... Enfin, les ténèbres se dissipèrent, et le calme revint.

Étonné de ce silence, et plus encore de revoir la lumière, car il me semblait avoir été mille fois englouti, je fis en sorte de me traîner hors de notre tente... O Dieu! elle

(c) 2008 Ministerio de Cultura

était seule!... seule elle avait été épargnée grâce à l'épaulement qui la garantissait. Ces nappes d'eau qui se précipitaient, qui avaient pris leur cours le long des rochers, avaient tout entraîné, tout balayé dans le choc de leur passage. Les tentes, les paillasses, les malades, tout avait été jeté au loin par la débâcle ; c'était un spectacle à fendre le cœur. Pauvres infortunés! qu'on apercevait épars, roulés dans le sable et dans la fange, au pied de la colline ou sur le penchant, ceux-ci morts, ceux-là expirants, quelques-uns gémissant encore, et grelottant : car ils étaient trempés et transis ; d'autres poussant des cris aigus, parce que, dans ce violent trajet, ils s'étaient rompu quelque membre, déchiré les chairs contre quelque angle de rocher, ou fait de douloureuses contusions. Mon premier mouvement fut de joindre les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

mains, et de détourner la vue d'un tableau aussi affligeant. Mais la compassion ramena malgré moi mes yeux sur ce désastre. J'appelais mes camarades, je voulais les engager à voler avec moi au secours de nos frères. Hélas! je me soutenais à peine, et je me faisais illusion sur leurs forces: plusieurs ne m'entendirent pas, tellement ils étaient abattus, absorbés; pas un d'eux ne réussit même à se mettre sur son séant.

Cependant, la nouvelle d'un événement si funeste avait jeté l'alarme dans le camp : les prisonniers étaient accourus ; ils allaient et venaient sur ce terrain, tournant et retournant les corps, cherchant à reconnaître un ami dans des traits défigurés, essayant de relever ceux en qui ils croyaient remarquer un reste de vie, afin de les indiquer aux chirurgiens, et au milieu d'eux circulait aussi,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

son crucifix à la main, son bréviaire sous le bras, notre aumônier, qui était arrivé sur le lieu de cette scène affreuse comme l'ange trompette du jugement dernier, comme le messager des vengeances célestes, pour souffler parmi nous l'esprit d'une sainte terreur.

« Pécheurs, criait-il, en poursuivant de son viatique ceux dont les chirurgiens s'occupaient de panser les blessures, reconnaissez le doigt de Dieu ; hâtez-vous d'implorer votre pardon. — « Eh bien oui ! c'est le doigt de Dieu ! lui disait-on ; mais pour Dieu, au nom de Dieu, laissez-nous tranquilles. » Le prêtre n'en insistait pas moins. A la fin, la patience échappait. « Eh ! f.....-nous la paix; vous ferez votre affaire après. » Et cette rebuffade, qu'il s'était attirée par ses obsessions, ne le décourageait pas. Dans la catastrophe qui nous consternait, il avait trouvé un trop beau

(c) 2008 Ministerio de Cultura

texte pour ne pas donner carrière à la fougue ascétique de son patriotisme espagnol. On venait de découvrir, presque enfoui dans les débris de l'alluvion, un jeune soldat dont le scorbut avait détruit la moitié de la face. Chacun exprimait sa surprise de ce qu'il était vivant ; on regrettait que cette épouvantable nuit n'eût pas été pour lui la dernière. Pendant qu'on enlevait avec précaution l'épaisse couche de sable dont ce visage était couvert, el senor Damian Estebrich, sans crainte d'interrompre les soins qu'exigeait la position de ce malheureux, s'approcha du groupe, et, frappant sur l'épaule des assistants, non moins stupéfaits que douloureusement émus, il commença de débiter son homélie. « Encore une fois, au diable, retirez-vous, lui disait-on ; nous n'avons que faire de vous ici ! »

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Mais non, il fallut que ce missionnaire de malheur achevât ; d'une voix lugubre et stupidement prophétique, il prononça que, dans cette circonstance, Dieu avait tout fait ; que ce Dieu tenait un orage tout prêt pour ceux qui oseraient murmurer contre sa juste colère ; que nous étions des réprouvés, des impies. Il fit intervenir dans ce sermon les noms de Sodôme, de Gomorrhe, des Philistins, des Moabites, des Ammonites ; il passa en revue tous les châtiments de la Genèse, et quand il vit qu'au lieu de l'écouter on demandait à cor et à cris de la charpie et du linge pour envelopper la tête du soldat, il regagna lentement sa demeure, en se signant et en lisant son bréviaire.

On était délivré de la présence de ce prédicateur inopportun ; mais l'on cherchait toujours du linge : personne ne put en procurer.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Il n'y avait pas un lambeau de chemise à arracher pour le soulagement de ce soldat, et pourtant il vécut encore, en ce pitoyable état, plus de deux mois, conservant un appétit qu'il était difficile de satisfaire, et présentant quelquefois, dans l'ensemble des symptômes de sa maladie, une diminution d'intensité qui, probablement, aurait abouti à la guérison, si nous eussions été placés dans des conditions moins défavorables... Longtemps avant qu'il mourût, son profil, dont les os mis à nu étaient presque blancs, n'était plus que celui d'une tête de mort... Il marchait ainsi, et nous ne le voyions jamais sans nous demander : « N'y a-t-il pas de l'inhumanité à laisser exister un être aussi souffrant? » — « Ah ! disaient ses camarades, quand ils passaient à côté de lui le plus rapidement possible, que celui qui lui mettrait du plomb dans la cer-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

velle lui rendrait un fameux service ! »

Dès que les tentes furent relevées, on y réintégra les malades qui en avaient été emportés par la tempête. Ce ne fut que le bien petit nombre que l'on parvint à rendre à la santé : les autres succombèrent assez promptement. Durant la première quinzaine, il mourait de douze à quinze individus par jour, et cela seulement dans l'hôpital ; personne ne voulait se charger de les enterrer. Pour prévenir les dangers de l'infection, on brûlait les corps ; mais il fallut renoncer à cette méthode : outre que ce spectacle était affreux, souvent la combustion n'était pas complète, et l'on retombait dans l'inconvénient des émanations putrides. On fut donc forcé de revenir à l'usage d'enterrer, et cette fois chacun sentit qu'il était de l'intérêt de tous de se conformer à la nécessité. La difficulté du transport fit

(c) 2008 Ministerio de Cultura

choisir pour la sépulture un endroit peu éloigné de l'hôpital : on l'appela la Vallée des Morts; elle se remplit bientôt : mais les fosses, à raison de la nature du terrain, et surtout à cause du manque d'outils convenables pour les creuser, avaient peu de profondeur : aussi, par les fréquentes averses qui tombaient, était-on souvent obligé de recouvrir les cadavres.

Chaque jour ajoutait au délabrement de nos personnes, à leur dénuement, à leur détresse; à chaque minute, pour ainsi dire, la pénurie dans tous les genres devenait plus intolérable; les officiers envoyaient pétitions sur pétitions, protestant, et pour eux et pour nous, contre un traitement aussi barbare. On n'écouta leurs plaintes qu'en ce qui les concernait : plusieurs bâtiments vinrent les prendre pour les conduire à Mahon et à Palma.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Je n'étais pas homme à négliger cette occasion : toujours malade et presque mourant, je me glissai avec un marin nommé Lestrade parmi les soldats attachés au service des officiers, et me laissai tomber dans un canot. Un de mes anciens camarades, le jeune Cambernon, aspirant de marine, me tendit la main, et j'arrivai à Palma; mais, au bout de quarante jours, la fraude fut découverte : un matin, à mon grand désappointement, on vint me prendre à l'hôpital, où j'étais entré, et la barque au pain me rejeta à Cabréra.

Lestrade y fut ramené en même temps que moi. A notre retour nous n'avions plus de baraque, et il nous aurait fallu bivouaquer. Lestrade sut si bien faire, il *caponna* si bien l'aumônier, qu'il nous permit de loger au château : nous devînmes ses hôtes; mais cela dura peu. *El señor Estebrich*, qui, comme

(c) 2008 Ministerio de Cultura

beaucoup de gens de sa robe, était gourmand à l'excès, avait une armoire où il serrait maintes friandises; une fois il oublia d'en emporter la clé, et Lestrade, alléché sans doute par l'odeur, ne put s'empêcher d'y donner un coup d'œil... Des biscuits, des petits pâtés! voilà ce qu'il vit. Il n'y tint pas, il fit râfle du tout; et, comme il était bon vivant, j'en eus ma part. Ce brave Lestrade! je l'aperçois encore venant à moi avec sa provision; il y avait longtemps que nous ne nous étions trouvés à pareille fête : aussi fîmes-nous un excellent repas... Mais, en tout, c'est la fin qu'il faut considérer : Lestrade, qui était un farceur, toujours jovial en dépit du sort, le disait; mais il jouait sur le mot, et *el señor Estebrich*, qui n'entendait pas la plaisanterie, nous expulsa sans miséricorde.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE IX

L'ILE DE CABRÉRA

LA BARQUE AU PAIN

Isolement des prisonniers entre eux. — Voilà la barque au pain ! — Grande joie. — *Deux quarts en soupe, un quart à la main.* — Les oiseaux de mauvais augure. — La barque est en retard. — On fait la motion de manger Robinson. — Le 25 février 1809. — Cent cinquante prisonniers meurent de faim. — Cruelle détermination. — Je mange du trèfle. — La patate vénéneuse et la fausse oseille. — Joie. — Retour de nos officiers. — Le *Palais-Royal.* — Nous avons un théâtre. — Une demi-aisance. — Elle cesse tout à coup. — Les *hommes de bois.* — Essais de culture. — Les plaisanteries de notre aumônier. — Un petit commerce. — J'améliore ma condition. — Les chercheurs de sel. — Les fèves monnaie. — Le mépris de la vie. — L'île *aux lapins.*

Plus notre séjour se prolongeait dans l'île, plus il y avait d'isolement entre les prisonniers. Il n'y avait plus que l'attente, toujours si impatiemment désirée, de la barque aux vivres

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qui pût donner l'idée de nous rapprocher. Elle devait revenir le quatrième jour après son départ. Alors, dès le matin, souvent il n'était pas jour, on voyait tous les prisonniers se succéder par petits pelotons sur le chemin qui conduisait du camp au château et à la cambuse.

Une fois au haut de la montagne, on pouvait, par un temps clair, distinguer l'entrée du port de Palma. Là, les yeux tendus, en proie à la plus grande anxiété, on voyait s'écouler les heures. Le premier qui apercevait une voile se dirigeant vers l'île, donnait le signal par un cri de joie. — Voilà la barque au pain! la voilà! et ce cri, descendant de peloton en peloton, arrivait au camp, qui y répondait en masse par une longue exclamation; et, quand elle entrait, cette barque, on se pressait pour la saluer, on dansait, on

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sautait, on chantait, on se livrait à mille folies, c'était un délire. On courait à la distribution, et chacun, en recevant sa part, ne manquait pas de dire avec un soupir, moitié contentement, moitié tristesse, car dans ce qu'il signifiait il y avait du lendemain : — Allons, nous ne mourrons pas encore aujourd'hui !

L'instant d'après des fumées s'élevaient dans l'air : de loin, on eût dit d'un village dont les fortunés habitants faisaient à l'âtre les préparatifs de quelque bombance. Cependant l'eau bouillait ; on tenait son pain, qui, pour la plupart du temps, était déjà moisi, on le regardait, on en faisait scrupuleusement quatre parts égales : pour aujourd'hui, demain et les deux jours suivants. « Aujourd'hui, se disait-on, je me contenterai de la soupe. » On mettait un des morceaux dans le

(c) 2008 Ministerio de Cultura

bidon, et c'était le pot-au-feu ; puis, dès qu'il y était, on se laissait raisonner par son estomac. « Deux morceaux ce n'est pas trop, et puis, quand on n'a rien mangé la veille, il est bien juste qu'on se récompense le lendemain. » Alors un second quart allait retrouver le premier. Enfin, la soupe était dressée. On avalait le bouillon : c'était de l'eau, rien que de l'eau, et encore quelle eau ! mais le bouilli ne pouvait se manger sans pain : « Allons un quart de plus ; » le troisième quart y passait, et l'on en faisait sauter les miettes. Ce repas terminé, et il n'avait pas été long, on tournait, on retournait le quart restant, on ne le considérait plus qu'avec une sorte de remords, et, pour ne pas s'exposer à l'entamer, on se sauvait bien vite de sa baraque. Dehors, on rencontrait les camarades : en s'abordant, la question était toujours : « Eh bien ! comment

(c) 2008 Ministerio de Cultura

cela s'est-il passé ? as-tu bien dîné? — Oh ! je me suis fait une fière bosse : deux quarts en soupe, un quart à la main. — Et, moi, deux quarts à la main, un quart en soupe. »

Et en entendant la demande et la réponse, ceux qui avaient été plus ménagers, ne manquaient jamais de dire : « A présent, vous êtes de frais *cocos ;* six onces de pain pour trois jours ; il faudra vous brosser le ventre, et encore qui sait si au bout du temps la barque arrivera ! — Taisez-vous donc, leur répliquait-on, vous êtes des oiseaux de mauvais augure ; et, quand elle n'arriverait pas, je me suis fait une bosse !... »

Mais la prédiction ne se réalisait que trop souvent. Une première fois, le temps contraria si bien la marche de la barque qu'elle fut en retard de quatre jours. L'île alors retentit de cris d'angoisse ; des scènes de déses-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

poir eurent lieu. Quelques prisonniers firent la motion de manger notre cher Robinson; on la repoussa avec horreur. Notre aumônier, qui était tout en Dieu, ordonna des prières; on lui répondit par des malédictions.

Le 25 février 1809, nous attendîmes vainement que la barque parût, et les jours suivants ne firent qu'empirer notre malheureuse situation. Elle devint affreuse; ceux à qui il restait encore un peu de force se traînaient sur les pieds et sur les mains jusqu'au sommet des rochers pour tâcher de voir si quelque voile ne blanchissait pas à l'horizon. La journée se passait et ils n'avaient rien aperçu. Bientôt le chemin qui menait au camp fut couvert de nos camarades qui y étaient tombés exténués de besoin. « Arrive-t-elle? » demandaient ceux qui pouvaient encore proférer quelques mots; d'autres venaient de rendre

(c) 2008 Ministerio de Cultura

le dernier soupir ; beaucoup étaient en proie au plus profond abattement. Tout à coup, une espèce de frénésie s'empara de ceux qui étaient les moins faibles : ils étaient furieux. « Périr pour périr, disaient-ils, faisons un coup ! » et dans la fermentation de leur cerveau ils parlaient d'enlever à l'abordage les deux canonnières qui nous gardaient. C'eût été tenter l'impossible ; car les Espagnols, prévoyant les effets de notre désespoir, avaient pris leurs précautions, et ils étaient en mesure de déjouer toute attaque de notre part. Le délire ne fit que s'accroître ; tous étaient agités d'une fièvre brûlante : il y en eut qui expirèrent dans des convulsions horribles ; des symptômes de rage se manifestèrent chez plusieurs ; la pierre, le bois, ils voulaient tout dévorer ; on ne pouvait sans danger approcher d'eux pour les secourir.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Dans cette fatale circonstance, plus de cent cinquante d'entre nous étaient morts de faim, et l'on ne voyait plus rien à manger que Robinson. Le sacrifice en fut fait après quelque opposition et une discussion assez longue : il en coûtait d'en venir là. Nos chefs ordonnèrent de tuer notre âne qui nous avait pourtant rendu de si grands services. On le mit à mort : cruelle exécution, et que nous déplorions tous ! Hélas! oui, ce pauvre âne, on le mit à mort ; il me semble encore le voir. Il venait là si paisiblement! Il tomba, et de sa dépouille on fit *quatre mille cinq cents morceaux !* Chacun de nous eut, pour sa part, à peu près trois quarts d'once de sa chair dont on fit du bouillon.

Le 1er mars, le lendemain de la mort de l'infortuné Robinson, le petit nombre de ceux qui ont pu encore ramper jusqu'au sommet

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de la montagne, annoncent enfin l'arrivée de la barque aux vivres. A cette nouvelle le vertige cesse; on éclate en transports, ceux même qui étaient absorbés déjà dans le néant de l'agonie se remuent comme des cadavres par l'effet d'une secousse galvanique. On se lève, on marche avec une joie frémissante, en riant convulsivement, et en tendant les mains vers la plage.

La barque ne fut pas sitôt amarrée, que l'on distribua à chacun un pain: il y en eut qui l'engloutirent et qui périrent victimes de cette avidité. Un jour plus tard les Espagnols n'eussent trouvé personne de vivant, et c'était là ce que voulait le peuple de Palma, qui, s'étant jeté sur les barques au moment de leur départ, en avait enlevé par deux fois les vivres qu'on nous destinait. La haine que les Majorquins portaient aux Français, telle était

(c) 2008 Ministerio de Cultura

la cause du retard que nous avions éprouvé. Parmi ceux qui résistèrent à cette épouvantable famine, quelques-uns s'étaient soutenus en mangeant des orties cuites dans de l'eau salée; moi, je mangeai du trèfle; plusieurs firent bouillir une espèce de plante marine qui avait la saveur acide de l'oseille, mais dont on ne pouvait avaler quelques cuillerées sans éprouver immédiatement après, dans l'estomac, la sensation d'un fer chaud; d'autres se nourrirent d'une racine tuberculeuse qui avait quelque apparence de la pomme de terre, mais qui était d'une âcreté insupportable [1]. La santé de ces derniers en fut considérablement altérée : ce tuber-

[1] Cette plante, que l'on trouvait sous les rochers, est très voisine du genre *Colchicum*, mais elle ne lui appartient pas. (Note empruntée à une thèse du Dr Thillaye, imprimée en 1814.)

(c) 2008 Ministerio de Cultura

cule que, dans l'ivresse de la découverte, nous avions appelé *une patate*, était un poison.

On ne pouvait nier que la mort de notre âne n'eût racheté la vie à peut-être tout ce qui restait de prisonniers ; mais de ce que nous ne l'avions plus, il résulta un bien grave inconvénient : nos malades, dont il avait été jusque-là le pourvoyeur à la fontaine, furent réduits à boire une eau saumâtre et vaseuse. Il est aisé de sentir quels maux dut produire un pareil régime.

Dans une position aussi affreuse que la nôtre, nous ne pouvions manquer de tourner nos regards vers la mer avec l'assiduité de gens qui n'attendent que d'elle leur salut. Un matin, nous découvrons plusieurs bâtiments avec pavillon espagnol ; ils s'approchent et nous ne doutons pas que, en vertu de quelque cartel d'échange, on ne vienne nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

chercher : nous en sautions de joie. Bientôt, les bâtiments entrent dans le port ; cruel désappointement ! c'étaient les officiers qu'on ramenait de Palma. Le peuple de cette ville avait voulu les massacrer, et ils n'avaient échappé à sa fureur que par les soins vigilants des autorités, et notamment du commandant de la place, le général Reding, qui, pendant qu'ils étaient assiégés par la multitude, eut l'heureuse idée de faire percer le mur de leur quartier, et de les faire filer par cette brèche ouverte sur le rivage où on les avait embarqués immédiatement. Leur retour produisit une vive sensation : la douleur était sur leurs visages. Nous nous empressâmes autour d'eux, et ce fut à qui leur offrirait ses services pour les aider à se construire des baraques.

Le camp prit alors un aspect moins sombre ;

(c) 2008 Ministerio de Cultura

des cantines, des salles de spectacle et de danse furent établies. On appela cet amas de cahutes le *Palais-Royal*. Nous plaçâmes notre théâtre dans une citerne. Des pièces rédigées de mémoire furent apprises et mises en scène, ce qui nous attira la visite de nos gardiens. Cette fois, le drame n'était plus joué par des marionnettes : les acteurs étaient vivants : nous avions notre Talma, et même notre Brunet. On singeait les premiers sujets de Paris, et nous trouvions que cela était parfait. Seulement nous n'avions pas d'actrices; de toutes les femmes qui partageaient notre captivité, il n'y en avait pas une à qui l'on pût confier un rôle. Le genre de dissipation que procurait le théâtre produisit le meilleur effet ; chacune de ses illusions nous rapprochait de notre patrie ; mais ce ne fut guère que pour ceux qui avaient été élevés

(c) 2008 Ministerio de Cultura

au sein des villes que ce moyen de distraction fut efficace : les autres étaient taciturnes, se refusaient à toute espèce d'exercice, et recherchaient les lieux écartés pour se désoler à leur aise. Plusieurs musiciens, nos compagnons d'infortune, avaient été assez heureux pour sauver des instruments ; d'autres parvinrent à s'en procurer, et nous eûmes bientôt des concerts réglés, dans lesquels on exécutait plusieurs de nos airs nationaux qui nous électrisaient toujours : dans le sentiment qu'ils éveillaient, il y avait la France et Napoléon. Enfin, on institua une loge maçonnique, qui rendit plus fréquents les rapports de mutuelle bienveillance.

Le Palais-Royal devint comme le centre de notre colonie ; des Espagnols de l'équipage des canonnières vinrent en ce lieu fonder deux ou trois établissements ; on y tenait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

des galettes de biscuit, du vin, des oignons, de la poterie, des piments et des caroubes. Tout cela était vendu vingt fois sa valeur : mais enfin, quand on avait de l'argent, on s'estimait encore heureux de pouvoir acheter ces objets ; et puis alors nous n'étions plus aussi dépourvus de notre nécessaire. Cette demi-aisance, cette possibilité de vivre sur ce roc pelé, et dévoré par les feux du soleil, n'étonnera pas, si l'on songe que, malgré les funérailles de près de trois mille de nos camarades, les Espagnols n'avaient pas cessé d'envoyer le même nombre de rations. Cet énorme excédent fut réparti entre les chefs de corps, qui seuls dressaient les états de situation. Tout le monde était intéressé à garder le secret, mais notre bon temps passa vite : nos ennemis s'avisèrent de faire un nouveau recensement, et plus tard des revues

(c) 2008 Ministerio de Cultura

périodiques, dans lesquelles le même individu trouvait quelquefois le moyen de s'escamoter et de reparaître, afin de compter pour deux. Ces revenants étaient ce que nous appelions des *hommes de bois*.

Le soldat français ne peut rester oisif : quand il n'est pas malade, il faut qu'il cherche, qu'il remue, qu'il invente, et qu'au besoin il tente l'impossible ; or, l'impossible était de défricher une île toute de rochers et de cailloux ; c'était encore de trouver un engrais, et surtout d'arroser. Aussi, les semences se contentèrent de poindre, et une fois fanées et flétries, des flots d'eau saumâtre ne purent les engager à lever la tête, ou si quelqu'une s'en avisa pendant la nuit, le soleil du lendemain vint la rôtir. Il fallut renoncer à ces essais, que plus tard on reprit pourtant avec plus de succès ; mais notre aumônier s'était adjugé

(c) 2008 Ministerio de Cultura

l'unique coin de terre qui fût véritablement propre à la culture ; il y faisait venir du coton ; il se proposait aussi d'y semer du lin pour nous faire des chemises à tous, disait-il avec un ton de grossière raillerie. Un jour on se vengea de ses duretés en lui volant des raves énormes ; dès ce moment il se fit de plus en plus un malin plaisir de nous désespérer. Un prisonnier lui disait-il, à ce vilain grêlé de camard : « *Padre*, croyez-vous que nous soyons encore ici pour longtemps ? — Vous en sortirez, répondait-il avec sa figure chaffouine, et en faisant ses petits yeux, quand ces arbres porteront des fruits ; » et il nous montrait des drageons de figuiers qui s'élevaient à peine de terre... D'autres fois il nous condamnait pour l'éternité : *Vous quitterez Cabréra quand ma canne fleurira*, c'était encore son mot.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Le quartier de la fontaine, dont l'eau nous suffisait à peu près depuis que nous étions moins de monde, était le seul un peu vivant ; c'est là qu'une petite industrie prit naissance : on y tenait débit de paniers d'osier, de cannes, de tabatières sculptées, de couverts de bois. Tous ces menus ouvrages étaient transportés par la barque au pain, et, avec le produit de leur vente, les prisonniers qui les fabriquaient purent, de temps en temps, se procurer un verre de vin à la cantine. Je sus, comme ces derniers, améliorer ma condition : j'enseignais à lire aux cambusiers, ce qui me valut un supplément de deux pains par mois et quelques autres petites douceurs.

C'était à qui se créerait une ressource quelle qu'elle fût. On ne nous donnait pas de sel pour assaisonner nos aliments : eh bien ! il y en eut qui se firent marchands de sel, et où

(c) 2008 Ministerio de Cultura .

allaient-ils le chercher? à plus de 600 toises de haut, sur la cime de rochers à pic que la lame avait couverte pendant les tempêtes. Pour l'appât de quelques fèves, qui étaient alors notre monnaie courante, ces intrépides y grimpaient en fourrant les pieds et les mains dans les fissures, et ils en redescendaient de la même manière quand il avaient fait leur provision d'un sel très blanc, provenant de l'eau, dont l'air et le soleil avaient opéré la vaporisation. Dans ces ascensions, plus d'un se rompit le cou, sans que les autres en fussent découragés. On tenait généralement si peu à la vie ! Enfin, il n'y avait pas de péril auquel on craignît de s'exposer, dès qu'il s'agissait de satisfaire les exigences présentes d'un estomac dans lequel on aurait introduit du poison avec la certitude d'en mourir ; et, par le fait, on en introduisait,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

puisque, malgré l'effet bien constaté des patates vénéneuses, on s'obstinait à en manger. A peu près à une demi-lieue au sud-est de Cabréra, existe une autre île qui nous présentait l'aspect d'une touffe de bois incessamment battue par les ressauts et les bouillonnements tumultueux d'une vague écumante, sur un fond de rochers à fleur d'eau. Nous ne pensions pas qu'il prît jamais à aucun de nous la fantaisie d'aller dans cet endroit. Cependant, un dragon, nommé Coutant, homme déterminé s'il en fut, et des plus habiles nageurs, se mit en tête de faire le trajet : il parvint dans l'île, et après avoir percé un épais fourré de broussailles, il reconnut qu'elle était pleine de gibier ; l'hirondelle de mer, et surtout le lapin, s'y montraient à foison. Il en tua un grand nombre, seulement avec un bâton, et revint bientôt, traînant à la remorque le pro-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

duit de sa chasse posé sur une espèce de radeau en roseaux qu'il s'était attaché au corps.

Coutant eut des imitateurs : tout ce qu'il y avait de bons nageurs voulut à son tour descendre dans l'île. Les premiers à la visiter furent ceux d'entre nos malheureux camarades que nous appelions les *Tartares*, parce qu'ils mangeaient en vingt-quatre heures leurs rations de quatre jours, et que, n'ayant point de camp spécial, ils rôdaient sans cesse, cherchant à assouvir leur faim. Plusieurs périrent dans le trajet, mais les plus entreprenants de cette troupe nomade qui menait la vie du désert n'en firent pas moins habitude d'aller tendre des collets dans l'îlot, que nous nommâmes l'*Ile aux Lapins*. Souvent il leur arriva d'y être surpris par une grosse mer et d'y rester une semaine entière, sans autres vivres que le gibier cru qu'ils avaient pris.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE X

L'ILE DE CABRÉRA

LES TENTATIVES

Magnifique projet. — Un complot. — Le chantier clandestin. — Nous sommes trahis. — Les officiers enlevés. — Les marins de la garde lapidés. — Embarquement des officiers pour l'Angleterre. — Grande consternation. — La fête de l'Empereur. — Un banquet à Cabréra. — Les tisons ardents. — Mon ami Cotillard. — Il n'y a pas place pour moi. — Les adieux. — J'écoute.

Tandis que les uns ne songeaient qu'à la chasse, d'autres, et j'étais de ce nombre, n'étaient préoccupés que du désir de recouvrer leur liberté. Une première évasion avait eu lieu, nous projetâmes d'en tenter une seconde, mais conçue sur un plan plus vaste. Un jour les barques arrivèrent tard et durent remettre

(c) 2008 Ministerio de Cultura

leur départ au lendemain. Elles étaient mouillées près des canonnières. On tint conseil dans la baraque des marins de la garde, puis ensuite à la cambuse où l'on était plus à l'aise pour délibérer. Entre une trentaine que nous étions, il fut arrêté que, pendant la nuit, on irait couper les bosses des chaloupes des barques ; c'étaient Bonnet, fourrier des marins, un autre et moi que l'on avait chargés de cette expédition. L'opération terminée, nous devions en silence amener les chaloupes, y embarquer le plus grand nombre possible de nos affidés, armés soit d'instruments tranchants, soit de bâtons, puis, en dix coups d'aviron, arriver sur la canonnière la plus proche, sauter sur le pont et surprendre l'équipage endormi. Une fois maîtres de celle-ci, nous nous emparions de la seconde, nous donnions la chasse sur les côtes à toutes les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

barques de pêcheurs que nous pouvions rencontrer, et nous revenions avec cette escadrille rendre nos frères à la liberté. Alors, quel triomphe! quelle joie ! En trois jours nous touchions les côtes d'Espagne occupées par les Français !

Cette belle illusion nous tint en haleine une grande partie de la nuit. Vingt fois nous fûmes sur le point de nous mettre à l'eau ; mais toujours on entendait un bruit de voix dans la barque au pain ; bref, ce bruit qui cessait et qui reprènait dura jusqu'au jour : nous dûmes alors abandonner notre entreprise et rentrer dans nos baraques.

Cependant les idées d'évasion fermentaient de plus en plus : je n'en dormais pas. Plusieurs officiers, sous-officiers et marins de la garde résolurent de construire un canot qui pourrait contenir une vingtaine d'hommes :

(c) 2008 Ministerio de Cultura

on voulut bien me faire participer à ce projet. M. Gérodias, l'un des officiers, devait présider au travail. On abattit les arbres, on les laissa sur place quelque temps, puis on profita de la nuit pour les équarrir et les transporter au nord-est de l'île, dans une grotte que nous avions découverte, et qui était très propice pour l'espèce de chantier que nous allions établir.

Deux des marins de la garde, dont l'un se nommait Mantelet, — je ne me rappelle pas le nom de l'autre, — étaient les plus experts en ce genre de construction ; ils se mirent à l'œuvre avec une telle ardeur qu'en peu de jours le canot fut sur le point d'être terminé. Rien ne semblait plus désormais s'opposer à notre délivrance, et nous faisions déjà, en idée, de joyeux adieux à Cabréra, lorsqu'un matin une douzaine d'Espagnols, s'étant glis-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sés à pas de loup dans la grotte pendant que nos officiers y étaient, fondent sur eux, le pistolet au poing, les saisissent et les entraînent avant qu'ils aient eu le temps de songer à faire la moindre résistance. Nous eûmes la douleur de les voir arracher de ce lieu sans pouvoir les secourir : nous étions sans armes, et dans cette cruelle position le seul parti à prendre était de nous dérober par une prompte fuite à la colère des Espagnols. Le lendemain, les officiers furent embarqués sur les canonnières, et nous n'en entendîmes plus parler.

Plusieurs autres tentatives d'évasion eurent lieu de distance à distance ; toutes échouèrent, parce qu'on avait mis trop de précipitation. Un jour, la barque au pain, ayant été contrariée par le gros temps, était en retard de quarante-huit heures : enfin, elle

(c) 2008 Ministerio de Cultura

arriva ; mais la mer était tellement agitée que, dans l'impossibilité d'entrer dans le port, il fallut aborder dans une baie voisine. Nous étions au moins deux mille affamés sur les rochers, attendant qu'on débarquât les vivres. Déjà l'on commençait à les descendre à terre, et, avec cette impatience qu'aiguillonne la faim, nous hâtions de nos vœux le moment de la distribution, quand, sur la barque, nous aperçûmes une vingtaine de marins de la garde, qui, après s'être débarrassés des Espagnols, se dépêchent de hisser les voiles. Quel émoi pour les prisonniers en voyant leur pain et leurs fèves prendre le large ! Ce ne fut qu'un cri. En même temps, une grêle de pierres, qu'ils lancent, sans discontinuer, de toute la force de leurs bras, tombe sur les fugitifs. Jamais bombardement ne fut mieux nourri : les malheureux, tous blessés plus ou

(c) 2008 Ministerio de Cultura

moins grièvement, n'eurent que le temps de chercher leur salut dans les flots, et de regagner terre à la nage, au milieu des plus grands dangers ; plusieurs furent assommés à coups de rames : les Espagnols ne les épargnèrent pas. A nos yeux, nos camarades n'avaient eu qu'un tort, celui de n'avoir pas attendu que la barque fût vide ; on pardonna à ceux qui s'échappèrent, et la distribution continua.

Peu de temps après cet événement, il arriva l'ordre d'embarquer pour l'Angleterre les officiers et les sous-officiers : ils mirent à la voile le 29 juillet 1810 ; il ne resta avec nous qu'un lieutenant, M. Vial, qui devint le commandant du camp.

Ce départ jeta tous les prisonniers dans la consternation. On savait que les officiers seraient en Angleterre sur parole, qu'ils y

(c) 2008 Ministerio de Cultura

jouiraient de toutes les commodités de la vie. — Et nous, pauvres diables, disaient les soldats, nous serons ici jusqu'à ce que le dernier ait descendu la garde. Ne valons-nous pas les officiers ? Comme on nous traite ! Les galériens qui sont à la chaîne sont cent fois mieux ! Oh ! cela se voit, ils veulent que nous laissions notre peau à Cabréra ! — On n'entendait partout que ces plaintes sinistres. La perspective de l'avenir était bien noire. Cependant nous étions plusieurs qui ne perdions pas l'espérance. A la vérité, nous ne comptions que sur nous-mêmes pour sortir de l'abîme ; mais nous y comptions bien : y avait-il quelque découragement, nous nous réconfortions les uns aux autres, et nous étions ensemble le plus souvent possible : nous mettions en commun tout ce qui pouvait nous survenir de peines et de plaisirs.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Au bas de la montagne sur laquelle est situé le château, et tout près de la cambuse, était une baraque des plus grandes et des mieux construites; c'était celle des marins de la garde. Nous habitions là, et je doute qu'il y ait au monde un endroit où le nom de l'Empereur ait été plus souvent prononcé. Dans le voisinage on remarquait une petite tonnelle destinée à donner de l'ombre sans nous priver de l'air pendant les heures brûlantes de la journée. Nous y venions causer, et c'était encore de Napoléon. Juillet à peine commençait, et nous nous disions: « Voilà sa fête qui approche! nous sommes bien malheureux, n'importe, il nous faut la célébrer, et que rien n'y manque. » — « Oui, oui, reprenait-on encore avec enthousiasme, il n'y a pas de misère qui tienne, nous fêterons la Saint-Napoléon; il faut qu'il y ait

(c) 2008 Ministerio de Cultura

gala ce jour-là, que nous puissions manger notre content, et boire à la santé de l'Empereur ! et vive l'Empereur ! mille dieux !... »

Aussitôt on convient de faire ses préparatifs. A partir du 15 juillet chacun mettra de côté cinq fèves par jour, on s'y est engagé, et les cinq fèves sont religieusement prélevées sur la ration. L'estomac a beau demander, on se ferait scrupule de toucher à cette épargne... Enfin, au bout d'un mois complet de ces privations qu'on s'est imposées avec tant de plaisir, le grand jour arriva... le beau 15 août !

Au soleil levant tout le monde est sur pied ; la baraque est appropriée de bonne heure. Nous nous rasons pour nous donner un air de toilette, puis nous nous pressons les mains mutuellement avec une effusion de cœur sans pareille ; c'est aujourd'hui la fête de l'Empe-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

reur ! nous dansons, et en chantant nous courons orner notre tonnelle de guirlandes de feuillage que nous avions faites la veille.

Cependant on dispose le festin ; c'est sous la tonnelle qu'il aura lieu... Déjà le couvert est dressé : sur un simulacre de table, grossier assemblage de quelques ais vermoulus, fume la gamelle qui contient les cent cinquante fèves de chacun, avec la ration du jour. On se laisse servir en faisant des cérémonies, comme dans un banquet d'apparat, mais l'on mange plus joyeusement. On parle de l'Empereur, de Paris, de la France, de la parade du Carrousel, des cent et un coups de canon, des illuminations, du feu d'artifice, des danses, des distributions et des spectacles gratis. On parle avec une chaleur d'illusion qui s'accroît sans cesse : « La santé de l'Empereur ! crie un camarade en se levant. — C'est cela,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

répète-t-on, un bon coup à la santé de l'Empereur ! » Au même instant on fait circuler les cantaros pour que chacun se verse à boire, et bientôt après, les convives étant debout, une main au front en signe de respect, l'autre armée de mauvais gobelets en fer et de tessons, les bras se tendent comme pour entrechoquer des verres, et à la santé de l'Empereur nous buvons une première rasade... c'était de l'eau douce que nous avions réservée pour cette occasion solennelle. Oh ! jamais toast ne fut porté avec un sentiment aussi vrai, aussi vif, aussi profond ! En nous asseyant, nos yeux étaient mouillés de larmes. Il fallut un moment pour nous remettre de notre émotion. « Allons, maintenant, qui attrape le lapin, dit un des marins ? » et le lapin était un pauvre petit chat, qui s'était trouvé là à point nommé, comme l'agneau de la Pâque, pour

(c) 2008 Ministerio de Cultura

faire le rôti ; les parts en furent bien minces, mais il était exquis ! Nous bûmes encore de l'eau que nous baptisions du Champagne, et toujours à la santé de l'Empereur... A force d'illusion et d'enthousiasme nous étions dans l'ivresse. Aux éclats bruyants de notre joie, on nous eût pris pour des fous. Rire et chanter à Cabréra ! mais c'était la fête de l'Empereur ! Nous allâmes nous coucher satisfaits... Nos cœurs volaient vers la patrie...

Un soir, je me promenais loin du camp, avec quelques camarades, lorsque dans une baie située à l'est-sud, nous aperçûmes des tisons éteints entre plusieurs pierres qui semblaient avoir été disposées pour recevoir une marmite. Ce fut pour nous un indice que les pêcheurs marjoquins descendaient quelquefois à terre, et il nous vint la pensée de les surprendre ; mais après avoir souvent passé

(c) 2008 Ministerio de Cultura

des nuits entières à les épier, nous en fûmes pour nos fatigues et pour nos veilles. Mes camarades ne se soucièrent plus de faire le guet, et, moi, je les laissai perdre le souvenir de notre observation sur le rivage, mais sans renoncer à en faire mon profit.

Il s'écoula encore près d'une année : l'horreur du séjour de Cabréra était à son comble. Dans cet intervalle de temps, je me prêtai, sans trop d'espoir de succès, à l'idée d'une nouvelle évasion sur un canot. Ce fut un de mes camarades, nommé Cotillard, qui m'avait engagé à m'associer à ce projet. Le canot devait recevoir six personnes; mais, quand il fut à la mer, il n'en put contenir que cinq, et il faisait eau... Il fallait qu'un de nous restât : j'étais venu le dernier; je m'exécutai de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Cotillard pleurait; il me prit la main : — « Vous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

le voyez, me dit-il, vous ne pouvez partir; j'en suis désespéré... — Allez, répondis-je, et soyez heureux ! Partez, vous n'avez pas de temps à perdre. Je vous ai parlé souvent de ma mère; vous savez son adresse à Paris : allez la voir, donnez-lui de mes nouvelles, et ne lui faites pas un tableau trop affreux de ma position ; elle en mourrait... Adieu, adieu, mon ami. — Et vous, dit-il, en me sautant au cou, du courage !... »

Je les suivis des yeux jusqu'à ce que l'obscurité et l'éloignement les eussent fait disparaître. Alors je me couchai à plat ventre pour démêler au moins le bruit de leurs avirons ; bientôt je cessai de l'entendre... Leur départ resta inaperçu, et ils arrivèrent heureusement à Barcelone.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

CHAPITRE XI

L'ILE DE CABRÉRA

LES PÊCHEURS MAJORQUINS

Nouvelles connaissances. — Un complot. — Le sergent-major Alleigne. — Secrets préparatifs. — Le jeune volontaire. — La pince enlevée. — Nous forgeons un grappin. — Les veilles inutiles. — Chut ! Chut ! — Le caporal Leroy, notre espoir. — Le grappin est lancé. — Nous mettons à la voile. — On nous donne la chasse. — Périls imminents. — Vaincre ou mourir. — L'abordage est inévitable.

Vers le mois de juin 1811, — il y avait alors plus de deux ans que j'étais dans l'île, — je fis la connaissance de quelques prisonniers amenés récemment de la Catalogne. Parmi ces derniers, était un sergent-major, militaire intrépide s'il en fut jamais; il était Lyonnais,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

et se nommait Alleigne. Ce nouveau compagnon de captivité me mit en rapport avec des hommes non moins déterminés que lui. Je ne doutais pas de leur hardiesse : mais, avant de m'ouvrir à eux, je voulais pouvoir compter sur leur discrétion. Dès que je m'en crus assuré, je leur fis part du projet que j'avais formé depuis longtemps de m'emparer d'une barque de pêcheurs. Je leur en démontrai la possibilité; ils l'adoptèrent avec transport, bien que l'exécution leur parût chanceuse, et ils me confièrent le soin de les diriger.

Un lieu de rendez-vous fut assigné, et chacun jura sur l'honneur de garder le secret.

L'île ne présentant aucune ressource pour une agression, les pêcheurs majorquins devaient se croire à l'abri d'un coup de main de la part des prisonniers français. D'ailleurs, pour être encore plus tranquilles à cet égard,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ils tenaient leurs barques à distance, et n'approchaient de la côte qu'avec précaution.

Il fallut donc rêver à quelque expédient; celui d'un grappin, que je proposai, fut accepté; mais où se procurer ce grappin? où avoir du fer, où le trouver? et à supposer que nous en eussions, comment l'approprier à l'usage que nous en voulions faire?

A cette époque, notre aumônier, toujours occupé d'étendre ses cultures, faisait miner un rocher qui le gênait. Pendant la nuit nous enlevâmes une des pinces qui servaient à ce travail : une fois en possession de cet objet, qui était essentiel, un boulet de canon trouvé dans l'île nous tint lieu d'enclume, et nous eûmes bientôt fabriqué un soufflet avec la peau de nos sacs. Notre grappin fut forgé *grosso modo;* divers chaînons solidement rivés y furent adaptés dans une longueur de huit

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pieds, et nous y ajoutâmes tout ce qu'il fallait de corde pour atteindre celle des barques qui viendrait raser la côte de plus près.

En ma qualité de marin, je fis observer à mes camarades que, pour une semblable entreprise, une certaine provision de vivres et d'eau était indispensable : cette proposition faillit tout gâter... Nos rations étaient si chétives ! Cependant, comme en cas d'insuccès on devait retrouver cette réserve, on souscrivit à tout, et, au bout d'une quinzaine de jours, nous nous jugeâmes en état de tenir la mer. A la fin de juin nous avions fait nos dispositions les plus importantes.

Dans la première nuit de juillet 1811, nous transportâmes en silence nos vivres et notre grappin, et, parvenus à la côte de l'ouest, où les barques venaient le plus fréquemment, nous cachâmes le tout dans des trous de ro-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

chers. Notre coup de main ne pouvait s'effectuer que pendant la nuit, car il fallait non seulement tromper l'œil des pêcheurs espagnols, mais encore celui de nos compagnons d'esclavage; notre misère était si grande que, dans l'espoir d'obtenir quelques fèves de plus, un de ces infortunés aurait bien pu nous dénoncer : plusieurs exemples de ce genre nous rendaient timorés et méfiants.

Le lendemain, nous retournâmes au poste pour y épier l'arrivée des bateaux; pas un ne se montra.

Pendant près de trois semaines nous continuons ce manège pénible. Une fois des bateaux se trouvent à notre proximité : nous sommes tentés d'en finir; mais l'obscurité n'était pas assez profonde; je me ravisai bien vite et insistai pour qu'on n'entreprît rien. Selon moi, nous ne devions agir qu'à coup

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sûr : j'eus le bonheur de persuader mes compagnons et les emmenai aussitôt, dans la crainte de quelque observation de leur part, et pour n'être pas tenté moi-même de revenir sur ma décision.

Il s'en fallait que nous fussions à notre aise, épuisés que nous étions par les veilles de la nuit, par la mortelle lieue qu'il y avait à faire soir et matin pour aller et revenir à travers de hautes montagnes, dont les pierres anguleuses nous déchiraient les pieds, et surtout par le manque de nourriture, depuis que nous nous étions fait la loi rigoureuse de ne consommer qu'un quart de nos rations : aussi était-il à craindre qu'à la longue nous ne perdissions courage.

Le 16 juillet, nous approchions du rendez-vous. Il devait être neuf heures. Un de nos compagnons, parvenu le premier au haut de

(c) 2008 Ministerio de Cultura

la montagne, se retourne, et, se penchant, il nous crie à voix basse : « Avancez... deux bateaux... vite, vite ! » C'est à qui aura franchi le plus tôt l'espace qui nous sépare de lui : nous grimpons comme des chamois. O joie ! ô bonheur ! les deux bateaux sont là, sous nos yeux... Respirant à peine et n'osant remuer, nous nous prenons les main, nous semblons nous dire :

— Allons-nous devenir libres, après tant de malheurs et de souffrances ?

— Chut, chut ! pas de bruit...

Quelques-uns prétendent à voix basse qu'il faut s'arrêter pour tenir conseil.

— Comment donc ! réplique Alleigne, est-ce une plaisanterie ? Ne savons-nous pas depuis longtemps ce que chacun doit faire ? Faudra-t-il encore une répétition ? Descendons, descendons... Cette occasion ne se représentera jamais.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Oui, oui, répétons-nous ensemble ; il n'y a plus à reculer... Allons, allons !

Et nous descendîmes la côte avec les plus grandes précautions. La moindre pierre en roulant pouvait éveiller l'attention des pêcheurs et anéantir notre espérance.

Le temps était superbe, le ciel étoilé, le vent frais et favorable. Arrivés au bas de la côte, à l'endroit de notre embuscade, nous fîmes nos dispositions dans le plus grand silence. Le poste de chacun fut assigné.

Des épreuves vingt fois réitérées ayant eu lieu quelques jours auparavant, Leroy, caporal de grenadiers au 121e, le plus vigoureux d'entre nous, s'était trouvé en même temps le plus adroit. C'est lui qui devait lancer le grappin. Je le prends à part; je tâche de lui donner de la confiance : il me dit qu'il est sûr de son fait. « En tout cas, lui recomman-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

dai-je, n'opérez qu'autant que la réussite vous paraîtra infaillible ; s'il n'en était pas ainsi, je soutiens qu'il vaudrait mieux attendre encore. »

Nous étions quatorze.

Six, à la tête desquels était le brave Alleigne, devaient se ranger sur la corde pour haler le bateau dès que le grappin y serait tombé. Quatre (j'étais de ce nombre) devaient, armés de pierres, effrayer les Majorquins par un feu de file, et sauter à bord dès que la distance le permettrait. Quatre autres, enfin, devaient rester sur la rive pour arrêter les Espagnols qui, sans cette précaution, soit qu'ils fussent jetés par nous à la mer, soit qu'ils s'y jetassent d'eux-mêmes, pouvaient, après avoir gagné terre à la nage, gravir la montagne, et, de là, donner l'éveil aux canonnières mouillées dans le port.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Nous attendions dans une extrême anxiété. Bientôt l'un des deux bateaux change de direction et double une pointe de rocher : nous le perdons de vue. Déjà la moitié de notre espoir nous est échappé, il semble qu'on nous arrache l'âme; cependant l'autre reste : il s'éloigne, se rapproche, dévie légèrement tantôt à droite, tantôt à gauche. Nous sommes sur les épines, nous tremblons, nous nous rassurons, et nous tremblons encore... Au moindre mouvement du bateau tout notre sang s'arrête, ou il circule de nouveau; le cœur nous battait d'espoir et de crainte.

Enfin, vers onze heures et demie, je juge que l'instant est venu. Tous mes hommes sont à leur poste. Inquiet, agité, je regarde de tous mes yeux celui qui tient dans la main toutes nos espérances; je le vois s'apprêter, affermir ses pieds sur la roche glis-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sante; et nous, l'oreille attentive, courbés comme si un poids dont la chute doit nous écraser fût suspendu sur nos têtes, nous écoutons.... Une demi-minute, qui nous parut un siècle, s'écoula... Le grappin est lancé; nous aurions voulu le retenir. Nos poitrines étaient serrées. Un pressentiment... Mais un bruit de fer se fait sur le pont : les Majorquins poussent des cris, le grappin est arrivé !... On tire promptement sur la corde, la barque vient, et nous nous précipitons, jetant des pierres, sautant à bord, heurtant, bousculant, renversant tout ce qui veut nous résister. Les Espagnols, saisis d'épouvante, se blottissent le long du plat-bord. Ils étaient six, et nous n'étions encore que quatre : ils s'en aperçoivent, et s'élancent armés de tout ce qu'ils ont pu trouver sous leurs mains. Chazé, l'un de nous, est blessé à la jambe ; mais Alleigne

(c) 2008 Ministerio de Cultura

et un autre sont accourus, et la fureur triple nos forces : en un clin d'œil le pont est balayé; trois des Majorquins sont jetés à la mer ; les autres se précipitent par l'écoutille au fond du bateau où nous les tenons prisonniers. « A vous ! crions-nous à ceux qui gardaient la côte... à vous! trois hommes à la mer ! » On les guettait, on les saisit à leur arrivée à terre, on les brusque, on les force de se rembarquer. Pendant ce temps, quatre de ceux qui avaient tiré sur la corde s'étaient portés à quelques pas de là, et revenaient à toutes jambes avec les vivres et notre petit baril d'eau.

Maintenant que le coup était fait, il était urgent de quitter la côte. Le pont du bateau était couvert de lignes, de filets, de paniers et d'une foule d'ustensiles propres à la pêche : nous les faisons disparaître, et, dès qu'il est

(c) 2008 Ministerio de Cultura

débarrassé, je me hâte de monter le gouvernail, de mâter et de hisser les voiles ; cela fut bientôt fait. Alors, à l'aide de quelques avirons, vite, vite, nous nous éloignons pour pouvoir prendre le vent, et, m'orientant sur les étoiles, car nous n'avions point de bousole, je mets le cap au nord, direction qui devait nous conduire entre Barcelone et Tarragone. Le vent était sud-est, nous ne pouvions le désirer plus favorable.

Une fois au large, nous songeâmes à nos prisonniers. Étourdis du coup, ils avaient peine à s'en remettre, et nous regardaient faire. Pour lier conversation avec eux, nous les obligeâmes à se déshabiller et à échanger leurs vêtements contre nos haillons. Trois de leurs défroques étaient mouillées : c'étaient celles des pêcheurs que nous avions jetés à la mer, et au nombre desquels était le patron

(c) 2008 Ministerio de Cultura

de la barque, homme d'une cinquantaine d'années. Heureusement, leurs grosses capotes et leurs bonnets étaient restés sur le pont, et nous nous en servîmes pour braver la fraîcheur de la nuit.

Dès ce moment tout fut commun entre nous, excepté la gaîté que nous éprouvions, et que nous les dispensâmes de partager. Il fallut, quelque envie que nous eussions de ne point insulter au malheur de ces pauvres gens, que cette joie se manifestât par des cris, des bonds de plaisir, des applaudissements ; nous embrassions Leroy, nous lui pressions les mains, nous l'appelions notre sauveur, nous lui demandions s'il n'avait pas craint... « Ah ! f... ; répondait-il, j'étais bien sûr de mon affaire, j'avais trop bien pris mes dimensions. » Et on le félicitait de nouveau ; nos extravagances recommençaient, nous ne

(c) 2008 Ministerio de Cultura

nous possédions plus : nous allions revoir la patrie, retrouver des frères d'armes, reprendre notre uniforme, respirer un air libre, et savourer une ration entière de pain et de viande... Quelle transition subite, inespérée, de toutes les horreurs de la misère à tous les charmes de la liberté ! Et nos gesticulations, nos exclamations n'avaient pas de fin. Plusieurs faisaient de la main une croix sur l'île : « Va-t'en, peste de Cabréra ! île maudite ! rocher du diable ! va-t'en, disions-nous, tu ne nous rattraperas pas... Adieu, adieu pour jamais, horrible séjour !... Vive la liberté ! vive la France ! vive l'Empereur !... Toutes nos peines sont donc finies ! »

Il y avait environ trois quarts d'heure que nous venions de laisser derrière nous l'exécrable île, lorsqu'un incident vint modérer cette délirante allégresse.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

— Patron, patron! me crie l'un de ceux qui étaient sur l'avant, nous allons aborder un bâtiment !

— Évitez, évitez.

— Nous sommes perdus, disent les autres avec effroi.

— Non, non, pas de bruit, et laissez faire.

Je n'étais guère plus rassuré qu'eux; n'importe, je commande à tous mes hommes de baisser la tête; je mets la barre dessous; nous venons au vent, et nous reconnaissons le brick anglais qui croisait devant l'île ! Dans le plus grand silence, nous passâmes presque sous son beaupré : grâce aux bonnets et aux capotes des Majorquins on dut nous supposer Espagnols, et nous en fûmes quittes pour la peur. Alors nous nous réjouîmes de nouveau. « Enfants, leur dis-je, encore une de parée... Bon espoir ! »

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Cette alerte nous rendit plus circonspects : j'ordonnai que chacun à son tour veillât sur l'avant, afin d'être prévenu à temps de ce qu'on apercevrait. Nous continuâmes paisiblement notre route jusqu'au jour.

Le lendemain matin nous étions par le travers de Palma. Le vent faiblit à tel point qu'il fallut avoir recours aux rames ; nécessité très fâcheuse, attendu que nous n'étions que trois marins : nous devions être quatre, et, à notre grand étonnement, nous vîmes qu'il nous manquait un jeune novice qui se trouvait la veille au rendez-vous, et qui avait aidé à amener la barque. Était-il des nôtres sur le pont, pendant la lutte, et y avait-il péri? Nous interrogeons les Espagnols, et, afin d'obtenir d'eux la vérité, nous leur déclarons que même dans le cas où l'un d'eux l'aurait frappé et renversé à la mer, nous re-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

gardions cet acte comme très légitime ; mais tous se défendirent de ce soupçon, de manière à nous persuader. Nous présumâmes donc qu'au moment de s'embarquer, ce jeune homme, augurant mal de l'entreprise, s'était décidé à rester. Chacun de nous fit alors des vœux pour qu'il n'eût pas ébruité notre fuite.

Le vent était tout à fait tombé... Je fis placer nos deux marins aux avirons de derrière, et les soldats à sa suite; ce qui donna beaucoup de facilité à ceux-ci pour se guider sur les premiers, et régler leurs mouvements d'après eux. Ainsi armés de huit avirons, nous voguâmes tant bien que mal toute la journée. Sur le soir nous étions harassés, nous n'en pouvions plus; ces pauvres soldats, qui n'étaient pas habitués à un si rude métier, se plaignaient d'avoir les bras et les

(c) 2008 Ministerio de Cultura

reins brisés. Je les encourageais ; mais, si le calme se prolongeait, je ne savais pas ce que nous deviendrions. Heureusement, le vent ne tarda pas à s'élever. Cette brise favorable soulagea nos rameurs, et nous fit faire beaucoup de chemin.

A la pointe du jour nous aperçûmes derrière nous deux bâtiments qui paraissaient venir avec une effrayante rapidité... Après quelques instants d'une scrupuleuse attention, nous les reconnûmes : c'étaient les deux chaloupes canonnières, gardiennes des prisonniers de l'île. Elles nous donnaient la chasse... Chacun comprit le danger qui nous menaçait ; il fallut redoubler d'efforts et ramer en désespérés.

Le souvenir de l'île et de ses horreurs décida la manœuvre. « Surtout de l'ensemble, m'écriai-je, c'est le moyen de ménager nos

(c) 2008 Ministerio de Cultura

forces et de faire du chemin. » Les soldats ramèrent si bien que des matelots de dix ans de navigation n'eussent pas mieux fait, et après deux heures d'incroyables efforts, pendant lesquelles, je crois, il ne fut pas dit un mot, nous eûmes le bonheur de voir nos chasseurs perdre complètement leur avantage.

Rien de nouveau jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi : droit devant nous était un gros navire. Nous crûmes reconnaître une frégate anglaise. Quel parti prendre? faire fausse route? nous ne le pouvions guère, déjà nous manquions d'eau, et nous avions hâte d'arriver. Mes compagnons étaient consternés; je l'étais moi-même : car cette fois la circonstance était des plus critiques. Ce fut à qui me donnerait un conseil : ce n'était pas le moyen de s'entendre. Je demandai qu'on voulût bien s'en rapporter à moi, et que cha-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

cun fût prêt à exécuter la manœuvre. Alors je laissai arriver vent arrière ; nous étions déjà grand largue ; je me dérangeai de notre route. La frégate avait ses amures à bâbord ; nous allions au-devant l'un de l'autre, mais à une grande portée de canon je mis la barre à tribord ; la barque vint au vent, et nous courûmes une petite bordée bâbord amures. Peu d'instants après, la frégate mit de nouvelles voiles dehors et fit quelques manœuvres comme dans l'intention de nous joindre : c'était ce que je voulais savoir. Soudain je fais mettre bas les voiles et démâter afin d'être plus difficilement aperçus ; j'ordonne de ramer vigoureusement, et notre bateau n'en marche pas moins avec une grande rapidité. Nous sentions que la frégate nous suivait ; et Cabréra était aussi derrière nous ! nous étions résolus à nous laisser couler plutôt que d'y

(c) 2008 Ministerio de Cultura

retourner. Cependant le danger était imminent : la frégate était bonne marcheuse, et, contre notre gré, le soleil tardait à baisser. Nous invoquions les ténèbres. Enfin elle vint, cette nuit que nous désirions si ardemment; elle vint, on nous perdit de vue, et nous reprîmes notre route.

Le 20 juillet, au point du jour, nous vîmes la terre, et nous poussâmes des cris de bonheur. Dans l'élan de notre gaieté nous nous amusâmes à donner la chasse à une barque espagnole que nous aurions sans doute capturée; mais, comme en fuyant devant nous elle se rapprochait du littoral, nous l'abandonnâmes pour ne pas nous compromettre. Vers le milieu du jour, le sergent-major Alleigne prétendit reconnaître les environs de Tarragone, et à demi-lieue de la côte je laissai arriver vent arrière.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Avant notre départ de l'île nous avions bien entendu dire que Tarragone était au pouvoir des Français ; mais il importait de nous en assurer. A l'aide d'un mouchoir blanc, d'une cravate noire et d'un morceau de chemise de laine rouge, nous eûmes bientôt fait un pavillon national. Nous le hissâmes au bout de l'une de nos vergues lorsque nous fûmes par le travers de la ville. L'instant d'après sortit du port une embarcation un peu plus grande que la nôtre, ayant en poupe grand pavillon français. Notre joie était extrême. — On vient nous reconnaître, disons-nous, enfin nous allons voir des compatriotes !

La barque approche ; ce sont des soldats espagnols ; ils nous crient : « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? » Et nous les voyons nous coucher en joue. Nous voilà tous plongés dans la stupeur. Plus moyen d'en douter, nous

(c) 2008 Ministerio de Cultura

sommes venus nous jeter à la gueule du loup. L'abordage est inévitable : « Allons, du courage, dis-je à mes camarades, c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. » Tous jurent de vendre chèrement leur vie. Ils se saisissent à la hâte et en tumulte de tout ce qui peut devenir une arme, et nous fermons les écoutilles sur nos prisonniers. « Tout le monde à plat-ventre sur le pont, commandai-je, et ne bougez pas que je ne vous donne le signal ; alors à l'abordage, et qu'en dix minutes, ils soient à nous ! » Nos transes étaient grandes, mais nous étions bien résolus. Resté seul debout, je gouverne avec la plus grande précaution et me dispose à aborder l'ennemi ; deux minutes après : « Enfants, m'écriai-je, relevez-vous !... Nous sommes sauvés !... Les Espagnols avaient conservé l'attitude hostile, mais sur leurs bonnets rouges je venais d'aperce-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

voir la cocarde tricolore. Pleinement rassuré : « Nous sommes Français ! criai-je aussitôt à celui qui m'avait hêlé plusieurs fois. — Français ? répéta-t-il. — Oui... prisonniers français échappés de Cabréra. » Comme j'achevai ces mots, nous étions bord à bord. La reconnaissance se fit, de notre part en bruyants éclats d'allégresse folle, et de la leur en applaudissements.

On se tendit les mains d'un bord à l'autre, et le capitaine me fit passer un bidon de fer-blanc rempli d'eau-de-vie, qu'il m'invita à faire circuler. Puis, après cette politesse, le corsaire prit le large, vira de bord et alla rendre compte de sa mission. Nous le suivîmes et fîmes notre entrée dans le port de Tarragone, aux cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur!

A notre descente sur le môle, nous fûmes

(c) 2008 Ministerio de Cultura

reçus par le commandant de la place, par les officiers de l'état-major, et par une foule de sous-officiers et de soldats, qui nous sautaient au cou, et nous interrogeaient; tous voulaient nous emmener avec eux; mais il y avait des formalités à remplir.

Procès-verbal fut à l'instant dressé au bureau de la douane par ordre du commandant Année, qui nous fit apporter sur la jetée des mannes pleines de pain, de la viande et des *cantaros* de vin. Nos corps maigres et noirs déposaient assez des misères que nous avions éprouvées. Cependant, plutôt que de manger avec avidité, comme on s'y était attendu, nous nous mîmes à raconter tous à la fois et avec une précipitation confuse, les mauvais traitements que nous avaient fait subir les Espagnols. Le contentement nous ôtait l'appétit : nous n'avions qu'une soif

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ardente que le vin n'était pas propre à apaiser. On s'empressa de nous faire donner de la limonade.

A cette époque, il n'y avait pas vingt jours que Tarragone, après un siège de deux mois, avait été prise d'assaut; et cette ville était encore un théâtre de décombres sanglants. L'aspect de malheur qu'elle présentait fut pour nous un sujet de tristes réflexions : elle était presque sans habitants. Le commandant nous ayant laissé la liberté de loger où nous voudrions, nous choisîmes une maison sur le bord de la mer pour être plus à portée de veiller sur notre bateau. Le lendemain nous nous rendîmes à l'entrepôt de la douane pour y visiter nos prisonniers qu'on y avait enfermés. Nous les trouvâmes dans le plus grand abattement et dans les larmes : ces malheureux, presque tous pères de famille, sanglot-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

taient en parlant de leurs femmes et de leurs enfants. Ce tableau douloureux nous fit mal. Touchés de leur situation, nous courûmes sur-le-champ chez le général gouverneur de la place, afin d'intercéder pour eux. Il écouta notre prière, et nous donna sa parole qu'il les ferait conduire à Mataro, bourg situé entre Tarragone et Barcelone, dans une partie du littoral occupée, tantôt par nos troupes, tantôt par les Espagnols. « De là, ajouta-t-il, ils trouveront aisément à s'embarquer pour leur pays. » Le général tint sa promesse : les Majorquins furent renvoyés : quant à leur bateau, il fut vendu à notre profit pour la somme de 1,900 francs. En ma qualité de chef de l'entreprise, on voulut me faire une part double ; mais je m'y refusai.

L'un de mes premiers devoirs était certainement de signaler l'état de détresse dans

(c) 2008 Ministerio de Cultura

lequel nous avions laissé les prisonniers français à Cabréra : j'adressai à cet égard au maréchal Suchet un rapport circonstancié, qu'il fit peu de temps après parvenir à Paris, en y joignant cette lettre d'envoi :

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ARMÉE D'ARAGON. — ÉVÉNEMENT DE MER

—

A Son Altesse Sérénissime
le Prince de Wagram et de Neuchâtel

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. S. le rapport intéressant de quelques prisonniers français, qui, avec des peines infinies, sont parvenus à s'échapper de la petile île de Cabréra.

Votre Altesse y remarquera l'état de misère et de dénûment dans lequel le gouvernement espagnol y laisse nos prisonniers, et le nombre de ceux qui y gémissent encore.

Je lui recommande le sieur Ducor, timonnier de la marine militaire, chef de l'entreprise, et rédacteur du rapport, qui a donné

(c) 2008 Ministerio de Cultura

des preuves d'une grande présence d'esprit, de beaucoup d'intelligence et de courage.

J'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très humble et très
obéissant serviteur,
Le Maréchal d'empire,
Comte SUCHET.

Almenara, sous les murs de Murviedro,
9 octobre 1811.

Ce fut à Almenara, où j'avais suivi, en qualité de secrétaire, M. Loustoneau, sous-inspecteur aux revues de l'armée d'Aragon, que je vis le maréchal. Je lui avais écrit pour le prier de vouloir bien me donner une destination; et, à peine avait-il reçu ma lettre, qu'il m'envoya chercher. Après qu'il m'eut inter-

(c) 2008 Ministerio de Cultura

rogé longuement sur la situation des Français prisonniers à Cabréra, il me dit qu'il saisirait la première occasion de les échanger, et il me demanda où je voulais aller.

— Monseigneur, lui répondis-je, auprès de ma mère, que je n'ai pas vue depuis onze ans ; on disposera ensuite de moi comme on l'entendra.

— C'est bien, dit-il; j'espère que vous aurez plus que vous ne demandez.

Je me retirai. Le lendemain, un aide de camp me remit une lettre du maréchal au prince de Wagram, et un ordre pour le chef d'état-major, Saint-Cyr Nugues, de me délivrer une feuille de route, avec des moyens de transport jusqu'à la frontière.

Alors les guérillas infestaient tout le pays : il était impossible de voyager isolément ; mais on livra la bataille de Murviedro, et,

(c) 2008 Ministerio de Cultura

pour rentrer je profitai de la première colonne des huit mille prisonniers que notre armée y avait faits. Bientôt j'arrivai à Paris, et je volai chez ma mère, qui fut ravie de me voir; mais elle ne fut pas surprise : elle avait eu le pressentiment de mon retour; c'était sans doute l'effet de ses conversations avec Cotillard, mon ancien compagnon d'infortune à Cabréra, celui avec qui j'avais été sur le point de m'évader. Ce bon camarade, qui s'était acquitté de ma commission auprès d'elle, l'entretenait dans l'espoir qu'un jour je m'échapperais comme lui.

J'appris qu'il était sous-officier dans les marins de la garde : j'allai le trouver; il fut étonné de me voir : il était aussi content que moi.

— Ah! que ta mère a dû être heureuse, me dit-il!...

(c) 2008 Ministerio de Cultura

Eh bien ! les autres, que deviennent-ils là-bas ?

— Ah ! mon ami, lui répondis-je, cela va de mal en pis ; sur huit mille Français qu'on y a déposés en deux fois, il y en a plus de *quatre mille de morts ;* le reste ne vaut guère mieux.

— Pauvres diables ! Nous y avons passé... Allons, ne parlons plus de ça. Mais, à propos, ajouta-t-il, nous avons ici un autre Cabrérien, M. Boniface ; il s'est sauvé d'Angleterre : c'est lui qui commande la sixième compagnie, qu'on organise en ce moment ; il faut que je te conduise près de lui, il sera charmé de te voir.

Nous allâmes donc chez le capitaine Boniface, qui m'accueillit fort bien, et me demanda si je voulais entrer dans sa compagnie. Entrer dans les Marins de la garde ! c'était depuis trop longtemps mon ambition pour

(c) 2008 Ministerio de Cultura

qu'on ne devine pas ma réponse. Le lendemain, je fus présenté à l'amiral Gantheaume, qui avait le commandement du corps, et le surlendemain j'avais endossé l'uniforme. Alors je ne m'inquiétai plus de la protection du prince de Neuchâtel, à qui j'avais fait remettre la lettre du maréchal Suchet, mais dont je n'avais jamais pu obtenir ni audience, ni réponse. Mon séjour à Paris ne fut pas long; peu de mois après j'étais sur la route du Nord, satisfait de ce que nous allions entrer en campagne, mais avec la mort dans le cœur de n'avoir pu faire mes adieux à ma mère : car, selon la coutume de la Garde, nous étions partis à l'improviste, pendant la nuit [1]...

[1] Nous avons dit dans la préface ce que devint Ducor pendant et après la campagne de Russie. Nous y renvoyons le lecteur.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier. — Les pontons..... 1
— II. — Récit du docteur..... 19
— III. — Suite du récit du docteur..... 45
— IV. — Fin du récit du docteur..... 67
— V. — L'île de Léon. — La prison de San-Carlos..... 95
— VI. — La prison de San-Carlos..... 129
— VII. — L'île de Cabréra. — Le débarquement. 151
— VIII. — Le séjour et l'hôpital..... 189
— IX. — La barque au pain..... 211
— X. — Les tentatives..... 233
— XI. — Les pêcheurs majorquins..... 249

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

(c) 2008 Ministerio de Cultura

ENCUA
MARAZU
Cos.ta de los Angele

(c) 2008 Ministerio de Cultura

8264

Wilcox.

AVENTURES D'UN MARIN

V
37 - 6
9

(c) 2008 Ministerio